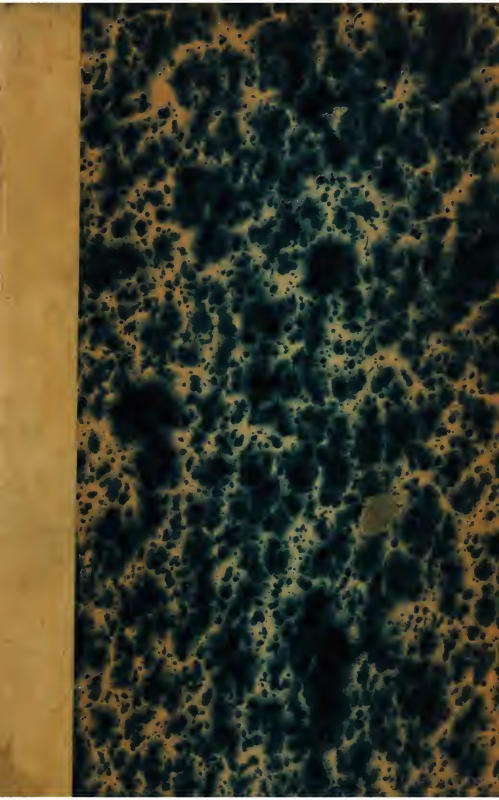




15.9.730





# LE PROGRÈS

PAR LE CHRISTIANISME

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS

PAR

LE R. P. FÉLIX

*de la Compagnie de Jésus.*

*Crescamus in vilo per omnia qui est  
caput Christus.*

Croissons de toute manière dans le  
Christ notre chef.

(Eph. iv, 15.)

ANNÉE 1863.



PARIS

LIBRAIRIE D'ADRIEN LE CLERE ET C<sup>ie</sup>,

IMPRIMERIE DE N. S. P. LE PAPE ET DE L'ARCHÉVÊCHÉ DE PARIS,

Rue Cassette, 29, près Saint-Sulpice.

C. DILLET, LIBRAIRE, RUE DE SÈVRES, 15.

1863

*Droit de reproduction et de traduction réservé.*

1/1 7/30

1184

# LE PROGRÈS

PAR LE CHRISTIANISME

Paris. — Imp. ADRIEN LE CLERC, rue Cassette, 29.



# LE PROGRÈS

PAR LE CHRISTIANISME

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS

PAR

LE R. P. FÉLIX

de la Compagnie de Jésus.

*Crescamus in illo per omnia qui est  
caput Christus.*

Croissons de toute manière dans le  
Christ notre chef.

(Eph. iv, 15.)

ANNÉE 1863. — 2<sup>e</sup> ÉDITION.



PARIS

LIBRAIRIE D'ADRIEN LE CLERE ET C<sup>ie</sup>

IMPRIMEURS DE N. S. P. LE PAPE ET DE L'ARCHEVÊCHÉ DE PARIS  
Rue Cassette, 29, près Saint-Sulpice.

C. DILLET, LIBRAIRE, RUE DE SÈVRES, 15.

1864

*Droit de reproduction et de traduction réservé*



## PREMIÈRE CONFÉRENCE



# PREMIÈRE CONFÉRENCE

---

## LE PROGRÈS DE LA SCIENCE

PAR LA FOI AU MYSTÈRE.

---

MESSIEURS,

Après avoir montré comment Jésus-Christ réalise le Progrès dans les mœurs, dans la société, dans la famille, il fallait s'élever plus haut et rechercher comment il le réalise dans l'ordre intellectuel : car dans l'homme, dans la famille, dans la société, tout dérive primitivement de la sphère des idées. Là le rationalisme nous attendait opposant au Progrès par le Christianisme l'objection philosophique ; il nous di-

sait : Vous êtes les disciples de la foi ; vous êtes les disciples de l'autorité ; vous êtes les disciples de l'immuable ; vous êtes les disciples d'une doctrine qui a fait son temps et désormais impuissante à guider l'esprit humain. Nous avons répondu, sous ces quatre formes, à l'objection que la philosophie rationaliste opposait au progrès des intelligences par le Christianisme.

Si je n'ai trop failli au combat de la vérité, pour toute âme sincère, l'objection philosophique est vaincue, et je n'ai plus à m'en occuper. Je renvoie à la parole écrite ceux d'entre vous qui n'auraient pas entendu ou qui n'auraient pas assez compris les conférences parlées (1).

Je pourrais à la rigueur clore ici cette évolution de mon sujet. Mais comme l'abîme appelle l'abîme, l'objection appelle l'objection. Avec l'objection philosophique, le rationalisme nous en oppose une autre qui se rattache à la première, comme la science se rattache à la philosophie ; c'est ce que j'appelle l'objection *scien-*

(1) Voyez *Conférences* de 1862, et les précédentes (1836-1862). Adrien Le Clerc et Co, rue Cassette, 29 ; Dillet, rue de Sèvres, 45.

*tifique*. Un mot célèbre est évoqué par ce siècle, pour confondre le Progrès par le Christianisme : la *Science*. Telle est la formidable évocation dont on essaye de nous faire peur. A tout ce que nous pouvons dire pour fonder le Progrès par le Christianisme, des hommes ont une réponse toujours prête : Cela n'est pas *scientifique*. Nous disons : La révélation. — La révélation n'est pas scientifique. Nous disons : Le miracle. — Le miracle n'est pas scientifique. Nous disons : Le mystère ; et à ce mot surtout le siècle répond : Le mystère est la négation de la science.

Ainsi l'antichristianisme, fidèle à ses traditions, aujourd'hui comme toujours, et aujourd'hui plus que jamais, prétend nous tuer par la science. Principe des ténèbres il nous menace de la lumière. Il se proclame lui-même la lumière. Gnosticisme nouveau, il nous oppose la gnose moderne, et il assure que nous n'y résisterons pas. Il va nous soumettre à l'action de son brûlant regard, et notre foi, sous son éclat, va s'évanouir comme un flocon de neige sous un rayon de soleil. Et, croyez-le bien, les modernes gnostiques qui nous font ces me-

naces ne siègent pas tous, tant s'en faut, dans les hautes régions de la science : il en est qui ne trônent qu'au salon, et n'enseignent qu'à l'estaminet; et ces Lucifers de second et de troisième ordre ne sont ni les moins fiers ni les moins menaçants.

Oserai-je vous en donner la preuve dans un souvenir que je retrouve au fond de ma mémoire? Un jour que j'annonçais la parole sainte dans une de nos bonnes villes de province, je reçus d'une illustration anonyme de l'endroit une lettre qui portait à peu près ces mots : « Vous avez beau faire, vous défendez une cause perdue. Fussiez-vous tous éloquents comme Bossuet, vous ne pourriez vaincre. Vous avez un ennemi qui triomphera de vous ; vous avez contre vous la *science* ! »

Depuis ce temps, Messieurs, peu s'en est fallu que la science ne devînt pour moi comme l'une de ces visions fantastiques dont on essaye de faire peur aux enfants. Cent fois depuis je me suis demandé : Quelle est-elle donc cette science terrible qui s'apprête à nous dévorer? Serait-ce la science mathématique? Mais nous avons, nous aussi, nos mathématiciens; et



en quoi l'algèbre ou la géométrie, si puissantes qu'on les suppose, pourraient-elles nous faire peur? Serait-ce la physique? l'astronomie? la physiologie? la géologie? Mais nous comptons dans la catholicité des astronomes, des physiiciens, des géologues, des physiologistes qui font quelque figure, qui ont leur place à l'Académie et leur nom dans l'histoire. Non, ce qui doit nous pulvériser, ce n'est pas cette science ou cette autre, c'est la *science*. Et pourquoi devons-nous périr par la science? pourquoi nous annonce-t-on la fin du Christianisme par la science? Écoutez, Messieurs; voici le point central de l'objection scientifique : nous devons périr par la science, parce que nous enseignons des mystères, et que les mystères chrétiens sont l'antagonisme radical de la science moderne.

C'est à faire tomber cette objection où se heurtent encore beaucoup de savants de notre époque, que je consacre toute la prédication de cette année. Je veux montrer que les mystères de la foi, non-seulement ne sont pas en contradiction avec les données de la science, mais qu'ils sont pour elle des principes d'illu-

mination. Ils se justifient devant la raison qui les nie, et ils éclairent la science qui les admet.

Mais, avant de faire subir cette épreuve à nos principaux mystères, il faut établir d'une manière générale les rapports de la science et du mystère. Montrer comment la science est enchaînée au mystère, et comment le mystère est lié au progrès de la science : c'est tout l'objet de cette conférence.

Messieurs, comment commencer cette nouvelle station de mon apostolat sans évoquer une chère et vénérée mémoire présente à tous vos cœurs ? Ce n'est pas sans une profonde émotion que, pour la deuxième fois du haut de cette chaire, en regardant devant moi, je rencontre une place vide, et cherche en vain une paternité absente ! Il est trop vrai, Messieurs, il n'est plus là le père de cette grande famille ; une fois encore le Ciel nous a faits orphelins ! Qui eût pu penser en le voyant l'année dernière porter encore dans cet auditoire l'éclat de sa présence, qu'il dût sitôt manquer à vos cœurs et au mien ? Ah ! Bossuet avait bien raison : *La mort est prompte à remplir ses places*. Cette fois encore elle s'est trop hâtée. Tant d'honneurs

accumulés sur une tête ne l'ont pas éniue; tant de bienfaits accumulés dans une vie ne l'ont pas arrêtée!...

Je ne rcferai pas un éloge qui naguère retentissait avec éclat dans cette enceinte par une bouche éloquente (1). A quoi bon? son image est debout dans vos cœurs, vous rappelant sa belle vie, et brillant de la nouvelle auréole que lui a donnée sa mort. Cette mort qui fait évanouir tant de grandeurs, n'a fait que mieux paraître la sienne. En déchirant le voile d'humilité sous lequel il portait tant de vertus, elle l'a grandi dans vos respects, et l'a révélé à ceux qui l'avaient peut-être trop ignoré; et sa mémoire demeure pour tous embaumée de ce parfum que respire l'agonie des saints.

C'était le besoin de mon cœur de déposer devant cette tombe récente le filial hommage de l'amour, de la douleur et de la reconnaissance; heureux de croire que n'étant plus là pour étendre sur moi et sur vous cette main qui tant de fois nous couvrit de sa bénédiction

(1) M. l'abbé Freppel, professeur d'éloquence sacrée à la Sorbonne, a fait l'éloge funèbre de Mgr Morlot, le 12 février 1863.

sur la terre, il nous regarde et nous bénit encore du haut du ciel.

## I

Ce qui me frappe tout d'abord dans le mystère considéré en face de la science, c'est le lien intime, et la parenté profonde qui rattache l'une à l'autre. Mais avant de montrer comment la science est enchaînée au mystère, il faut dire ce que signifie ce mot : mystère. Il n'y a pas de mot dans notre langue qui ait subi des interprétations plus radicalement fausses, et plus manifestement injustes. Il est curieux, et plus triste encore que curieux, d'entendre les définitions que donne de nos mystères la science antichrétienne. Admettez, dit-elle, que *trois* font *un*, ou que *un* fait *trois* : vous avez, en dépit de l'arithmétique, le mystère de la Trinité. Admettez que la Divinité s'anéantit dans l'humanité, ou que la nature divine vient se confondre dans un même être avec la nature humaine : vous avez, en dépit de la philosophie, le mystère de l'Incarnation. Admettez que tous avant de naître vous avez péché par la

volonté d'un autre, et que vous naissez naturellement corrompus et voués à un feu éternel, pour un crime que vous n'avez pu même commettre : et voilà, en dépit de la morale et du bon sens, le mystère du péché originel. Admettez que l'être se fait lui-même de rien, ou que le rien devient quelque chose : et voilà, en dépit de toute logique et de toute métaphysique, le mystère de la création. Ainsi, l'antichristianisme dénature nos mystères. Il en change les termes, les rapports, l'essence ; il y crée à sa fantaisie l'absurdité et la contradiction, et il dit aux intelligences trompées : Vous le voyez bien, le mystère est la négation du sens commun ; la science le repousse, la science le condamne ; elle lui dit : Anathème !

Ah ! vous avez raison ; si le mystère chrétien est ce que vous le proclamez, il faut au nom de la science lui jeter l'anathème. Rien n'est antipathique à la science comme l'absurde et le contradictoire. Mais, gloire à la vérité, tel n'est pas en effet le mystère dans le Christianisme. S'il en était ainsi, il vous resterait à expliquer le plus inexplicable de tous les mystères : comment depuis bientôt deux mille ans,

tant d'intelligences supérieures et tant de rares génies ont embrassé nos mystères sans se croire obligés de répudier la science et d'abdiquer la raison. Vous avez beau parler de la science moderne, de l'esprit moderne, du génie moderne : il y eut des savants avant 89. Si nos mystères sont si manifestement contradictoires, comment tant de vastes génies ne s'en sont-ils pas doutés ? Évidemment, il y a ici, comme sur d'autres points, entre la doctrine chrétienne et la science antichrétienne, quelque fâcheux malentendu ; il y a quelque préjugé malheureux ; et ce préjugé et ce malentendu ne peuvent s'évanouir que devant la vraie notion du mystère, tel que le professe notre raison d'accord avec notre foi.

Qu'est-ce qu'un mystère ? Une chose impossible ? non. Une chose contradictoire ? non. Une chose opposée à la raison ? non. Une chose inintelligible ? non. Une chose qu'on croit sans aucune raison de la croire ? non, Messieurs, mille fois non : ce n'est pas là ce que nous appelons mystère. Le mystère est une *vérité*. Mais il y a deux ordres de vérités profondément distinctes, et d'une certitude pareille. Il

y a la vérité visible, j'entends la vérité que vous découvrez en elle-même et dans son rayon direct; et il y a la vérité invisible, j'entends la vérité que vous ne pouvez voir en elle-même, et que vous n'apercevez que dans son rayon réfléchi. Il y a la vérité connue par l'évidence qui la manifeste, et il y a la vérité connue par le témoignage qui l'affirme. Il y a la vérité qui se découvre à la surface, et il y a la vérité qui se cache au fond des choses. En deux mots, il y a la vérité phénoménale, et il y a la vérité substantielle. Quiconque ne reconnaît ce double empire du vrai, renonce à toute philosophie, abdique le sens commun, et répudie la science.

Or, le mystère dans sa notion générale est une vérité du second ordre : c'est une vérité *cachée*; une vérité manifestée par un témoignage irrécusable, mais qui nous demeure, en son essence, invisible et voilée. Or, une vérité peut être cachée dans Dieu, ou dans la création, ou dans la nature humaine. Voilà pourquoi il y a les mystères de Dieu, les mystères du monde, et les mystères de l'homme.

Telle est la notion générale du mystère : et cette notion s'applique aux mystères de la religion

comme aux mystères de la nature; avec cette différence, que le mystère religieux étant une vérité prise dans l'infini de Dieu, nous offre d'ordinaire une apparence de contradiction et un caractère spécial d'incompréhensibilité qui semble comme un défi porté à la raison.

Je le demande, Messieurs, qu'y a-t-il dans le mystère ainsi conçu qui répugne à la science? S'il y avait dans ce monde qui se découvre à vos regards, des forces se manifestant à vous dans l'éclat des phénomènes, tout en vous demeurant elles-mêmes directement insaisissables: est-ce qu'au nom de la science vous essayeriez de prendre la nature en flagrant délit de contradiction? est-ce qu'appuyant sur l'invisible une négation insensée, vous nieriez devant l'effet qui se montre la cause qui se cache? Non, Messieurs, non; dans la splendeur du fait attestant la réalité de la force, vous diriez: Il n'y a là rien de contradictoire, rien d'impossible et d'absurde; il y a un mystère du monde. Et s'il vous était démontré que vous-mêmes vous portez au plus intime de votre être une force dont vous sentiriez l'action sans en pouvoir sonder le fond, et qui se déroberait à



vos investigations, tout en vous imposant l'invincible témoignage de son énergie : est-ce qu'au nom de la science, vous viendriez déclarer l'homme une vivante absurdité, parce qu'il vous apparaîtrait comme un vivant mystère ? Et si je vous disais, appuyé sur ce fait intime : Vous admettez en vous une force qui vous meut, en vous demeurant une énigme ; vous êtes absurde ; vous n'êtes pas scientifique ! Ah ! je sais bien ce que vous me répondriez ; vous me diriez avec une haute raison : Il n'y a là rien d'absurde ou de contradictoire à la science ; il y a une force attestée par la lumière du phénomène, mais insaisissable dans le secret de son essence. C'est un mystère de l'homme.

Mais, si le mystère peut avoir dans la nature et dans l'homme sa raison d'être reconnue et consacrée par la science, pourquoi le mystère religieux impliquerait-il essentiellement et l'absurde et le contradictoire ? Qu'est-ce que le mystère religieux ? c'est la vérité qui se cache dans l'infini de Dieu, et se révèle à nous dans l'infailibilité de sa parole. Cette vérité, je ne la puis voir dans son essence, ni la saisir dans son fond qui est Dieu. Mais qu'importe, si je la

puis saisir dans le témoignage qui me l'affirme et qui est le Verbe de Dieu même? Pourquoi douter? Ce témoignage, qui se rend palpable par le dehors, me garantit la vérité qui se dérobe au dedans : il est pour moi dans l'ordre religieux comme l'expérience dans l'ordre matériel : il est un fait visible constatant une chose invisible : il m'atteste un mystère de Dieu.

Je ne veux pas insister davantage, pour vous montrer que le mystère n'implique rien de contradictoire avec la science? Ce serait pousser trop loin les condescendances de la vérité, et trop ménager les susceptibilités de l'erreur. A quoi bon vous démontrer dans la lumière métaphysique, que la science peut se concilier avec le mystère, alors que toutes les réalités de la création démontrent avec éclat que le mystère s'impose à la science. Vous demandez qu'on vous montre discrètement que la science, à la rigueur, peut admettre le mystère : je vous dis résolument qu'elle n'y peut échapper. Le mystère est la fatalité de la science. Ici nous n'avons d'autre embarras que celui de choisir, d'autre difficulté que celle de nous borner.

Et d'abord, regardez dans le monde purement matériel, depuis le plus petit des atomes jusqu'au plus vaste des soleils. Là, si vous essayez de rassembler dans l'unité d'une même loi tous les corps et tous leurs mouvements; si vous cherchez le mot qui explique, dans le vaste panorama du monde, cette harmonie prodigieuse où tout semble obéir à l'empire d'une même force : vous prononcez une parole qui se donne pour la révélation même de cette force, une parole devenue dans la science moderne une parole illustre, tant elle a fait de bruit et tant elle jette de lumière. Vous avez dit : *Attraction!*... Oui, l'attraction, tel est, dans un seul mot, le sublime abrégé de la science des corps. Vous dites que les soleils à travers l'espace se reconnaissent et s'attirent; vous dites qu'ils s'attirent dans la proportion de la masse et en raison inverse du carré de la distance. Et, en effet, jusqu'ici rien n'a démenti, et tout a confirmé cette formule qui règne maintenant en souveraine dans l'empire de l'hypothèse, et désormais semble avoir conquis dans la pensée de tous la gloire d'une invincible certitude.

Messieurs, je rends de toute mon âme mes hommages scientifiques à la souveraineté de l'attraction. Ce n'est pas moi qui voudrais essayer d'obscurcir dans le monde des corps une clarté qui rejaillit sur le monde des esprits. Donc l'empire de l'attraction est palpable ; il est souverain ; il s'impose comme l'évidence. Oui, mais qu'est-ce que c'est que l'attraction ? qui a vu l'attraction ? qui a rencontré l'attraction ? qui a touché l'attraction ? Comment ces corps muets, inintelligents, insensibles, exercent-ils à leur insu les uns sur les autres cette réciprocité d'action et de réaction qui les tient dans un équilibre commun, et dans un accord unanime ? Cette force qui attire un soleil vers un soleil, un atome vers un atome, est-ce un médiateur invisible qui va de l'un à l'autre ? et dans ce cas, qu'est-ce que ce médiateur ? d'où lui vient à lui-même cette puissance d'étreinte, à laquelle le soleil ne se dérobe pas plus que l'atome, ni l'atome plus que le soleil ? Cette force au contraire n'est-elle autre que les éléments qui s'attirent ? Mais alors comment ces atomes et ces soleils qui ont des limites tracées par le doigt de Dieu, franchissent-ils

leurs frontières pour aller à travers la distance embrasser d'autres corps dans une sorte d'embrassement fraternel ? aurez-vous recours à l'action des esprits pour expliquer ces mouvements des corps ? Mais alors par quels contacts insaisissables, et par quelles relations incompréhensibles des corps reçoivent-ils l'impulsion des esprits : Mystère ! mystère !

Oui, Messieurs, l'attraction qui resplendit avec éclat dans tout le monde matériel, elle vous demeure dans son fond un insondable mystère. Le mot qui la désigne ne vous la montre pas, il ne fait que la constater ; c'est la formule d'une force qui se révèle dans la lumière de ses propres effets, et qui se voile à la science en se retirant elle-même dans l'abîme de son mystère. Eh bien ! à cause de son mystère, nieriez-vous sa réalité qui vous touche, et sa domination qui vous subjugue ? Essayez de la nier, cette attraction mystérieuse ; dites-lui, comme le philosophe disait à la souffrance : *Attraction, tu n'es qu'un mot !* Quittez la terre et montez au ciel !... vous sentez sa tyrannie ; elle vous retient et elle vous fait captifs ; elle s'impose à vous sans se révéler à

vous ; elle est pour vous tout ensemble évidente et mystérieuse, invisible et palpable, obscure et rayonnante.

Montez plus haut dans la série des êtres : ici le monde vivant commence. Dans ce monde une force se déploie qui multiplie partout les spectacles de la vie, et partout, comme une puissance créatrice répandue dans l'univers, fait germer toute plante, épanouir toute fleur et mûrir tout fruit. Cette force vous la nommez d'un nom magique, tant il renferme de merveilles ; mais aussi d'un nom mystérieux, tant il renferme d'énigmes. Que d'énigmes, en effet, se dressent devant la science qui interroge, du fond de ce monde où la vie éclate avec magnificence ! Comment du sein de ce grain qui se corrompt, surgît ce germe qui croît silencieusement dans la terre, et semble dans un travail divin faire sortir la vie de la mort même ? Comment du milieu de ce germe cette tige qui s'élance à travers la surface, et contrairement à la loi de l'attraction, se pousse elle-même de bas en haut et de la terre au ciel en regardant le soleil ? Comment sur cette tige qui monte ces nœuds si artis-

tement sculptés et si sagement disposés, pour lui donner la force à mesure qu'elle s'élève, et l'empêcher de fléchir sous les souffles qui passent? Comment au bout de la tige cette fleur charmante qui vient d'elle-même la couronner comme une reine, et montre toute sa beauté en vous donnant tout son parfum? Et sous la fleur qui se dessèche et tombe, pourquoi ce fruit vivant, qui va devenir votre nourriture et votre substance, après avoir été votre charme et votre spectacle?... A toutes questions pareilles, un seul mot répond : vous dites : C'est le miracle de la *végétation*! Oui, mais qu'est-ce que la *végétation*? Si vous ne pouvez ni voir, ni entendre, ni toucher, ni définir l'attraction, vous est-il plus facile de voir, d'entendre, de toucher, de définir la *végétation*? Ce mouvement qui fait marcher lentement, mais sûrement, tous ces êtres à leur développement, l'avez-vous vu seulement? et le bruit profond qu'il fait dans la nature, avez-vous pu l'entendre? Est-ce que vous ne voyez pas que, tandis que la *végétation* vous étonne par ses miracles, elle vous confond par ses mystères?

Voulez-vous monter plus haut encore sur l'échelle des êtres ? le mystère grandit à mesure que vous vous élevez. Voici la vie dans une plus grande apparition ; non plus seulement la vie qui monte de bas en haut, et s'étend du centre dans sa sphère, mais la vie qui se meut, qui se déplace, qui se transporte elle-même et par elle-même d'un lieu à un lieu ; non plus seulement la vie qui végète, mais la vie qui sent ; la vie animale enfin. Là, c'est la force encore qui se révèle dans des manifestations éclatantes. Quelles forces ? Force *motrice*, force *sensitive*, force *instinctive*. Mais quand vous avez dit ces mots, qu'avez-vous fait encore une fois, si ce n'est dénommer le mystérieux et formuler l'inconnu ? Où donc réside-t-elle cette force qu'on ne voit nulle part, et qui se révèle partout ; force harmonieuse et vivante, en vertu de laquelle le léopard, mieux que ne pourrait le faire tout le génie de la mécanique, se meut, se déploie, va, vient, bondit et ressaute, avec une agilité, une souplesse et une grâce que l'art ne peut imiter, et dont l'œil même de la science ne parvient pas à saisir tous les ressorts cachés ?



Vous voyez là des mouvements qui ravissent vos yeux, étonnent votre esprit et captivent votre imagination. Et quand ce corps est devenu cadavre ; quand après la mort vous disséquez ce mécanisme d'où la vie s'est enfuie : vous découvrez au dedans un ensemble de leviers et de points d'appui, d'appareils et d'organes. Tout cela, c'est le miracle d'ordonnance et d'architecture qui se laisse voir et vous contraint d'admirer ; mais la force qui donnait la vie, la beauté, et l'impulsion à tout, c'est le mystère qui se dérobe, et vous oblige à vous confondre dans votre impuissance de dire et dans votre impuissance de voir.

Ainsi, dans ces trois mondes qui vous précèdent et que vous dominez, le mystère partout se rencontre face à face avec la science : la science constatant le phénomène, le mystère vous voilant la substance ; et vous-même, abrégé de ces trois mondes, vous portez dans le mystère de votre vie tous ces mystères à la fois : car l'homme lui aussi est une matière qui gravite, une plante qui végète, un animal qui se meut ; et l'attraction, et la végétation, et

la sensation unissent en lui, sans les confondre, leurs mystères profonds.

Mais, plus haut que tout cela, une région plus sublime et plus mystérieuse encore se découvre dans l'homme. L'homme n'est pas seulement ce que je viens de le nommer, un corps qui gravite, une plante qui végète, un animal qui sent; il est une intelligence qui voit, une raison qui déduit, une volonté qui aime, une liberté qui choisit : une âme, enfin, qui meut et gouverne toute sa vie; une âme, c'est-à-dire une substance inétendue, incolore, impalpable, invisible, qui, tout en se voilant elle-même d'impénétrables ténèbres, et se déroband dans des replis inaccessibles au regard de l'analyse et au scalpel de l'anatomie, accuse dans tout le corps sa présence réelle et son efficacité universelle.

Ah! Messieurs, c'est ici surtout que s'ouvre au regard du physiologiste, du psychologue et du philosophe le monde *humain* proprement dit avec tous ses abîmes. C'est ici que je me sens pressé de vous dire : Qui, parmi vous, a conquis la science de l'homme, et a

pu nier le mystère humain ? Déjà partout, dans le monde minéral, dans le monde végétal, et dans le monde animal, vous avez constaté au-dessous de la vérité phénoménale la vérité substantielle, derrière la superficie qui se découvre la substance qui se cache ; partout enfin, le mystère marchant avec l'évidence, et la foi naturelle s'imposant à la science de la nature. Mais que direz-vous de l'homme, si vous l'avez connu, visité, pénétré en tout sens ? Là, au centre de l'homme, point rayonnant d'où part et où revient, dans ce monde qui est vous-même, tout le mouvement de la vie, vous avez reconnu une chose profonde que vous nommez sans la comprendre : le Moi, ce je ne sais quoi qui dit en vous : Mon corps, ma sensation, mon plaisir, ma douleur, ma pensée, ma volonté, ma liberté : la personnalité enfin. Cette personnalité qui agit en vous, qui sent en vous, qui veut en vous, qui souffre ou qui jouit en vous, est-ce que vous la pouvez nier ? Comment la nieriez-vous sans vous nier vous-mêmes ? Mais d'autre part, cette personnalité qui est le centre de votre vie, votre vie elle-même, est-ce que

vous la pouvez comprendre ? Non. Ce qui vous est le plus intime, vous demeure le plus obscur ; et ce qui est le plus vous-mêmes, vous demeure le plus inconnu à vous-mêmes. Par quels ressorts secrets l'âme donne-t-elle des ordres au corps ? Et comment le corps si différent d'elle-même obéit-il à l'âme ? Comment la matière inintelligente et sourde entend-elle le commandement de l'esprit ? Où puise-t-elle surtout la puissance de l'exécuter avec une rapidité dont l'électricité même ne vous révèle pas tout le prodige ? Qui explique la simultanéité miraculeuse entre l'acte impératif de la volonté qui ordonne , et le mouvement organique de la matière qui exécute ?

Et votre pensée , Messieurs , c'est-à-dire l'acte le plus clair et le plus intime à votre âme , la pénétrez-vous dans son mystère ? Chose étonnante ! Cette pensée s'impose à vous avec la conscience de vous-mêmes. Après toutes vos négations et toutes vos ruines philosophiques , en dépit du scepticisme qui vous poursuit jusque dans les derniers retranchements de la certitude, bon gré, mal

gré, dans le naufrage des vérités qui semblent partout crouler en vous et autour de vous, vous êtes forcés de vous écrier, sous l'empire fatal de la certitude subjective : « Je pense; je suis un être pensant; et, quoi que fassent tous les scepticismes pour ébranler en moi ce dernier fondement, je sens que rien ne m'arrachera ce granit de ma certitude. » Oui, mais cette pensée qui vous éblouit sous sa propre clarté, est-ce que vous la pénétrez dans son fond ? Cette intelligence elle-même qui produit sa pensée comme un soleil son rayon, cette intelligence, c'est-à-dire ce regard ouvert sur l'intelligible, cette vue de tout un monde de réalités fatalement inaccessible à la vie purement animale et matérielle, qu'y a-t-il pour nous tous de plus mystérieux, alors même que nous nous en renvoyons les uns aux autres les clartés réfléchies et les mutuels rayonnements ?

Que dis-je ? Messieurs, la parole humaine elle-même, cette brillante messagère de la pensée, ah ! quel mystère que cette parole, qui semble vouloir sous son éclat faire évanouir tous les mystères ! Cette parole même

que je vous parle et que vous entendez, pourrais-je vous en dire, et pourriez-vous vous-mêmes en entendre les énigmes? Comment par l'intermédiaire d'un son, une âme va-t-elle trouver des âmes, pour les toucher, les pénétrer, les saisir, dans les tressaillements de la vérité qui s'unit à chacun en s'unissant à tous, et semble faire de tant d'intelligences une intelligence, et de tant d'âmes une âme? Qu'y a-t-il, je vous prie, dans ce faible son échappé d'une bouche humaine qui puisse créer à distance une telle communion des intelligences, et une telle attraction des âmes? Qu'y a-t-il surtout qui vous puisse expliquer cette communication des cœurs se rencontrant dans l'amour, en même temps que les esprits se rencontrent dans la vérité? Ce son de la parole dont la matérialité même est déjà une énigme, comment devient-il le messenger de l'esprit, et le véhicule de l'idée? Pourquoi, tandis que la distance nous sépare, comme les étoiles dans le ciel, arrivons-nous à nous toucher, à nous sentir, et à nous répondre dans la vibration d'une voix? Tandis que vos âmes demeurent dans la sphère de vos corps en de-

hors de mon âme, comment quelques mots de mes lèvres arrivent-ils à créer entre vous et moi cette communion intelligente et sympathique ? Ah ! vraiment, j'essaye de vous dire avec la parole ce que c'est que le mystère ; et voilà que ma parole se découvre à moi-même comme le plus inscrutable des mystères ! Mystère si obscur, même au milieu de ses plus grandes illuminations, que je ne le comprends pas encore, alors même que vous sentez le coup de la parole qui vous touche, et que le contre-coup m'en revient à moi-même !

Que dis-je ? ce geste qui essaye de vous mieux peindre la pensée ; ce geste qui suit même sans qu'on y songe, toutes les ondulations et toutes les modifications de l'âme qu'amène le courant de la parole, est-ce que je le puis expliquer seulement ? Cette main que je tends vers vous, et qui semble vouloir porter jusqu'à vous tout le mouvement de mon âme ; cette main placée à l'extrême limite de mon être, comment reçoit-elle du centre de la vie ces impulsions qu'elle vous transmet avec une rapidité qui me demeure incompréhensible ? Et ce regard qui s'ouvre

sur vous, pour vous envoyer ses rayonnements, et qui s'illumine lui-même de tous les rayons qui lui viennent de vous; ce regard qui, mieux que tous les autres organes, a le privilège singulier de rendre la vie contagieuse, et de dégager, pour la jeter au dehors, je ne sais quelle électricité des âmes; ce regard que j'arrête sur vous, et ce regard que vous arrêtez sur moi, qu'est-ce, sinon deux mystères qui se rencontrent entre deux clartés?...

Je m'arrête, Messieurs, dans cette rapide revue des mystères que la science partout rencontre sur son passage; il faudrait pour tout dire parcourir la création entière. Et devant ces révélations qui s'imposent à la raison comme le soleil aux yeux, je me demande avec une douloureuse surprise comment la science a pu nier le mystère?... Quoi! au nom de la science, repousser le mystère, alors qu'à droite et à gauche, en haut et en bas, à l'orient et à l'occident de toutes choses, le mystère vous défie! Quoi, repousser une religion parce qu'elle a des mystères, alors que de tous côtés la science



elle-même se heurte au mystère, et se meut dans le mystère! Quoi, le monde est plein de mystères, l'homme est plein de mystères; et la religion qui partout se rattache à Dieu, la religion qui est Dieu même parlant et agissant dans l'humanité, elle n'aurait pas de mystères! Quoi, tous les mondes inférieurs vous apparaîtraient voilant sous d'impénétrables ténèbres leurs réalités les plus incontestables: et le monde supérieur à tous les mondes, le monde divin, où Dieu demeure infiniment élevé au-dessus de tout le créé, dans le sanctuaire intime de sa propre vie, ce monde mystérieux par essence, ne devrait avoir pour nos intelligences bornées et nos regards obscurs, que des clartés sans ombres et des visions sans limites! Quoi, un homme qui pense, mystère; un animal qui se meut, mystère; une plante qui végète, mystère; une fleur qui s'épanouit, mystère; un grain qui germe, mystère! Que dis-je? une voix qui parle, une corde qui vibre, une onde qui coule, une goutte qui tombe; moins que cela encore, un souffle qui passe, un rayon qui luit, un atome qui gravite, une poussière qui vol, une

lueur qui fuit, mystère ; mystère encore, mystère toujours ! Et tandis que l'homme et la nature, les soleils et les atomes, l'esprit et la matière, la terre et le ciel, l'espace et la durée, la vie et la mort, vous font entendre ce mot qui sort de partout et du fond de toutes choses, vous regardez la religion en face, et le flambeau de la science à la main vous dites : « Au nom du progrès des intelligences et des conquêtes de l'esprit humain, non, plus de mystère ! » Il faut l'embrasser pourtant, puisque partout il vous envahit et vous étreint. Et n'ayez pas peur : en acceptant le mystère vous ne conspirez pas contre l'esprit humain. Le mystère n'est pas seulement la fatalité de la science, il en est le progrès.

## II

Proclamer le progrès de la science par la foi au mystère, c'est, je le sais, énoncer devant vous une vérité inattendue de vous. Cette affirmation étonnera le préjugé, mais elle n'étonnera pas la vérité ; elle n'est pas un paradoxe

qui vise à l'effet; elle est la plus simple formule du vrai au point de vue religieux et scientifique. Tel est, en effet, le résumé des rapports qui lient le mystère au progrès de la science : le mystère en est l'origine, le terme et le ressort.

Et d'abord, Messieurs, veuillez le remarquer, l'origine de toute science est si essentiellement mystérieuse, que si vous vouliez en supprimer le mystère, force vous serait de supprimer la science elle-même. Imaginez telle science que vous voudrez; suivez le cours magnifique de ses déductions; descendez en le suivant des principes aux conséquences; ou plutôt remontez de ses dérivations dernières à ses principes les plus primordiaux, des conclusions finales aux axiomes primitifs : quand vous arrivez à l'origine, vous vous rencontrez face à face avec l'Inconnu. Dieu nous donne de nous plonger au fleuve de la science; il laisse notre intelligence se baigner avec ivresse dans ses eaux profondes; mais il nous en dérobe les origines. Comme ces grands fleuves qui poussent leurs flots sous le soleil et réfléchissent dans le miroir de leurs eaux les merveilles de la terre

et du ciel, tout en nous laissant ignorer les sources d'où ils s'épanchent : ainsi toutes les sciences passent devant notre intelligence en y réfléchissant la lumière de la vérité; mais elles laissent pour nous dans une ombre impénétrable le mystère de leur propre naissance. Chose remarquable, ce sont les points de départ, les axiomes, les principes, qui dans la science servent à tout éclairer; mais en même temps ce qui nous éclaire, nous demeure mystérieux. C'est la suprême loi de la science : ce qui répand le plus de clartés au dehors demeure le plus obscur au dedans; ce qui fait naître la connaissance nous demeure inconnu. C'est le grand secret de la science de l'homme, parce que c'est le secret de Dieu dans la création du monde, et le secret qui habite dans l'essence même des choses. La génération de la science est comme la génération des êtres, elle est en elle-même inexplicable. Qui a pu pénétrer la formation d'un corps, la génération d'un atome? Qui a sondé jusqu'au fond l'abîme d'un grain de sable? Le grain de sable, Messieurs, depuis quatre mille ans, la science le regarde; elle le tourne et le retourne; elle le divise et le subdi-

visé ; elle le harcèle de ses expériences et le tourmente de ses calculs, pour lui arracher le dernier mot de sa constitution ; elle lui demande avec une curiosité qui ne parvient pas à se satisfaire : Te diviserai-je à l'infini ?... Et suspendue sur cet abîme, la science hésite, elle trébuche, elle s'éblouit, elle prend le vertige, et elle dit à la fin : « Je ne sais pas. »

Et si vous ignorez fatalement la genèse et la constitution d'un grain de sable, comment auriez-vous l'intuition de la génération et de la constitution d'un seul être vivant ? Où est dans l'être vivant le point de départ de la vie ? le commencement de la vie ? le principe de la vie ? Il y a dans tout être qui vit un principe vital ; rien de plus évident : cette vérité, l'anatomie la suppose, la physiologie la suppose, la philosophie la suppose ; mais qui a visité la source d'où jaillit la vie ? de quels abîmes sort pour se répandre dans tout l'être ce flot de la vie qui le traverse en tout sens ? rien de plus obscur, rien de plus inconnu, rien de plus mystérieux. Que dis-je ? la loi universelle qui préside à la marche de cette vie à travers tous les mondes vivants, qui l'a pu saisir dans son principe ?

Comment la vie animale et la vie humaine coulent-elles dans l'espace et le temps par ces deux courants parallèles qui en forment le fleuve total, sans que jamais rien n'altère la régularité de son cours? Comment se maintient dans l'humanité la proportion constante des deux sexes? et qui a soupçonné seulement le secret de cette distinction permanente qui constitue la loi conservatrice de la vie? Personne!

Or, Messieurs, s'il est vrai qu'à la naissance de tout être vivant, et même à la génération de l'être purement atomistique, il y a un mystère; ne voyez-vous pas que la science qui a pour objet immédiat la connaissance de ces êtres, est elle-même condamnée à commencer par un mystère? Où est la science, en effet, qui commence autrement? Est-ce la physique? est-ce l'astronomie? est-ce la physiologie? est-ce la médecine? est-ce l'algèbre? est-ce la géométrie? Non, pas même ces sciences qui se meuvent dans la clarté de l'évidence comme les oiseaux dans les clartés du ciel, ne peuvent échapper à cette inévitable loi qui préside à leur genèse : *Commencer par un*

*mystère*. Sans doute dans cette région plus dégagée des nuages qui pèsent sur le contingent, il y a des flambeaux qui luisent d'une inaltérable lumière ; à l'origine des mathématiques, il y a les axiomes pour tout illuminer ; mais la région d'où descend cette primitive clarté, qui l'a pénétrée ? qui a vu, touché, sondé les sources d'où elle s'épand sur toutes les sciences logiques et mathématiques ? Ces axiomes qui éclairent la science en demeurant eux-mêmes dans une impénétrable obscurité, ou prennent-ils leur naissance ? et où se trouve dans les profondeurs de l'intelligible leur berceau mystérieux ?

Ah ! Messieurs, rien n'est plus certain, la lumière qui éclaire la science, est comme la lumière qui éclaire le monde, elle demeure dans ses plus grandes clartés le plus grand des mystères. La voyez-vous cette lumière qui enveloppe la nature comme une robe éclatante de blancheur et variée de mille couleurs ? Qu'y a-t-il de plus clair ? Rien dans la nature n'est clair que par elle. Mais d'où vient la lumière ? Quelle est la nature intime de la lumière ? Quelle est l'essence de la lumière ? Quel est le principe immédiat qui produit ce phénomène radieux

et beau qui nous montre tout spectacle et nous découvre toute beauté? a-t-elle son siège dans un foyer qui nous l'envoie? est-elle un fluide dont la vibration nous émeut et nous en donne la sensation? est-elle enfermée dans les corps ou semée dans les espaces? A quelque système que se rattache ici la science, elle demeure en toute hypothèse en face d'un mystère. Que le système des vibrations ait détrôné le système de l'émission, en attendant qu'il soit peut être lui-même un jour détrôné par un autre, qu'importe? Dans l'un comme dans l'autre, une chose demeure que rien ne peut détrôner, et que la science n'anéantira pas : le mystère caché au sein de la splendeur, l'obscurité régnant au fond de la lumière.

Mais, Messieurs, si l'origine de la lumière matérielle qui illumine tous les corps, vous demeure si obscure, que dire de l'origine de cette lumière immatérielle qui vous découvre sous sa clarté le monde des esprits? Comment se fait dans un esprit la première irradiation de la vérité? Le savez-vous, et le pourriez-vous dire? La philosophie doit supposer, à son point de départ, qu'il y a sur l'âme humaine un



rayonnement de la vérité, comme il y a sur les corps un rayonnement du soleil. L'évidence est le soleil des esprits; le soleil est l'évidence des corps. Mais si vous allez à l'origine, si vous voulez creuser dans ses abîmes la source première d'où s'échappe l'évidence pour vous éclairer, vous rencontrez une impénétrable barrière de ténèbres qui vous crie : « On ne va pas plus loin. » Dieu vous verse à flots purs le fleuve de la lumière; mais il vous en dérobe la source, et il en garde caché dans le secret même de sa vie l'impénétrable mystère.

Ainsi, Messieurs, il faut en prendre son parti : Dieu a placé le mystère à l'origine de toute science et de toute lumière, comme il l'a placé à l'origine de tout être et de toute vie. Telle est la loi suprême que Dieu a posée dans la création pour la régir en souverain : tout ce qui est primitif n'est pas tangible; tout ce qui est générateur n'est pas visible; tout ce qui est illuminateur reste obscur. En un mot, tout ce qui est conservateur dans les œuvres de Dieu demeure impénétrable aux regards et inaccessible à l'action de l'homme.

Et Dieu a bien fait. En donnant à l'homme la

souveraineté et la puissance du libre arbitre, il se devait à lui-même cette réserve de puissance et de souveraineté. S'il en eût été autrement, l'homme armé de sa liberté et poussé par son orgueil, aurait eu peut-être la tentation de tout changer, si ce n'est de tout détruire. Capable de voir au fond de tout, prenant les choses par leur centre et par leurs racines, il eût pu tout ébranler de sa main, après avoir tout pénétré de son regard. Il ne le fallait pas. Et voilà pourquoi, à l'origine de toute science, Dieu a posé le mystère. Quiconque veut arriver à savoir, doit commencer par ce qu'il ne peut savoir.

Aussi, chose digne d'être méditée par le génie scientifique, l'homme qui a beaucoup vu et qui connaît beaucoup, est ramené par la science même à son point de départ. Le mystère qu'il trouvait à l'origine, il le retrouve au terme, mais agrandi par ses conquêtes et multiplié par ses découvertes. Sa course de géant dans les clartés de la science n'a fait qu'élargir devant lui les régions du mystère et les horizons de l'inconnu. Voyez-vous le voyageur qui gravit lentement le versant d'une montagne dont les sommets étincellent à ses yeux de ra-

vissantes clartés? à mesure qu'il s'élève, devant lui et autour de lui, les horizons s'étendent, les vallées s'approfondissent, les abîmes se creusent. Au fond de ces perspectives nouvelles, malgré les splendeurs qui les éclairent, il voit planer comme une ombre mystérieuse; un immense rideau de ténèbres s'étend, qui, tout en lui laissant apercevoir encore les grandes surfaces de tout, ne lui permet plus de pénétrer le fond de rien; et à mesure qu'il découvre davantage, il voit grandir de plus en plus les réalités lointaines et profondes que son regard ne peut saisir.

Tel apparaît le génie montant par le travail et la contemplation vers les sommets lumineux de la science. Tout ce qu'il a découvert lui montre dans une lumière plus sereine combien il y a de choses qu'il ne découvrira jamais. Il voit d'une vue plus pénétrante et en même temps plus résignée, combien ce que le génie de l'homme peut saisir est petit. Avant l'étude, il avait l'instinct du mystère qui est au fond de toute chose; après l'étude, il a la démonstration du mystère qui est au bout de toute science.

C'est alors que le savant comme le philo-

sophe comprend dans sa vérité simple et profonde cette parole de Pascal : « La dernière démarche de la raison est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui surpassent la raison. » Et dans cette lumière grandissante qui ouvre devant ses regards émus des abîmes toujours nouveaux, il éprouve le besoin de s'écrier à son tour : Le suprême effort de ma science est de me démontrer combien il y a de choses qui se dérobent à ma science. C'est l'histoire même de la science qui le démontre avec éclat ; il n'y a pas d'hommes plus prédisposés à reconnaître le mystérieux et l'incompréhensible que les véritables savants.

Un jour un savant illustre allait mourir. Un ami penché sur son chevet lui parlait de sa science et de la gloire qu'elle lui avait conquise. « Mon ami, dit le mourant d'une voix défaillante, ne parlez pas de cela ; ce que nous connaissons est peu de chose ; ce que nous ignorons est immense (1). » C'est lui qui a dit aussi : « La nature intime des êtres nous sera éternellement inconnue. La nature des forces est

(1) Laplace.

et sera toujours un mystère ; on ne peut déterminer que leurs effets et les lois de leur action. » — « La naissance des êtres, dit un autre savant non moins illustre (1), est le plus grand mystère de l'économie organique. Dans toute la nature nous les voyons se développer, jamais se former. »

Ainsi parlent les maîtres du savoir, arrivés vers les sommets du monde scientifique à peu près aussi haut que l'homme peut monter. Et moi, disciple de la Foi, devant ces témoignages rendus au mystère par la science parvenue à son apogée, je me demande ce qu'il faut penser de ces savants qui font profession de conspirer contre le mystère ? Qu'est-ce que ces voyants nouveaux qui estiment se faire du visible une raison contre l'invisible ? Qu'est-ce que ces génies à contre-sens qui, dans l'éclat du phénomène, osent nier la réalité de la substance, et qui, au nom même de la science, essayent de créer entre l'une et l'autre le désaccord et la contradiction ? Esprits heurtés à la matière palpable, acharnés à nier tout ce qui ne se

(1) Cuvier.

laisse ni voir, ni mesurer, ni toucher ; annonçant que leur science vient anéantir avec les mystères de Dieu, les mystères du monde et les mystères de l'homme : ah ! ceux-là, j'en prends à témoin la science elle-même, ne seront jamais les véritables savants. Leur science n'a qu'un nom, c'est la science folle ; c'est la science en enfance ou en décrépitude ; c'est le radotage savant, c'est l'idiotisme scientifique. Oui, Messieurs, sachez-le bien, la science qui nie le mystère, qui le nie partout, qui le nie quand même, cette science qui prétend tout embrasser dans la clarté d'une lumière sans ombre, cette science n'est qu'une folle ; illustre quelquefois, à force de paradoxe et d'audace, mais folle cependant, et à force de vertige et de déraison, pareille à ces fous lettrés de Bicêtre et de Charenton qui disent dans leur orgueil maniaque : « Moi, je sais tout ; moi, je comprends tout ; moi, je suis la science ; moi, je suis le Saint-Esprit ; moi, je suis Dieu. »

Et tandis que le faux savant s'enivre et s'exalte lui-même dans ce délire d'une science insensée, j'entends le vrai génie scientifique dans l'auréole de sa gloire, s'écrier en adorant

le mystère et en se prosternant devant l'inconnu : Ce que je sais est étroit, ce que j'ignore est immense : je poursuis la lumière, et les ténèbres m'environnent ; et les élévations de la science n'ont fait qu'agrandir devant moi les abîmes de l'invisible et les horizons du mystère !

Tel fut, et tel sera toujours, dans les véritables grands hommes, le résultat final de la science : la consécration scientifique du mystérieux, la proclamation mélancolique mais éloquente de la profondeur et de l'immensité de l'inconnu. Ainsi le terme répond à l'origine. Le mystère dans la science peut dire comme Dieu dans l'univers : Je suis le commencement et la fin ; je suis l'Alpha et l'Oméga. Par moi tout commence, et à moi tout aboutit. La science qui cherche, la science qui bégaye, la science qui tâtonne, m'insulte et me méprise ; la science qui possède, la science qui parle, la science qui marche, me reconnaît et m'adore. Laissez-la passer, la science ridiculement fière et enivrée d'elle même, qui vous annonce l'abolition du mystère. Demain elle s'évanouira dans ses clartés factices, ne laissant après elle

qu'une trace de fumée voilant le chemin où elle aura passé : moi, je demeurerai, moi, la vérité cachée, moi la vérité substantielle, moi le mystère, je demeurerai, non-seulement comme le commencement et la fin de toutes sciences ; je demeurerai comme la suprême condition de tout progrès scientifique.

Et voici, Messieurs, le point où je voulais aboutir ; point lumineux que poursuivait ma pensée, comme une étoile de la vérité étincelant sur ma tête pour me guider dans ma route. Le mystère, loin d'être un obstacle aux marches de l'intelligence et aux essors du génie, en est lui-même le ressort le plus énergique, et, comme tel, il en est la provocation la plus constante, la plus efficace et la plus universelle. Le mystère physique provoque et active la science de la nature ; le mystère physiologique provoque et active la science de l'homme ; le mystère religieux provoque et active la science de Dieu. Aussi on ne peut dire tout ce que les grands génies du Christianisme ont tiré de la méditation de nos mystères, pour le développement de la science, et surtout pour le progrès de la philosophie. C'est peut-être à la



contemplation du mystère religieux que la métaphysique chrétienne doit son incontestable supériorité. Quoi qu'il en soit, il demeure certain qu'en tout et partout, le mystère provoque la science correspondant à son objet, et devient par la force même des choses, le ressort de son progrès.

En effet, Messieurs, si vous creusez au fond de la nature humaine pour y rechercher le moteur secret qui pousse l'homme dans la voie des grandes découvertes, et accélère dans le domaine de la science la marche des intelligences, vous arrivez toujours à ce ressort caché qui explique tous ses mouvements, tous ses efforts, toutes ses conquêtes; vous découvrez l'instinct d'un mystère; et, à travers l'ombre du mystère, une vague aperception de la vérité qui se dérobe.

Pour accélérer le progrès de la science, que faut-il d'abord? Il faut reculer devant soi les frontières du connu, et dilater sous son regard le domaine du possible. Et pour travailler efficacement à reculer les frontières du connu et la borne du possible, que faut-il surtout? Croire que par delà ce que l'on voit, il y a ce

que l'on ne voit pas : croire qu'au-dessous des phénomènes qui resplendissent à la surface, il y a des réalités qui se cachent dans le fond : croire, enfin, que derrière ce que l'on sait déjà, il y a ce que l'on ne sait pas encore, ce que l'on ne saura jamais assez, et même ce que l'on ne pourra jamais savoir : en un mot, croire au mystère.

Pour accélérer le progrès de la science, que faut-il encore ? Il faut avoir l'ambition de chercher ; et pour avoir l'ambition de chercher, une chose est nécessaire : il faut reconnaître qu'il y a des vérités cachées ; et le mystère c'est cela même : la vérité qui se cache, et qui ne sortira jamais pleinement de son ombre.

Pour accélérer le progrès de la science, que faut-il enfin ? Ah ! il faut ce qui en est le stimulant toujours ancien et toujours nouveau, la curiosité et le désir qu'elle engendre. La curiosité est l'aiguillon de la science ; le désir en est l'impulsion. Pareil à un ressort d'acier il pousse en se déployant lui-même toutes les facultés humaines à la conquête de la vérité. Vous voulez susciter de grands efforts dans l'intelligence, donnez l'éveil à la curiosité ; surtout

suscitez le désir ; et l'esprit humain s'élance à la conquête comme le cheval de bataille qui a senti avec l'éperon la volonté de son cavalier. Or ce qui provoque le plus et le désir et la curiosité, c'est le mystère. Au ciel, il n'y aura plus de curiosité laborieuse, parce qu'il y aura la vision béatifique. Au ciel, il n'y aura plus de désir haletant, parce qu'il y aura la possession et le rassasiement béatifique. C'est qu'au ciel le mystère ne sera plus, et le progrès ne pourra plus être. Là où est la consommation, le progrès touche au terme et s'arrête. Mais sur la terre, le mystère doit demeurer pour être partout et toujours le ressort et l'aiguillon du progrès. Ici-bas, nous pourrons toujours avancer, parce que le fond ne se laissera jamais voir tout entier, et que jamais il ne donnera dans le bonheur de sa contemplation le rassasiement de l'intelligence.

Donc avançons toujours, non en demandant, au nom de la science, la suppression du mystère ; mais en poussant le plus loin possible à travers la région du mystère notre marche dans la science. Avançons, un voile devant nos yeux et un flambeau dans notre main : avan-

çons curieux, mais adorateurs ; curieux de tout ce qui peut se voir, adorateurs de tout ce qui ne se voit pas ; oui, avançons toujours, jusqu'à ce que le mystère soit remplacé par la vision, et le désir par le rassasiement. En vain les princes des ténèbres menacent de nous confondre dans l'éclat de la lumière. En vain, le génie antichrétien fait briller sur nos têtes tous ses éclairs, et prétend nous effrayer de sa foudre. Nous n'avons pas peur ; la science n'est pas contre nous, elle est avec nous. Nous savons que la lumière, répond à la lumière et que le progrès dans le vrai rend hommage à la vérité. Nous attendons humbles, mais calmes ; sûrs que nos mystères ne peuvent qu'éclairer vos sciences, et que vos sciences ne peuvent que glorifier nos mystères.

---

## DEUXIÈME CONFÉRENCE



## DEUXIÈME CONFÉRENCE

---

### LE MYSTÈRE DE LA CRÉATION

ET LA SCIENCE DU MONDE.

---

MESSIEURS,

Le plus grand scandale des intelligences contemporaines, le préjugé le plus fatal au vrai progrès des esprits dans la vérité, c'est la persuasion profondément erronée que le mystère chrétien est en contradiction avec la science moderne. Là est le fantôme de la libre pensée; et l'antichristianisme s'en fait un épouvantail pour arrêter le mouvement qui ramène à Jésus-

Christ tant de grands cœurs et tant de hautes intelligences. Il fallait tout d'abord faire tomber cet épouvantail et chasser ce fantôme. C'est ce que nous avons essayé de faire en vous montrant, d'une manière générale, que ces deux choses, *science* et *mystère*, bien loin de se repousser, se tiennent par un lien qui les unit dans la nature et l'essence même des choses. Vous l'avez compris, la science est enchaînée au mystère, et le mystère aide au progrès de la science ; il en est tout à la fois l'origine, le terme et le ressort. Aussi, rien n'est plus curieux dans l'histoire de la science que de voir comment les grands chrétiens qui en ont le plus reculé les limites, proclamaient le mystère et adoraient l'inconnu ; et vous ne savez ce qu'il y avait en eux de plus admirable, ou les élévations de leur génie, ou les prosternements de leur humilité. Cette histoire peut se résumer dans ces paroles attribuées à Newton, au moins quant à leur substance : Je suis comme un enfant jouant sur le sable avec le flot qui vient baigner le rivage. Cette eau avec laquelle je me joue, c'est ce que je sais : ce que j'ignore, c'est l'océan qui se déroule devant moi.

Ainsi, désormais nous ne croirons plus que



le mystérieux et l'absurde sont une même chose : c'est pour nous une vérité acquise, que le mystère et la science ne se contredisent pas. Mais, Messieurs, je le comprends, vous ne pouvez vous contenter d'une solution si générale ; vous voudriez savoir comment on peut faire de cette vérité une application particulière aux grands mystères du Christianisme ; et vous vous demandez peut-être, avec quelque sollicitude, si j'oserai bien mettre l'obscurité de nos mystères chrétiens face à face avec les clartés de la science moderne ? Oui, Messieurs, je l'oserai ; et, sans être un élu de la science, je n'éprouve, je l'avoue, devant cette difficulté qu'un médiocre embarras. La vérité est si forte, que, même en passant par notre faiblesse, elle ne redoute pas le génie, fût-ce le génie armé de la science elle-même.

Tous nos mystères, quels qu'ils soient, peuvent subir cette double épreuve. Bien que la raison ne les découvre pas directement et par elle-même, ils se justifient sans peine devant toute l'intelligence qui nie et devant toute raison qui objecte. C'est là ce que nous montrerons d'abord. Mais nous ne nous arrêterons pas

là : nous montrerons que nos mystères sont, pour le génie qui les admet, des principes illuminateurs. Ces mystères qui demeurent en eux-mêmes insondables et obscurs, sont la plus grande lumière des sciences : ils sont la plus droite ligne de leur marche, et la plus sûre garantie de leurs progrès.

Et pourquoi en est-il ainsi? pourquoi ces points obscurs du dogme sont-ils les vrais flambeaux de la science? Le voici en deux mots qui abrègent toute cette prédication : c'est que nos mystères affirment les grandes lois, et posent les grands principes. La science est, avant tout détail, la connaissance des lois qui gouvernent les êtres et des principes qui engendrent les conclusions. Or, c'est le privilège scientifiquement très-remarquable des mystères, de révéler toutes les grandes lois et d'affirmer tous les grands principes. Quand la science, après de longs tâtonnements et d'immenses circuits, en vient à formuler ses lois générales, elle arrive à la formule que le Christianisme posait *à priori* dans l'obscurité de ses mystères; et cette rencontre inévitable de l'affirmation chrétienne et de la formule scienti-

lique, dans les principales sphères de la connaissance, est le fait le plus intéressant pour la science et le plus glorieux pour le Christianisme. Aussi, je suis heureux de vous dire avec un publiciste distingué de notre temps : « On resaisira les dogmes chers à l'humanité ; et, en voyant comme ils s'accordent sans peine avec les résultats les plus avancés de la science, on s'étonnera d'avoir pu croire un instant que les uns et les autres fussent incompatibles (1). »

Ce que l'éminent publiciste n'a fait qu'affirmer, je vais essayer de le montrer dans tout son jour, en mettant devant les grandes lignes de la science les grandes faces de nos mystères. Ce que nous reconnâtrons dans les principaux pourra se conclure facilement de tous. Je n'entreprends pas une exposition dogmatique qui touche à tous les mystères chrétiens ; je réfute l'objection scientifique qui s'oppose au progrès intellectuel par le Christianisme. Je commence par le plus grand et le premier mystère de notre symbole, le mystère de la

(1) M. A. Caro.

*création*. Je prétends montrer que seul il éclaire la science du *monde*; et que sans lui ou contre lui, il n'y a pas d'explication scientifique des êtres qu'il renferme.

## I

Oui, Messieurs, le mystère de la création que le Christianisme pose au commencement de son symbole, est le seul flambeau qui illumine d'une vraie clarté la science du *monde*.

Lorsque l'homme jette sur tout ce qui l'environne, avec les yeux du corps qui découvrent les surfaces, le regard de cette intelligence qui cherche le fond des choses; quand il voit passer devant lui, comme un immense spectacle, la terre et le ciel, les soleils et les étoiles, la mer et les fleuves, les montagnes et les vallées, les arbres et les fleurs, les hommes et les choses, le monde enfin tout entier déroulant sous son regard ses phénomènes et ses décorations; le premier besoin qu'il éprouve comme être raisonnable, c'est de se rendre raison de ce qu'il voit : spectateur intelligent, il

veut s'expliquer le spectacle dont il est le témoin et en partie l'acteur ; car sur ce théâtre qui se déroule, il a, lui aussi, son rôle, son action, sa raison d'être ; et s'il n'a reçu des lèvres d'une mère le mot de la grande énigme, le premier problème qui tourmente sa pensée et lui demande une solution est celui-ci : Qu'est-ce que le monde ? pourquoi le monde ? d'où vient le monde ? où va le monde ? Ce monde existe-t-il et se meut-il par lui-même, sans autre cause et sans autre ressort que lui-même ? ou bien, au delà, au-dessus, ou au centre de ce monde, y a-t-il un être distinct de lui-même et dont l'action nous explique, avec son existence, son mouvement, ses lois, sa substance ? Et supposé que cet être coexiste avec le monde, comment concevoir avec leur coexistence leurs mutuels rapports ? Il est évident qu'il n'y a pas devant la science de question plus radicale, plus nécessaire, plus inévitable. Scientifiquement et philosophiquement cette question est magistrale ; elle prime toutes les autres. Des savants ont beau dire et redire : nous constatons les faits sans rechercher les causes ; nous lisons dans le monde comme dans un

livre, sans en chercher l'auteur, et sans nous demander même s'il a un auteur; nous regardons passer le fleuve des êtres sans remonter à la source : bon gré mal gré, l'esprit humain ramène la question primordiale; ou plutôt, elle revient d'elle-même se poser devant lui, et ne lui laisse pas de repos qu'il n'ait trouvé la solution. Et aujourd'hui encore, aujourd'hui surtout, au mouvement qui se fait dans les intelligences en dehors du Christianisme, il est visible que là est le grand problème qui tourmente notre époque. J'entends comme une voix profonde qui sort de tous les systèmes, de toutes les philosophies et de toutes les écoles créées par le rationalisme moderne; et cette voix crie devant le ciel et la terre : D'où vient le monde? qu'est-ce que le monde? comment subsiste le monde?

A cette voix inquiète et troublée une seule doctrine répond sans hésiter. L'entendez-vous, Messieurs, cette réponse de la catholicité? *Credo in Deum Patrem omnipotentem, Creatorem cœli et terræ!... In principio creavit Deus.* Au commencement Dieu créa. Le monde n'était pas; Dieu a voulu, il a dit : Que le monde

soit ; et le monde a existé : *Dixit et facta sunt*. En deux mots : le monde visible et invisible , le monde des corps et le monde des esprits , tiré du néant par la puissance infinie de Dieu créateur : voilà la solution chrétienne ; voilà sur les lèvres du pauvre et du riche , du peuple et des rois , du savant et de l'ignorant , de l'homme de lettres et de l'homme de peine , l'abrégé catholique et populaire de la science du monde : Au commencement Dieu créa : *In principio creavit Deus*.

Mais, vous me demandez tout d'abord , le sens que renferme le Christianisme sous ce mot aussi divinement illuminateur que divinement mystérieux , *créer*. Qu'est-ce que créer ? Dans son sens très-général , créer c'est produire. Mais toute production n'est pas une création. Dieu a, comme l'homme lui-même, deux manières de produire : produire au dedans , ou produire au dehors ; produire au dedans de sa propre substance , ou produire au dehors par l'acte de sa propre force. Le premier mode de produire constitue la génération ; ainsi le Père engendre son Verbe : le second constitue la création proprement dite ; ainsi Dieu a créé le

monde. Mais la création elle-même est double ; car il y a deux manières de créer profondément distinctes, et aussi séparées l'une de l'autre que le fini l'est de l'infini. L'homme lui-même, dans un sens, est créateur ; mais ces créations portent le signe du fini : elles ont une limite qu'elles ne peuvent dépasser ; elles n'atteignent jamais ce qui distingue essentiellement les créations divines, créer l'être, la substance et la vie. Dieu en vous formant à son image, c'est-à-dire en vous donnant la gloire de l'intelligence et l'honneur de la liberté, vous a fait une vocation sublime ; il vous a associés comme l'image à son type, à sa puissance de créer, mais en laissant toujours entre ses créations et les vôtres la distance qui vous sépare naturellement de lui, un abîme infini.

Vous créez, Messieurs, de je ne sais combien de manières. Oui, mais avez-vous remarqué la limite de vos créations ?

Vous créez intellectuellement des systèmes, des opinions, des philosophies ; qu'est-ce à dire ? Vous coordonnez des idées par rapport à une idée ; vous en faites sortir un concert, et, si je le puis dire, un monde idéal qui est



l'œuvre de votre intelligence. Mais cette création de votre génie n'est ni une substance ni une vie ; c'est une abstraction qui ne touche pas à l'existence.

Vous créez littérairement et artistiquement ; mais jusqu'où s'étend ici votre puissance de créer ? Vous combinez des mots, vous nuancez des couleurs, vous harmonisez des sons. Votre création, si splendide qu'elle soit, ne va pas plus loin ; vous n'avez fait ni les mots que vous employez, ni les couleurs que vous nuancez, ni les sons que vous harmonisez, et beaucoup moins la matière des instruments que vous touchez.

Vous créez industriellement ; et c'est dans cette sphère que se déploie aujourd'hui avec le plus d'éclat votre puissance créatrice. Pourtant que faites-vous dans ce monde de l'industrie ? Vous modifiez et façonnez la matière. Vous engrenez le rouage dans le rouage ; vous ajustez le mécanisme au mécanisme ; vous adaptez le tout à un but unique, et faites mouvoir l'ensemble par un unique ressort, avec une habileté et une puissance ignorée de nos pères. Mais au fond qu'avez-vous créé ? Est-ce

la matière qui se meut ? est-ce le rouage qui tourne ? est-ce la vapeur qui donne à tout sa force et son mouvement ? La vapeur ? ah ! vous en êtes fiers, trop fiers peut-être ; et à la manière dont vous en parlez, on serait tenté de croire que vous la fîtes sortir un jour d'un souffle de votre bouche. Mais, ô puissants thaumaturges, regardez vos miracles et sachez les comprendre. Un jour, même sans y avoir songé, vous vous êtes aperçu que l'eau échauffée par le feu, dégageait une vapeur dont la force expansive menaçait sous vos yeux de briser les murs de sa prison. Cette force, est-ce que vous l'avez créée ? non, vous l'avez aperçue, remarquée, découverte. Vous avez constaté, mesuré, calculé sa puissance expansive et sa puissance motrice. Mais que lui avez-vous donné ? Rien, Messieurs, absolument rien. La vapeur n'est ni plus ni moins aujourd'hui qu'elle n'était il y a six mille ans : seulement il nous a fallu à peu près six mille ans, pour remarquer sa force et apprendre à nous en servir. Loin d'en être trop fiers, nous devrions bien plutôt nous en humilier !

Vous avez observé aussi les sentiers que suit

la foudre au sein de la nature, et l'électricité est devenue votre messagère. Docile comme un enfant, vous la conduisez comme par la main, et elle obéit à votre commandement. Vous lui dites : va ; et elle va porter au bout du monde, aussi rapide que son éclair, votre pensée, votre volonté, votre âme. Ne dirait-on pas qu'à votre gré vous créez et anéantissez la foudre, et que l'électricité jaillit hier de votre cerveau comme une fille éthérée de votre génie ? Métaphore, pure métaphore ! vous dis-je. La foudre ne vous doit rien, et l'électricité n'est pas sortie de vous. Sa puissance se rit de votre puissance : essayez de la prendre dans votre main ; elle éclate, et elle vous tue !

Où donc se révélera surtout votre puissance de créer ? Sera-ce dans le monde végétal ? sera-ce dans le monde animal ? sera-ce dans le monde humain ? partout enfin où la vie sous toutes ses formes se déploie, se reproduit et se féconde ? Oh ! Messieurs, c'est ici surtout que le Créateur se réserve une incommunicable puissance, et, au milieu même des miracles de votre génie, vous fait sentir votre souveraine impuissance. Quelle impuissance ? dites-vous. L'im-

puissance de créer la vie, l'organisation, la pensée. Ici, vous pouvez défaire ; vous ne pouvez pas faire. Ici, vous pouvez tout briser ; vous ne pouvez rien créer. Ici, avec tous vos perfectionnements de végétaux, d'animaux, de races et d'espèces, vous effacez la beauté, vous ne la faites pas naître ; vous étonnez la nature, vous ne la fécondez pas. Où est le savant qui a trouvé le secret de créer, je ne dirai pas un être pensant, mais un être vivant d'une vie quelconque, si infime et si ravalée soit-elle ? Qui a créé un oiseau qui chante ? qui a créé un insecte qui bourdonne ? qui a créé une fleur qui s'épanouit ? qui a créé seulement un brin d'herbe qui végète ?... O créateurs humains, vous semblez vouloir arracher à Dieu le sceptre de la création ; ah ! je ne vous dis pas : créez un cèdre, un chêne, un palmier ; créez un mastodonte, un éléphant, un lion ; je vous dis : créez une mouche ; créez une rose ; créez un brin d'herbe. Ah ! tout vous crie : impuissance, impuissance !

Telle est, Messieurs, l'infranchissable barrière des créations humaines : entre ces créations de l'homme et les créations de Dieu un

abîme demeure; et c'est un abîme infini. Vous créez les modifications de l'être; Dieu seul crée l'être. Vous combinez les propriétés de la matière; Dieu crée les éléments de la matière. Vous créez les mécanismes morts; Dieu crée les organismes vivants. Vous créez des artifices inintelligents et bruts; Dieu crée la vie intelligente et libre. En un mot, en tout ordre de choses, votre puissance de créer se borne à diriger la force; Dieu seul crée la force et la soutient après l'avoir créée. Tel est le privilège réservé de la création divine : créer l'être, la substance, la force, la vie; la vie végétale, animale, intelligente et libre. Ainsi, la théologie chrétienne interprète le *bara Eloïm* de la création : *Au commencement Dieu créa* : Dieu, par sa volonté infiniment libre et infiniment efficace, a voulu; et le monde, sous l'action créatrice de la puissance infinie, a passé du néant à l'être : *In principio Deus creavit*.

Voilà le mystère initial que le Christianisme pose hardiment au commencement et à la genèse de tout. Et tandis que le rationalisme laisse dans l'ombre le plus qu'il peut ce berceau de la science du monde, le

Christianisme y montre dans ce mystère la grande lumière qui doit tout éclairer. Ce premier mot de notre symbole est en même temps le premier mot de la science ; parce qu'il nous dit la genèse et la raison des êtres qui existent, il est la genèse des sciences et la première raison de la connaissance des choses. En effet, Messieurs, ce mystère de la création tel que le formule le Christianisme, c'est-à-dire l'acte d'une volonté infiniment libre et infiniment efficace, faisant exister un monde qui n'existait pas et lui donnant non-seulement la forme, le mouvement et l'harmonie, mais encore l'être, la substance et la vie ; ce mystère essentiellement illuminateur est la seule solution donnée au grand problème de l'existence du monde ; la seule que la raison accepte, et qui puisse supporter le regard de la science.

Nous disons, remarquez-le bien, ce *mystère* de la création. Car quelles que soient les clartés que ce dogme fondamental jette sur la science des êtres, il n'en demeure pas moins un mystère, c'est-à-dire une vérité qui se cache dans un abîme sans fond, et sous un rideau de ténèbres que la science ne pourra jamais déchirer

tout à fait. Comment se réalise la création? Comment ce qui n'existait pas commence-t-il d'exister? Comment s'effectue ce passage du néant à l'être, et du possible au réel? Comment le monde est-il né? Qui pénétrera et pourra dire dans une langue intelligible le secret de sa génération? *Generationem ejus quis enarrabit?* Et la création étant supposée, comment s'établit le rapport entre le créé et l'incrée, entre le fini et l'infini, entre le temps et l'éternité, entre l'espace et l'immensité? Ce temps si mystérieux et si obscur lui-même, ce temps qui ne commence qu'avec la créature et ne subsiste que par elle et en elle, comment peut-il être conçu? Et l'espace, l'espace, Messieurs, lieu de la créature, et qui par delà toute créature s'étend plus loin que l'imagination, plus loin même que la pensée ne le peut concevoir, comment faut-il le définir, le nommer, le circonscrire? est-il infini? est-il fini, ou indéfini seulement? Quel est son rapport avec le monde, son rapport avec les esprits, son rapport avec Dieu? Tous les échos de la création redisent le mot de notre dogme : Mystère, mystère!

Vous le voyez, Messieurs, sous la clarté du

dogme nous reconnaissons l'obscurité du mystère. Bien différents des panthéistes d'outre-Rhin, et de leurs disciples de Paris, qui nous donnent leurs contrefaçons philosophiques, si épaisses de ténèbres, comme la clarté de l'évidence ; nous, fils de la lumière incréée, nous proclamons l'obscur, le mystérieux, l'incompréhensible. Oui, nous le publions : le monde créé de rien, mystère incompréhensible ; point obscur placé au seuil de la science du monde pour y tout éclairer. Mais prenez-y garde, si nous disons mystère, nous ne disons pas contradiction. Nous disons : incompréhensibilité, non impossibilité. Nous proclamons l'obscur, nous protestons contre l'absurde. Et je veux, avant d'aller plus loin, dissiper ici le nuage qui empêcherait pour vous la lumière de passer, le nuage de l'objection métaphysique.

Le monde tiré du néant vous apparaît comme une impossibilité absolue. Le néant, dites-vous, ne peut devenir l'être. Le dogme catholique se brise ici contre l'axiome philosophique : *Rien ne se fait de rien ; ex nihilo nihil fit*. Et appelant au secours de l'axiome philosophique l'axiome mathématique, vous ajoutez pour nous con-



fondre plus scientifiquement : zéro multiplié par lui-même ne créera jamais une quantité et demeurera éternellement zéro. Ainsi le néant, quoi que vous imaginiez pour en faire quelque chose, ne deviendra jamais l'être. La métaphysique s'y oppose; l'algèbre le défend; la science vous arrête et vous pulvérise, là même, à votre premier point de départ.

Vous avez raison; si nous professons cette absurdité, nous sommes vaincus; et votre science au début a triomphé de notre dogme. Mais, au nom de votre impartiale justice, je le demande, qui donc parmi nous a jamais enseigné que le néant se fait ou devient quelque chose? Qui donc parmi nous a posé devant vous le rien comme la raison de l'être? le néant, c'est-à-dire la négation absolue de la vie, de la substance et de l'être, devenant, lui-même par lui-même, l'être, la substance et la vie? Cette hypothèse absurde, contradictoire, impossible, vous la repoussez; nous la repoussons aussi; et j'ose le dire, nous la repoussons plus que vous, et mieux que vous. Vous combattez le seul dogme vraiment logique de la création. *Rien ne se fait de rien*, dites-vous; donc

la création d'un monde tiré du néant est impossible? Mais cet axiome célèbre derrière lequel votre science prétend se retrancher pour foudroyer le mystère, comment l'entendez-vous vous-même? *Rien ne se fait de rien* : Quoi donc! Est-ce à dire que ce qui n'est pas ne peut commencer d'être? Quoi! vous le croyez, ce qui n'était pas ne peut commencer d'être? Mais, Messieurs, faire que ce qui n'était et n'existait pas, soit et commence d'exister, étant donnée une cause adéquate à l'effet produit, est-ce que ce n'est pas la nécessité de toute création, même de cette création incomplète qui est le privilège et la gloire de l'homme?

Nous parlions tout à l'heure de création intellectuelle. Eh bien, je le suppose : Un matin vous vous levez; et, à l'heure où le premier rayon du soleil tombe sur votre front, un autre rayon tombe dans votre âme et y fait une illumination soudaine. Vous apercevez tout à coup entre les choses des rapports que vous n'aviez jamais aperçus; tout un monde d'idées se découvre à votre intelligence comme un ciel nouveau qui se découvre aux yeux. En un jour vous avez créé un système :

hier, le système n'existait pas ; il existe aujourd'hui. Comment cela s'est-il fait ? *Rien ne se fait de rien.*

Je vous saisis, ici même, dans la réalité vivante de votre être ; je vous trouve tous assis, tranquilles dans l'immobilité de votre repos. Mais vous avez entendu un bruit qui retentit au dehors ; à l'instant, un acte créateur s'éveille en vous, un acte de volonté efficace. Une voix souveraine crie à votre corps : lève-toi et marche ! Tout à coup, toutes vos fibres se remuent, tous vos nerfs se tendent, tout votre corps se dresse ; il a marché. Ce corps était immobile, il s'est mû : ce mouvement n'était pas, il est : comment a-t-il existé ? *Rien ne se fait de rien.*

Vous êtes un grand artiste ; un reflet de l'idéal descend sur vous ; votre regard s'allume ; votre front s'illumine : vous avez dit : faisons un chef-d'œuvre. En dix heures, moins que cela, en une heure peut-être, votre idée s'est reflétée sur la toile ; une figure se dégage qui semble vous dire, en vous regardant : me voici, moi le nouveau-né de votre génie. Hier, cette œuvre n'était pas, elle est : comment cela s'est-il fait ? *Rien ne se fait de rien.*

Ah ! je vous entends, vous dites : la force intellectuelle a créé le système ; la force motrice a créé le mouvement ; la force inspiratrice a créé le chef-d'œuvre. Oui, je vous comprends : ces créations ont leur raison d'être : le néant n'y est pas cause ; il n'y a de cause que la force intellectuelle, la force motrice, la force inspiratrice. A la bonne heure ! Eh bien, nous vous répondons, nous : la *force créatrice* ! La cause infiniment puissante et infiniment efficace a voulu, elle a dit : *Fiat* ; et le monde a existé.

Qu'y a-t-il de commun entre cette solution de l'existence, et cet axiome de la métaphysique : *Ex nihilo nihil fit* ? Et que viennent faire ici vos formules algébriques ? Que m'importe que zéro, c'est-à-dire le néant de quantité multiplié par zéro ne vous donne jamais que zéro ou le néant de quantité ? Est-ce que plus que vous nous prétendons que le rien multipliant le rien engendre quelque chose ? Et si nous voulions vous suivre dans ce domaine de l'abstraction mathématique, est-ce que nous ne pourrions pas retourner contre vous-mêmes l'arme aiguisée contre nous ? N'est-ce pas vous

qui nous enseignez et nous forcez de reconnaître, dans la lumière de l'évidence, que zéro multiplié par l'infini représente une quantité quelconque? Dès lors, quoi d'étonnant que dans l'ordre des existences, le néant fécondé par la puissance infinie devienne le monde, ou plutôt que le monde qui n'était pas sorte de son néant par la puissance infinie? Où donc, je vous prie, est ici l'impossible? où l'absurde? où le contradictoire? L'impossible n'est que dans la fausse idée que vous vous êtes faite de l'acte créateur; l'absurde n'est que dans la négation de cet acte, seule raison scientifique de l'existence des choses; et le contradictoire n'est que dans l'hypothèse d'une création qui ne crée pas du néant, c'est-à-dire d'une création qui n'est pas une création.

Mais vous insistez, toujours au nom de la science; et, pour nous pousser à la contradiction, vous dites: Si le monde commence, et si c'est son être et sa substance qui sort du néant, ne voyez-vous pas que la substance de l'être créé s'ajoutant à la substance de l'être créateur, agrandit la somme de l'être et constitue un accroissement de l'infini, une quantité d'être

au delà et en dehors de l'infini, et, comme on dirait mathématiquement, l'infini *plus* quelque chose ? Or, cette hypothèse est elle admissible ? comment puis-je concevoir que la création ajoute une somme d'être à l'infini qui préexiste à la création ? Et si vous prétendez qu'elle n'y ajoute rien, comment affirmez-vous que l'acte créateur fait sortir quelque chose du néant ? Si vous le pouvez, tirez-vous de cette difficulté. L'acte créateur fait-il sortir du néant la quantité d'être qui constitue la substance du monde ? alors comment n'y a-t-il pas un accroissement de l'être ? et s'il y a un accroissement de l'être, alors que devient l'infini ? Donc, pas de création du néant, ou plus d'infini dans le créateur : c'est à choisir.

Vous le voyez, Messieurs, je ne cherche ni à décliner ni à amoindrir l'objection ; et je n'imagine pas que vous me la fassiez plus grande et plus radicale que je ne la pose. Or, voulez-vous savoir ce que démontre avant tout cette objection ? Elle démontre dans les hommes qui la font, la grossièreté de leur conception de l'infini créateur. Qu'est-ce que cette métaphysique qui considère l'être infini et l'être fini comme

deux quantités s'ajoutant l'une à l'autre, et qui méconnaît à ce point l'essence de la causalité ? Quoi ! l'être qui sort du néant pour répondre à la parole qui l'appelle, quoi ! cet être vient s'ajouter pour l'accroître de toute sa valeur à la substance de sa cause ? Mais vous oubliez cette notion la plus élémentaire en métaphysique, à savoir que toute la valeur de l'effet produit subsiste dans sa propre cause d'une manière supérieure à lui-même, et proportionnellement à la grandeur et à la puissance même de la cause ; et dès lors pouvez-vous ne pas voir que la puissance créatrice, ou la cause première du monde étant infinie, l'être de toute créature se trouve dans le créateur d'une manière infinie, et que toute action de l'infini en mettant dans la créature la réalité de l'être, ne peut ni l'accroître ni le diminuer lui-même ?

Est ce qu'il n'y a pas d'ailleurs dans la société, dans l'homme et dans toute la création, des reflets assez éclatants de ce mystère de Dieu ? Imaginez, Messieurs. une autorité aussi pleine et aussi absolue que possible, condensée dans un homme personnifiant en lui toute l'au-

torité sociale d'un grand peuple. Un jour il plaît à cette autorité unique et souveraine de créer au-dessous et en dehors d'elle-même des autorités multiples et subalternes, toute la hiérarchie des ministres, des préfets, des fonctionnaires de l'État. Qui oserait dire qu'après ces créations faites par la souveraine autorité, la somme de l'autorité s'est accrue par cette libre communication ? L'artiste qui a jeté hors de lui les rayons que son âme a reçus de l'idéal ; l'artiste qui a créé des chefs-d'œuvre et des chefs-d'œuvre, qui en a créé cent, qui en a créé mille, croyez-vous en vérité que par toutes ces créations il se soit ou diminué ou agrandi dans son fond ? Croyez-vous que toutes les beautés resplendissant dans ses œuvres, constituent pour lui des rayons nouveaux qui s'ajoutent à cette flamme allumée dans son sein, et qui est son génie lui-même ? Et cette lumière, Messieurs, qui part en ce moment de moi pour arriver à vous, cette lumière d'une âme qui se verse dans une parole pour se communiquer à quatre mille âmes, est-ce qu'elle ajoute rien au foyer d'où elle s'échappe pour se répandre et se communiquer ?



Certes, il faut bien le reconnaître, ce ne sont là que des images, des reflets, des ombres de la création : mais ces exemples vous aident à entendre que la communication qui se fait par l'acte créateur, ne constitue ni une augmentation de l'être, ni un accroissement de l'infini. Ah ! sans doute, je le dis et le redis sans hésiter, au fond de cet acte créateur du monde, il demeure un mystère et une incompréhensibilité ; mystère et incompréhensibilité qui ne sont autres que notre impuissance de voir et de comprendre l'Infini dans sa nature intime et dans son action au dehors. Mystère, c'est-à-dire vérité cachée, oui profondément cachée au dedans d'elle-même, mais dont la clarté rejailissant au dehors illumine l'esprit humain ; fond obscur d'où s'échappe cette lumière primitive sans laquelle il n'y a que les ténèbres et le chaos dans le monde scientifique, comme les ténèbres et le chaos pesaient sur le monde matériel avant le *Fiat lux*, qui fit jaillir la lumière et resplendir toutes les beautés de la création. En effet, ôtez ce mystère placé au portique de toute la science du monde, et la lumière s'éteint ; il n'y a plus de science du

monde. Et si les adversaires du mystère chrétien étaient ici, je leur dirais : Vous rejetez la solution que nous donnons au grand problème de l'existence du monde ; voyons la *vôtre* ; et cette fois, à nous de vous attaquer, et à vous de vous défendre ; à nous d'interroger, et à vous de nous répondre.

## II

Certes, Messieurs, dire que la création d'un monde tiré du néant est chose contradictoire, absurde, impossible, c'est ce qui est bien facile aux disciples de la négation rationaliste ; ce qui l'est moins, c'est de donner soi-même du monde et de l'existence des choses une explication qu'accepte la raison et qui se justifie devant la science. En dehors de la donnée du dogme catholique, on ne peut concevoir que l'une de ces trois hypothèses essayées par la science rationaliste, pour donner de l'existence du monde une raison scientifique : un monde sans Dieu, un monde-Dieu, un monde coexistant avec Dieu. Or, chacune de ces hypothèses

subit le démenti de la raison humaine ; toutes trois se rencontrent dans un défaut qui leur est commun, et qui est capital devant la science : le monde *inexpliqué*, l'existence des choses sans solution *scientifique*.

La première hypothèse qu'a imaginée l'esprit humain pour s'expliquer l'existence des choses, c'est l'hypothèse d'un monde sans Dieu : c'est la solution athée.

Cette hypothèse, si grossière qu'elle soit, reparaît périodiquement dans le long et douloureux travail de l'esprit humain, aux époques de grandes perturbations intellectuelles. En vain l'humanité, par ses plus nobles instincts, la refoule dans les abîmes de son dédain, et l'écrase, en regardant le ciel, sous des montagnes de mépris : on la voit reparaître à la surface ; et l'erreur athée revient poser devant les vils instincts de l'homme sa hideuse figure. Elle regarde derrière elle, autour d'elle, devant elle ; elle voit les éléments de la matière se remuant dans un mouvement sans cause, à travers une nuit sans fond ; et les atomes emportés par une force aveugle, se heurtant, s'engrenant ; et s'unissant à la fin pour former cet ensemble, cet ordre,

cette beauté que nous découvrons dans l'univers. Témoin ironique et moqueuse des efforts tentés par toutes les religions et toutes les philosophies spiritualistes, pour trouver au monde dans une volonté intelligente et libre une solution rationnellement acceptable, elle sourit d'un stupide sourire, et elle dit en nous montrant cette matière qui se ment dans la nuit : A quoi bon creuser le monde et le sonder en tous sens pour lui trouver une cause distincte de lui-même ? En vain vous l'interrogez pour chercher dans son fond, ou par delà ses frontières, le mystère d'un infini coexistant avec lui-même. Inutiles efforts. Le monde est, et avec lui ou par delà lui-même il n'y a rien. L'infini n'est que le fantôme de votre imagination ; c'est l'ombre de votre pensée se reflétant sur la matière ; et vous ne le saisissez pas plus que cette ombre qui vous fuit. A droite et à gauche, en haut et en bas, partout le fini, encore le fini, toujours le fini. Sous vos pieds, un grain de sable, puis un autre, et puis un autre ; sur vos têtes, un soleil, puis un soleil, et puis encore des soleils !... Mais un Dieu, c'est-à-dire l'infini vivant, personnel, intelligent, auteur et créateur du

monde : chimère de la pensée, mirage du cœur, spectre de la conscience ! Ne cherchez pas Dieu dans le monde, ni le monde en Dieu : il n'y a que le monde existant en lui-même et sans autre cause que lui-même.

Voilà, Messieurs, la solution de la science athée et matérialiste : un monde sans Dieu. Est-ce là une solution, une solution scientifique ? ou plutôt, n'est-ce pas le désespoir même de la science proclamant au début, et l'impuissance de répondre et l'impuissance de savoir ? Connaître le monde suppose avant tout ces trois choses, connaître son origine, sa nature et sa fin. La solution chrétienne vous satisfait sur ces trois chefs ; elle vous dit : Le monde est un concert des corps et des esprits créés par la puissance divine pour la plus grande manifestation des perfections du créateur, c'est-à-dire pour la plus grande gloire de Dieu : *ad maiorem Dei gloriam*. Mais vous, disciples de la science athée, sur ces trois points décisifs que répondez-vous à l'intelligence qui vous interroge ?... Rien, absolument rien ; votre science est la science du néant.

D'où vient le monde, nous demande toute

pensée qui l'a rencontré sous son regard ? Votre science répond : le monde ne vient de nulle part : il est, parce qu'il est. Il n'y a pas d'origine ; il n'y a que l'existence. Il y a une continuité de faits ; il n'y a pas de premier fait. Il y a une chaîne d'anneaux qui se tiennent ; il n'y a pas de premier anneau. Il y a des effets et des causes ; il n'y a pas de première cause. Il y a des êtres finis qui viennent après d'autres êtres finis ; ils se succèdent, ils se touchent, ils se suivent les uns les autres : il n'y a pas d'infini pour les expliquer tous.

Ainsi, à la première question de la science du monde il n'y a pas de réponse ; il ne peut pas y en avoir. Et à cette question que l'intelligence, bon gré mal gré, rencontre à l'autre extrémité des choses : où va le monde, quelle est la destinée du monde ? que répond cette science athée ? Rien encore. Vous demandez quelle est la fin et la destinée du monde ? Mais devant la science matérialiste la question ne peut pas même être posée. S'il n'y a pas une intelligence au commencement, pourquoi un but à la fin ? S'il n'y a pas de raison qui explique l'origine, pourquoi y aurait-il une raison

qui explique la destinée? Qu'est-ce que la destinée, si ce n'est le but fixé par l'être intelligent à l'œuvre sortie de lui? Dans la science athée, nous venons de le voir, il n'y a pas d'intelligence à l'origine. Dès lors, pourquoi un but, une destinée, une fin? Le monde n'a pas de terme; le monde est sans issue. Il est *pour* lui-même, comme il est *par* lui-même. C'est la nuit à ses deux points extrêmes, où la lumière doit se poser pour l'éclairer tout entier.

Mais quoi qu'il en soit de l'énigme du commencement et de l'énigme de la fin, du problème de l'origine et du problème de la destinée, il y a entre ces deux énigmes et ces deux problèmes une chose qui brille comme l'évidence; c'est que le monde qui se meut entre ces deux mystères, est une harmonie. Ce mot lui-même, le *monde*, en est la révélation. Oui, le monde est une immense harmonie, une harmonie qui retentit à l'oreille et se découvre aux yeux; une harmonie qui brille comme la splendeur de l'ordre; une harmonie qui chante comme l'universel concert des choses et fait redire par tous les échos qu'elle y éveille la grande voix de l'intelligence qui s'accuse et se

trahit partout. Pourquoi cette harmonie du monde? pourquoi ce concert des éléments? pourquoi cet ensemble, cet enchaînement, cet arrangement des choses, où tout s'accorde, s'appelle et se répond? pourquoi? A cette question que soulève toute intelligence qui écoute les bruits et contemple les spectacles du monde, à cette question le hasard seul répond; il dit : Moi qui ne suis rien, j'ai tout fait. Entre des milliards et des milliards de chances, pour que les choses fussent ce qu'elles sont, il y en avait une : le monde est cette chance elle-même; l'univers est une rencontre de hasard entre des éléments qui se meuvent, sans que l'on sache pourquoi, dans une éternité de ténèbres.

Voilà où nous ramène la science du monde *sans Dieu* : aux rêves de la sophistique ancienne; philosophie retombée en enfance, renouvelant dans sa décrépitude les délires de ses premiers jours, ne sachant rien, n'expliquant rien, et ne voyant dans l'ensemble des choses qu'un fortuit embrassement des atomes crochus qui s'agencent comme ils peuvent, pour former, on ne sait ni comment ni pour-



quoi, cette harmonie sans raison et ce concert sans but que l'on appelle le monde !

Mais, Messieurs, comme on doit s'y attendre, l'erreur ici, comme partout, va de l'extrême à l'extrême et de l'abîme à l'abîme. Une fausse science du monde disait : rien n'est Dieu ; une autre a dit : tout est Dieu ; c'est la science du monde qui prévaut aujourd'hui dans les écoles antichrétiennes : le monde subsistant en Dieu, ou plutôt le *monde-Dieu*. Qu'important ici les noms, les formes et les nuances des systèmes ? le fond en tous est le même ; l'existence absolue, l'identité du moi et du non-moi ; l'unité de substance, l'infini impersonnel ; le Dieu-nature, le Dieu-force ; Dieu stoïcien, Dieu hégélien, Dieu fouriériste, Dieu saint-simonien, Dieu communiste ; c'est toujours la même chose : le monde-Dieu, le Dieu-tout, ou le tout qui est Dieu.

D'après cette donnée fondamentale, la science panthéistique se fait à elle-même une théorie fort curieuse, qu'elle donne comme la vraie science du monde. A ces questions qui reparaissent partout : d'où vient le monde ? où va le monde ? comment subsiste le monde ? la science

du monde-Dieu nous répond avec une gravité naïve : le monde vient des profondeurs de l'infini ; il est l'infini lui-même qui se meut par un progrès continu dont il est impossible d'assigner la limite. Voilà le point de départ. Cela posé, force est d'admettre que ce Dieu-monde grandit et se développe. Aussi, cet infini commence-t-il par être aussi imparfait et aussi petit que possible : ce qui, pour un infini, ne laisse pas que d'être assez singulier. Vous le voyez passer d'un état à un état, d'une forme à une forme, tout en demeurant, à ce que disent de grands penseurs, toujours infini et identique à lui-même. Cet infini est d'abord fluide, puis liquide, puis solide ; il est minéral, puis végétal, puis animal, puis homme. Arrivé là, à sa forme la plus parfaite, l'infini prend conscience de lui-même, ce qu'il avait oublié de faire jusque-là. Comme Brahma, il sort de son sommeil, et il prend dans l'humanité son essor vers l'idéal, c'est-à-dire vers lui-même ; car cet idéal, c'est encore lui, toujours lui.

Voilà, Messieurs, sans calomnie et sans ironie aucune, l'abrégé de la célèbre doctrine : vous avez en bloc la science du monde toute

faite. Vous comprenez ainsi pourquoi les êtres sont, ce qu'ils sont, comment ils sont. Vous comprenez pourquoi et comment il y a des atomes, des soleils, des minéraux, des végétaux, des poissons, des oiseaux, des quadrupèdes, des hommes, un monde enfin. Vous comprenez que l'infini s'aceroît, qu'il germe, qu'il pousse, qu'il s'épanche dans le fleuve, qu'il souffle dans le vent, qu'il brûle dans la flamme, qu'il s'épanouit dans la fleur, qu'il nage dans le poisson, qu'il vole dans l'oiseau, qu'il marche dans l'animal, et qu'il pense dans l'homme. Vous comprenez que chaque être qui apparaît dans la création est une forme de Dieu, et l'homme sa face la plus rayonnante. Vous comprenez, surtout, ce qui doit être le dernier mot de la science du monde, à savoir que toute créature, ou plutôt tout ce que vous nommez de ce nom, n'est qu'une *éclosion spontanée de l'être à la surface de l'infini*. Vous comprenez enfin. — Mais non, dites-vous, mais non, nous ne comprenons pas du tout. — Eh ! Messieurs, Dieu nous pardonne, je ne comprends pas plus que vous. J'ai regret de le dire, mais les grands génies qui nous disent et redisent à l'infini :

*vous n'êtes pas scientifiques*, ne le sont pas toujours très-fort; et je ne vois pas mieux que vous ce que la science vient faire en ce chaos.

Et d'abord, Messieurs, que tout est Dieu ou que Dieu est tout, est une hypothèse que l'on vous ordonne d'admettre sans démonstration aucune. C'est, je vous l'ai dit, le point de départ de la science panthéistique. C'est l'axiome qu'on ne vous démontre pas plus qu'un axiome de géométrie. Mais, en vérité, vous dire que tout cela est gratuit, inexpliqué, non démontré, ce n'est pas assez dire; tout cela est positivement contradictoire; nous ne sommes pas ici seulement dans le mystérieux, nous sommes en plein dans l'absurde.

Supposez que Dieu et le monde ne sont pas deux choses, mais une; vous échappez manifestement et aux difficultés de l'athéisme qui n'admet formellement aucun Dieu, et aux difficultés du dualisme qui en admet virtuellement deux. Fort bien. Mais comment sortez-vous de l'impasse où s'enferme follement votre science malavisée? Comment échappez-vous à ce double désespoir scientifique, le désespoir de connaître le commencement, et le désespoir

de connaître la fin? Vous dites que votre Dieu se développe, et que son développement n'est autre que le mouvement même du monde. Mais daignerez-vous répondre à cette difficulté fort grave? Pourquoi votre Dieu-monde se développe-t-il? S'il est fini, et comme tel susceptible de grandir et de se développer, comment est-il Dieu, c'est-à-dire infiniment parfait? Et s'il est infini, quel besoin peut-il avoir de grandir? Qu'est-ce qu'un infini qui devient plus grand que l'infini? O métaphysiciens, que vous a donc fait la métaphysique?

Mais passons; admettons que l'infini se développe. C'est un fait, dites-vous : soit. Mais au moins est-il permis de demander de quelle nature est ce développement? Ceux qui l'affirment doivent le savoir. Ce développement est-il libre? il pouvait donc ne pas exister, et à tout instant encore, en vertu de sa liberté, il peut s'arrêter : et que devient, dans cette hypothèse, la théorie fameuse du progrès fatal, partie intégrante de la science panthéistique? Ce développement est-il nécessaire? alors il faut admettre qu'il se fait selon des lignes et dans des proportions nécessaires comme lui-même;

il y a une géométrie des développements divins. Et dès lors, que pouvons-nous, je vous prie, pour ou contre un progrès qui ne peut pas ne pas être, et qui est fatalement tout ce qu'il est et tout ce qu'il peut être? Que répond à ceci la science panthéiste? Messieurs, elle ne répond rien; et c'est, à vrai dire, ce qu'elle a de mieux à faire.

Mais enfin, libre ou nécessaire, admettons tel qu'il est le développement divin; une autre question se présente : ce développement aura-t-il un terme, ou n'en aura-t-il pas? expliquez-vous. Et d'abord, la logique demande : pourquoi n'en aurait-il pas? Puisque cet infini avance et avance toujours, apparemment c'est pour arriver; et s'il grandit, grandit sans cesse, comment ne parviendrait-il pas enfin à trouver sa plénitude? Puisque, selon un mot célèbre, l'infini *devient* et est en train de se faire, pourquoi n'aurions-nous pas comme terme final un infini complet, un infini achevé, un infini parfait? Si l'infini a une enfance, une adolescence, une croissance; enfin j'avoue ne pas voir bien clairement pourquoi il n'aurait pas un jour une maturité; et qui sait? pourquoi pas à la

fin une décadence et une dérépitude? et arrivé là, que deviendra le progrès?...

Vous vous moquez, dit le panthéisme; non, notre développement de l'infini n'a pas de terme: il marchera éternellement dans l'espace qui est son lieu, et la durée qui est son âge, avec l'humanité qui est sa forme suprême. Et voilà l'humanité, Dieu et le monde jetés pêle-mêle dans une marche sans but, et dans un chemin sans issue; partis du mystère pour aboutir à l'inconnu; ou plutôt partis de l'impossible pour aboutir à l'absurde.

Mais, Messieurs, je l'ai dit, il y a en dehors de la solution chrétienne une troisième science du monde, qui s'estime plus sage que les deux autres. Celle-ci ne veut, ni le monde *sans* Dieu, ni le *monde-Dieu*; elle veut le monde *avec* Dieu: elle n'est ni athée ni panthéiste; elle est théiste. Mais dans cette hypothèse qui fait coexister comme deux êtres distincts le monde et Dieu, elle ne veut pas admettre la solution catholique: *le monde créé de rien par la toute-puissance de Dieu*. Que fait donc ici cette science qui a peur de l'erreur et de la vérité? elle fait ce qu'elle fait partout ailleurs: elle

penche à droite ou à gauche ; elle retombe dans l'athéisme ou dans le panthéisme.

Dans cette hypothèse, en effet, comment s'explique la coexistence d'un monde avec Dieu ? d'où viennent sa substance, sa forme et ses lois ? Le monde visible a-t-il une existence indépendante de l'action de Dieu ? et ce monde coéternel à Dieu trouve-t-il dans sa propre essence la raison suffisante de son existence ? Mais alors qu'est-ce que ce parallélisme entre deux existences et deux éternités, l'éternité et l'existence du monde, l'éternité et l'existence de Dieu ? Qu'est-ce, si ce n'est le dualisme de la divinité ? le partage des attributs divins ? l'apothéose du monde, ou la déchéance de Dieu, l'athéisme enfin ? Ainsi, supprimer Dieu, ou le doubler, ce qui revient à le supprimer encore, telle est la conséquence fatale du système qui admet un monde coéternel à Dieu. Comment y échapper, je vous prie ? si le monde coéternel à Dieu a une existence, des lois, une forme indépendante de Dieu ; d'où lui viennent cette existence, ces lois et cette forme ? Qui ne voit que toutes les difficultés que vous rencontrez devant vous pour justifier un monde *sans* Dieu,



c'est-à-dire un monde impossible, se rencontrent également pour expliquer votre monde avec Dieu ? qui ne comprend que les trois problèmes posés tout à l'heure devant la science athée : d'où vient le monde ? où va le monde ? comment subsiste le monde, reviennent opiniâtrement, appelant une solution que vous ne pouvez donner, et qui, bon gré mal gré, ne peut aboutir qu'à l'athéisme ?

Comment sortir de ce cercle redoutable ? Comment fuir l'athéisme sans retomber dans le panthéisme ? Vous n'admettez pas un monde sorti du néant ; d'autre part, vous ne pouvez concevoir ce monde existant par lui-même, et se donnant à lui-même sa substance et sa réalité ? Mais alors d'où dérive cette substance qui fait le fond de sa réalité ? dérive-t-elle de la substance de Dieu, comme le fleuve de sa source, comme la tige de sa racine, comme la fleur de sa tige ? Le monde n'est-il qu'un écoulement de Dieu, et la créature n'est-elle qu'une communication partielle de sa substance ? Mais alors, comment échapperez-vous à cette conclusion essentiellement panthéistique : le monde est Dieu ? si le monde découle de la

substance divine, que peut être la substance du monde, si ce n'est une substance divine ? et si la substance du monde est une substance divine, comment le monde n'est-il pas Dieu ? Et comment prétendez-vous dès lors ne pas rouler au grand abîme de la science panthéistique ?

Ainsi la troisième hypothèse retombe fatalement dans la première ou dans la seconde ; et pour ne vouloir pas admettre la solution catholique, vous aboutissez à l'une de ces deux erreurs extrêmes : rien n'est Dieu ou tout est Dieu, athéisme ou panthéisme. Entre ce Charybde et ce Scylla de votre science égarée il faut choisir. Lequel des deux choisissez-vous ?...

Ni l'un ni l'autre, reprend la philosophie honnête qui prétend à l'honneur de formuler la science du monde. — L'athéisme et le panthéisme se rencontrent dans une commune erreur où ils viennent se confondre ; ils nient un Dieu créateur. Nous proclamons nous, avec le Christianisme, la création, le Dieu créateur, le monde créé. — Oui, mais il s'agit précisément de savoir comment vous entendez votre dogme de la création ? Vous rejetez la formule

chrétienne : le monde créé *de rien* par l'acte infiniment libre de Dieu créateur. Là, cependant, est le point décisif; c'est la pierre de touche de l'orthodoxie chrétienne et de la rigueur philosophique. La création que vous admettez est-elle libre? — Libre, pas tout à fait. « Toute substance est cause : Dieu qui est substance ne peut pas n'être pas cause : nous ne concevons pas plus un Dieu sans monde qu'un monde sans Dieu. » — Si je comprends un peu, cela veut dire que l'acte de Dieu créateur n'est pas un acte libre. Mais s'il n'est pas libre, ne faut-il pas qu'il soit nécessaire? Entre l'acte nécessaire et l'acte libre, où est ici votre juste-milieu? et par quelle voie mystérieuse échappez-vous à cet affreux panthéisme que vous poursuivez de vos syllogismes indignés? La création nécessaire est un mot vide de sens, ou elle signifie un développement inévitable de l'être divin. Et je me demande en quoi ce développement, qui ne peut pas ne pas être, diffère essentiellement du développement fatal que maudit et anathématise votre austère philosophie? Dieu est cause, dites-vous, parce qu'il « est substance; et vous ne concevez pas

plus un Dieu sans monde qu'un monde sans Dieu? » Pouvez-vous dire plus clairement que l'acte créateur est aussi nécessaire en Dieu que son acte générateur? que le monde est un appendice de Dieu, Dieu lui-même? Comment, dès lors, votre science du monde ne glisserait-elle pas dans l'abîme du panthéisme? Faites ce que vous voudrez, vous ne sortirez pas de cet inflexible dilemme : ou une création libre, et alors un monde qui sort du néant, c'est-à-dire le dogme catholique ; ou une création nécessaire, et alors la substance même de Dieu constituant la substance du monde, c'est-à-dire le panthéisme.

En vain, pour échapper aux étreintes de ce raisonnement, vous cherchez entre la création libre et la création nécessaire un moyen terme impossible. Vous imaginez dans Dieu je ne sais quelle nécessité *morale* de communiquer son être, et je ne sais quelle *convenance* divine de se manifester lui-même. Mais vous oubliez que nous sommes ici dans la région de la métaphysique pure ; vous oubliez que ces prétendues *convenances*, dont Dieu seul après tout doit demeurer le juge, n'ont pas même un sens que

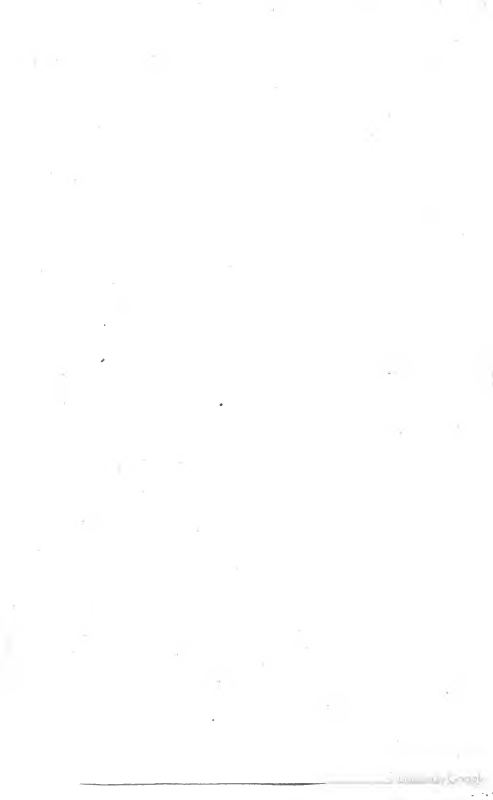
vous puissiez définir. Et, bon gré mal gré, cette question s'attache aux flancs de votre science impuissante, pour lui demander son dernier mot sur le rapport du fini et de l'infini. Dieu pouvait-il ne pas créer le monde, oui ou non ? S'il pouvait ne pas le créer, comment la création n'est-elle pas libre ? S'il ne pouvait pas ne pas le créer, comment la création n'est-elle pas nécessaire ? Si elle est nécessaire, comment la substance créée se distingue-t-elle de la substance incréée ? Et si elle ne s'en distingue pas, comment le monde n'est-il pas Dieu ; et comment prétendez-vous n'être pas panthéistes ?...

La tergiversation ici n'est pas de mise. La métaphysique n'est pas comme la politique, elle ignore les accommodements. Il faut que votre science se prononce pour l'athéisme, pour le panthéisme, ou pour le Christianisme. En vain vous voudriez trouver un dernier rempart derrière ce théisme timide et honteux, qui naguère encore admettait, presque en rougissant de sa piété, qu'à la rigueur on pouvait reconnaître qu'une certaine intelligence préside peut-être aux lois et au mécanisme du monde. Ces *peut-être* ne nous disent qu'une chose, votre

impuissance de savoir. La science ne vit pas de peut-être. Et puisque vous gardez l'ambition de formuler une science du monde, au nom de la science, il faut que vous disiez d'où vient le monde, quelle est la cause du monde, qui a fait non-seulement ses lois et son mécanisme, mais sa substance elle-même; oui, il le faut; et contre le dogme chrétien, vous n'y parviendrez pas. Votre Dieu qui crée le monde de sa substance, ou votre Dieu qui coexiste avec un monde coéternel à lui-même, ah! nous le voyons trop clairement, ce Dieu n'est pas un Dieu. Votre monde *avec* Dieu, n'est qu'un monde *sans* Dieu ou un monde-Dieu. Athéisme ou panthéisme; c'est-à-dire le monde sans raison d'être et sans solution scientifique: voilà votre alternative; vous n'en pouvez sortir que par la formule catholique, la seule que la raison sanctionne. Il n'y a de scientifique ici que la foi de la catholicité, la foi qui chante: *Credo in Deum patrem omnipotentem... creatorem cœli et terræ*: hymne harmonieux du mystère de la création et de la science du monde.

---

### TROISIÈME CONFÉRENCE





## TROISIÈME CONFÉRENCE

---

### LA GENÈSE

ET LES SCIENCES MODERNES.

---

MESSIEURS,

Le premier problème qui se pose devant l'intelligence humaine au seuil de la science, c'est le problème de l'origine des choses : d'où vient le monde ? pourquoi le monde ? comment subsiste le monde ? A cette première question de la science l'Église répond par le premier mot de son symbole : *Credo in Deum patrem*

*omnipotentem... creatorem cœli et terræ.* Le mystère de la création, c'est-à-dire Dieu, par un acte infiniment libre et infiniment efficace, produisant du néant ce monde avec tout ce qu'il renferme ; créant, non comme l'homme seulement les modifications et les transformations de l'être, mais l'être même, la substance et la vie de tout ce qui subsiste hors de lui : telle est la solution radicale que donne le dogme catholique au premier problème de la science.

Ce mystère, nous l'avons vu, malgré ses ténèbres profondes, résiste comme un impénétrable granit à l'objection métaphysique ; et ce point obscur placé à l'origine de tout est le splendide flambeau seul capable de tout éclairer. Otez ce mystère, tout retombe dans la nuit ; et toutes les hypothèses imaginées pour la dissiper ne font que la rendre plus épaisse. Un monde sans Dieu, un monde-Dieu, un monde coéternel à Dieu : telles sont les trois solutions données par le rationalisme ; la première formulant l'athéisme, la seconde le panthéisme, la troisième retombant dans l'un ou l'autre, et toutes trois également impuissantes à répondre à ces trois questions : d'où vient le

monde ? pourquoi le monde ? comment subsiste le monde ?

Ainsi, bien loin de commencer, comme on le suppose, par se mettre en opposition avec la science, le Christianisme au début vous en ouvre le portique, et par le premier mystère de son symbole en éclaire tout l'édifice. Quoi que vous fassiez, sans cette solution première le monde reste inexpliqué ; et ce premier mot de notre symbole demeure à jamais le premier mot de la vraie science du monde.

Soit, dira le savant sincère, mais non encore convaincu ; vous donnez par ce premier mystère la raison suffisante de l'existence du monde ; et tant que vous voulez vous en tenir à ce point de vue élevé de l'origine universelle des choses , vous avez une affirmation nette et décisive qui fixe l'intelligence et peut la satisfaire. Mais il n'en est plus de même, quand vous voulez passer de cette sphère générale où vit la métaphysique pure, dans les sphères plus déterminées où se meut chaque science en particulier. Là, pour peu que vous posiez le pied dans le domaine des sciences, vous vous heurtez contre elles ; chacune à sa manière rend témoignage contre

vous ; et votre création, telle qu'elle est écrite au livre de la Genèse, reçoit de toutes des démentis pareils.

C'est ce qu'il s'agit d'examiner aujourd'hui. Il est évident que dans la dernière conférence je n'ai voulu répondre qu'à l'objection métaphysique. Je vous ai dit l'auteur de ce grand livre qu'on appelle la création : je veux aujourd'hui en lire avec vous le récit abrégé. Le grand œuvre qui se déroule dans la Genèse renferme trois grandes pages : la création du monde céleste, la création du monde terrestre, la création du monde vivant. Devant ces trois créations racontées par Moïse, trois sciences en particulier se posent de nos jours : devant la création du ciel, l'astronomie ; devant la création de la terre, la géologie ; devant la création des vivants, la physiologie. Sur chacun de ces trois points, nous pouvons défier le génie de l'homme de donner à Moïse racontant les créations de Dieu, des démentis scientifiques. La cosmogonie mosaïque, au lieu d'être en contradiction avec ces trois sciences, se trouve au contraire en tracer les grandes lignes et en illuminer les grandes faces. C'est ce que nous

allons montrer, en mettant successivement devant le récit de Moïse l'objection astronomique, l'objection géologique et l'objection physiologique. Vous me pardonnerez, Messieurs, de ne toucher sur ces trois points que les hauts sommets des choses, sans entrer dans un détail scientifique peu compatible avec la nature de cette prédication. La limite du temps et l'ampleur du sujet me le commandent d'ailleurs impérieusement.

## I

L'une des sciences modernes qui a cru le plus par ses conquêtes donner des démentis à la création mosaïque, c'est sans contredit la science astronomique. A entendre les objections de quelques savants, le récit de la Genèse bouleverserait de fond en comble la science des corps célestes : et voici à peu près en quels termes se formulerait contre le récit mosaïque l'objection astronomique.

Si vous demandez à l'auteur du Pentateuque et à l'Église, qui en consacre l'autorité, com-

ment a été constitué le monde sidéral ; le soleil, la lune, les étoiles, tous les astres qui peuplent l'immensité des espaces, seraient le résultat instantané d'une création contemporaine ; ils apparaissent tout d'une pièce et au premier moment de leur existence dans leur constitution intégrale : Dieu les jette subitement dans les lignes qui tracent leurs orbites, et fait marcher, par un mouvement de rotation et de translation imprimé simultanément à tous les corps célestes, la grande armée des cieux. La science ne peut plus admettre cette Genèse du monde astronomique racontée par Moïse pour des peuples enfants. Des témoins lumineux saisis par nos télescopes dans toutes les profondeurs du ciel déposent avec éclat contre cette constitution primitive du monde sidéral. La science des étoiles, des soleils et particulièrement la science des nébuleuses, ne nous permet plus guère de douter que tous les corps qui entrent dans l'harmonie du ciel, n'aient commencé par un état aussi vaporeux qu'il est possible de l'imaginer ; attendu que beaucoup de ces corps portent sous nos yeux le signe visible de leur nature fluidique, et tendent encore

à trouver avec leur état solide leur constitution définitive. Or, si nous calculons le temps que mettent, selon toute apparence, ces corps immenses, à partir de la première heure de leur genèse, pour arriver à leur constitution finale, les inductions et les analogies, qui s'appuient sur les lois générales de la nature, nous amènent à conclure que ces transformations des globes célestes n'ont pu exiger moins que des millions et des millions de siècles. Peut-être même est-ce par milliards de siècles qu'il faut mesurer le temps de ces formations et de ces transformations astronomiques. Comment le récit mosaïque pourrait-il concorder avec ces hardies hypothèses que la science chaque jour vient confirmer de plus en plus ?

Voilà l'objection astronomique, considérée sous sa première face. Les hommes éminents qui nous l'adressent n'ont pas lieu de se plaindre. Je me fais de mon mieux l'interprète de leur pensée. La réponse sera courte, car le temps me la mesure ; mais, si je ne me trompe, ou si je n'ignore trop, elle ne peut être difficile.

Et d'abord, Messieurs, vous êtes forcés d'en

convenir, ce que vous avez le droit de nous opposer, ce n'est pas l'hypothèse, à l'état de simple hypothèse ; c'est la science elle-même ; non pas la science qui conjecture, qui tâtonne, qui devine, mais la science qui voit, la science faite, la science certaine. Tout ce que l'on intitule de ce nom magnifique n'est pas toujours la science ; témoin les démentis que les savants se donnent les uns aux autres, et souvent à eux-mêmes. S'il advient que l'astronome, le géologue ou le naturaliste s'élancent à perte de vue dans le domaine de l'inconnu, comment le dogme serait-il obligé de suivre dans leur vol audacieux le caprice et la fantaisie ? Pourquoi exigerait-on que la Genèse mît les créations réelles en accord avec toutes les créations imaginaires ? Si Moïse eût en tout concordé avec toutes les rêveries du xviii<sup>e</sup> siècle qui se donnaient alors pour la science, et, à ce titre, prophétisaient hardiment la déchéance du dogme ; comment ferait-il pour se rencontrer aujourd'hui avec la science du xix<sup>e</sup> siècle, sur presque toute la ligne, infligeant elle-même des défaites à la science du xviii<sup>e</sup> ?

Donc, Messieurs, avant d'aller plus loin,



nous sommes en droit de vous demander ce que votre science possède, et ce qu'elle oppose comme absolument certain, dans le monde astronomique, à la création racontée par Moïse : car si Moïse pouvait reculer, il ne devrait reculer que devant la certitude. Certes, nous sommes bien éloignés de vouloir contester les conquêtes de la science ; et Dieu nous garde de décourager les efforts du génie pour les agrandir encore. Si l'on savait se borner à donner comme hypothèse ce qui ne se démontre que comme hypothétique, nous n'aurions rien à dire. Mais quand on prétend nous combattre au nom de la science, nous prétendons à notre tour que ce que l'on nous oppose soit vraiment la science ; c'est-à-dire le connu, le démontré, l'incontestable. Or, quoi que vous en disiez, les visées de la science certaine n'atteignent encore que très-peu à ce lointain de l'espace et à ce lointain de la durée. Déterminer l'état d'une vapeur à travers des milliards de lieues et des milliards de siècles, n'est facile ni à l'œil ni au génie de l'homme. La vraie science, devant ces perspectives profondes et si pleines de mystères, se reconnaît au signe qui la distingue toujours :

la réserve, la modération, la défiance d'elle-même, et je ne sais quelle adoration sublime devant la majesté de l'inconnu. Dire en quel état précis, solide, liquide ou fluide, Dieu créa la matière des corps célestes ; révéler la genèse de ces mondes innommés ; creuser le mystère des révolutions et des générations astronomiques : quelle entreprise, Messieurs ! et qui osera se vanter d'y avoir réussi et de ne marcher dans ces abîmes qu'à la clarté de l'évidence ?

Rien, sous ce rapport, ne me paraît plus prodigieux que la crédulité de la demi-science déshéritée de la foi. Tels savants qui exigent en religion des déductions rigoureuses et des démonstrations mathématiques, se trouvent être, quand il s'agit de leurs propres systèmes, d'une crédulité d'enfant ; et j'admire leur confiance naïve en toutes les témérités du génie de l'hypothèse et de la conjecture. Si vous voulez les en croire, rien ne peut échapper à la sûreté de leur regard ; ils voient jusque dans les ténèbres la clarté scientifique. Demandez-leur l'âge exact de chaque planète : connu. Demandez-leur l'histoire de chaque étoile : connu. De-

mandez-leur les évolutions et transformations de chaque nébuleuse : connu. Demandez-leur la nature de chaque soleil, l'état où il naquit, les changements qu'il a subis, son passé, son présent, et voire même son avenir : connu, connu, vous dis-je. Ils savent tout, même ce qui ne se peut savoir. Ils vous diront, ou peu s'en faut, le degré d'incandescence de la matière première ; ils savent les lois de condensation et de refroidissement ; et, sauf une infime erreur, vous voyez toutes les phases du monde astronomique se dérouler devant vous : les voici mesurées et calculées avec leurs dates et leurs chiffres écrits dans les cieux. Pour passer du fluide au liquide, cinquante millions de milliards d'années ; pour passer du liquide au solide, on ne peut pas moins affirmer : encore cinquante millions de milliards d'années. D'où la conclusion : total de l'âge de n'importe quel soleil : cent millions de milliards d'années ! Si vous niez cela, vous niez la science !...

Vous permettez-vous de demander à ce voyant de la science moderne comment cette matière fluide, vaporeuse, élémentaire, est arrivée à se donner le double mouvement de rota-

tion et de translation qui emporte chaque corps céleste pour le faire marcher dans l'harmonie générale? pourquoi à ces deux mouvements cette direction plutôt que cette autre? comment dès lors, sans une volonté positive du Créateur imprimant lui-même à tous les corps célestes ce double mouvement initial, on peut expliquer les harmonies de l'univers et la mécanique du ciel? Rien n'arrête ici la demi-science incrédule. Il lui faut pour tout expliquer le mouvement de rotation et le mouvement de translation : elle met la rotation et la translation ; elle *suppose* l'une et l'autre comme une chose inhérente et essentielle à la matière primitive. Dès lors tout marche de soi ; et le jeune homme de vingt-cinq ans bien renforcé de physique, de chimie et de mathématiques, va vous raconter, sans s'y tromper d'un seul mot, toute l'histoire des mondes astronomiques, absolument comme s'il avait assisté à leur naissance, et suivi de son regard tout le drame lointain de leurs révolutions. Et si Dieu lui disait, comme à Job : Où étais-tu lorsque je posais les bases de la terre, et que j'étendais dans l'espace les pavillons des cieux? étais-tu là lorsque les

astres à ma voix tressaillaient en ma présence et resplendissaient à leur premier matin? — Non, Seigneur, pourrait répondre le jeune révélateur des secrets des cieux, non, je n'y étais pas; je ne m'en souviens pas du moins : mais qu'importe? De même qu'en voyant de mes yeux le vieux chêne de la forêt, je puis calculer les années de sa croissance : ainsi en voyant la nébuleuse au bout de mon télescope, je puis compter sans m'y tromper les époques de ses transformations et les siècles de sa durée. — Certes, Messieurs, vous en conviendrez, sur ces questions qui touchent aux origines et aux formations cosmogoniques, la science n'est pas faite encore ; nous nous trouvons tous sous ce rapport en face d'un immense inconnu et nous avons droit d'attendre des révélations nouvelles. — Soit, dites-vous, la science n'est pas faite ; mais nous allons la faire ; ce qui n'est encore que probabilité va devenir la certitude ; et alors que deviendra Moïse ? que dira l'Église ? l'Église, qui pose à six mille ans de distance l'extrême frontière du temps ? — Messieurs, rassurez-vous. Moïse vous attend, et l'Église ne craint rien. Aujourd'hui même, et

sans attendre l'avenir, je veux bien supposer que sur ces grandes inconnues de la physique et de l'astronomie votre science est faite. Oui, je le suppose, vous avez démontré que la création première de tous les corps célestes ne fut d'abord qu'une matière fluide, jetée dans les immensités de l'espace avec un degré de chaleur qui dépasse tout ce que peut atteindre votre imagination ; et que, par le naturel effet des lois que Dieu a faites pour gouverner toute matière, cette matière élémentaire, après des milliards de siècles, est devenue le monde qui se découvre à nos yeux.

C'est hardi assurément, c'est très-hardi. Mais est-ce que vous croiriez par là confondre Moïse, et déconcerter l'Église ? Nullement. Écoutez le premier mot de la Genèse ; et, si vous le pouvez, mesurez toute la largeur et creusez toutes les profondeurs qu'il entr'ouvre devant vous. *In principio Deus creavit cælum !* le ciel, c'est-à-dire l'universalité du monde astronomique qui roule sur vos têtes. Quel ciel ? un ciel élémentaire, ou un ciel achevé ? un ciel fluide, ou un ciel solide ?... Moïse n'a écrit dans cette page que le grand mot de la créa-

tion ; et il laisse ici aux explorations de la science un champ illimité. S'il insinue quelque chose, c'est une création générale du ciel et de la terre, c'est-à-dire de tous les éléments qui composent l'un et l'autre ; création universelle et primitive antérieure aux créations dont l'ordre se déroule dans l'œuvre des six jours. Quel que soit le temps qui mesure dans le passé les lointaines élaborations des étoiles et des soleils ; qu'il faille, pour satisfaire aux données de la science supposées incontestables, des milliards de siècles ; qu'importe ? Moïse n'a pas pour but de vous apprendre comment le monde céleste a été créé, mais par qui, et pour quelle fin il a été créé. Moïse n'écrit pas directement pour vous révéler les lois qui gouvernent les astres. Il ne prétend pas, dit saint Augustin, faire du peuple hébreu un peuple de savants. Mais parce qu'il est inspiré par l'Auteur de toute science, sous une forme qui n'a rien de scientifique, il dit la vérité essentielle ; il trace les grandes lignes de la science : lignes admirables de rectitude, de précision, de justesse et d'ordre, qui se découvrent de plus en plus sur les horizons de

la science grandissante, à mesure que les ténèbres de l'ignorance s'en retirent davantage : comme on voit apparaître les hautes cimes des continents, quand la lumière après la nuit se répand sur la terre. Moïse ne dit qu'un mot, mais ce mot est décisif : tout son enseignement astronomique se réduit à ces données fondamentales : la matière créée, et un Dieu créateur ; la matière en mouvement, et un Dieu premier moteur ; la matière ordonnée, et un Dieu suprême ordonnateur. Autour de ce point radieux et fixe qui porte tout et éclaire tout, la science peut remuer un million de problèmes ; elle ne l'ébranlera et ne l'obscurcira jamais.

Messieurs, j'allais passer à l'objection géologique ; mais vous m'arrêtez, et vous me dites : Ne passez pas si vite ; vous n'en avez pas fini avec l'objection astronomique. En effet, j'oubliais que la science moderne soulève ici contre le récit mosaïque et le dogme catholique une difficulté en apparence plus insoluble, et devant la raison de certains hommes estimée fort sérieuse.

Le récit de Moïse fait, dit-elle, de la terre



le centre de toute la création ; et le dogme catholique lui-même la considère comme le théâtre réservé des grands desseins de Dieu. Là, Dieu s'est incarné : seule, cette poussière terrestre fut touchée par les pieds divins et arrosée par le sang réparateur. Tout le mystère de la rédemption se déroule sur la terre et n'est que pour la terre. Et d'après l'enseignement catholique, la terre seule porte l'intelligence et la vie : là seulement Dieu a laissé tomber des êtres intelligents et libres, capables de faire monter jusqu'à lui l'hymne universel que chante la création. Or, est-il raisonnable de restreindre à ce point le théâtre de la vie et les manifestations de la gloire de Dieu ? les astres ne paraissent-ils pas faits tout exprès pour servir de supports à des êtres vivants ? n'est-il pas plus digne de la sublime idée que nous devons avoir du Créateur, de penser que partout il existe des êtres capables de le connaître et de publier sa gloire, que de dépouiller l'univers de tous les êtres intelligents, et de le réduire à une profonde solitude, où l'on ne retrouverait que les déserts de l'espace, et les épouvantables masses d'une matière en-

tièrement inanimée? Pourquoi, d'ailleurs, cette planète qui, devant l'immensité des cieux, est comme une goutte d'eau dans l'Océan, et comme un atome au milieu des soleils, pourquoi cette petite planète serait-elle seule dans la création honorée de la présence de la vie? Comment admettre que Dieu ait confiné dans cet imperceptible coin de l'univers les seuls témoins intelligents de sa sagesse et de sa puissance?... Non, non; que le Christianisme se le tienne pour dit : la science moderne n'admettra plus cette hypothèse de la théologie chrétienne. Elle ne renoncera pas à ses conquêtes. Au Christianisme de voir et de décider s'il veut briser avec la science pour retourner aux ténèbres, ou marcher avec elle dans les sentiers lumineux qu'elle s'ouvre chaque jour à travers les espaces.

Il semble au premier abord que cette objection a de quoi nous épouvanter. Il n'en est rien cependant. Je pourrais d'un seul mot donner pleine satisfaction à tous les savants qui se feraient de cette objection de la science moderne une raison péremptoire contre le Christianisme. Je pourrais leur dire : Vous voulez ab-

solumment découvrir des habitants dans la lune ; vous voulez trouver dans les étoiles et dans les soleils, des frères en intelligence et en liberté ; et, comme le disent certains génies qui prétendent à la vision intuitive de tous les mondes, vous voulez saluer de loin, à travers les espaces, des sociétés et des civilisations astronomiques. Soit. Si vous n'avez contre nous d'autre raison pour briser avec nous, rien ne s'oppose à ce que nous vous tendions la main, et à ce que vous nous tendiez la vôtre. Mettez dans le monde sidéral autant de populations qu'il vous plaira, sous telle forme et à tel degré de température matérielle et morale que vous voudrez l'imaginer ; le dogme catholique est ici d'une tolérance qui va vous étonner et doit vous satisfaire : il vous demande seulement de ne pas faire de ces générations sidérales une postérité d'Adam, ni une postérité du Christ. Sur le reste, liberté complète de la conjecture et du rêve astronomique. Certes, sur cette grandiose hypothèse, au point de vue de la démonstration rigoureuse, il y a beaucoup à dire, et surtout beaucoup à désirer. Longtemps encore, pour démontrer que le

soleil, la lune, les étoiles, comme notre planète, portent l'intelligence et la vie, vous chercherez un axiome, un principe, un point de départ, d'où puisse sortir dans l'éclat de l'évidence une conclusion rigoureuse. Supposez que Dieu voulût faire d'un atome le centre de la création : qui donc, parmi vous, je vous prie, oserait s'inscrire en faux contre la sagesse divine, et, au nom de la science, convaincre Dieu d'impuissance ? Dès lors, qu'y aurait-il de si absolument absurde à supposer que Dieu eût fait à la terre, malgré l'infiniment petit de son importance matérielle, un privilège réservé dans la création ? Étant donné que Dieu a choisi la terre pour y poser le pied, et y dérouler tout entier le grand mystère de l'incarnation et de la rédemption, qui ne voit que la terre, par cette vocation de choix, acquiert dans l'universalité des choses une dignité qui l'élève mille fois plus que le privilège de la masse et de l'étendue, et qu'une goutte du sang divin la fait plus grande que tous les mondes ensemble ?

Mais enfin, veut-on absolument que les planètes, les soleils, les étoiles aient leurs habi-

tants capables comme nous de connaître, d'aimer et de glorifier le Créateur? J'ai hâte de le proclamer, le dogme n'y répugne pas; il ne nie ni n'affirme rien sur cette libre hypothèse. L'économie générale du Christianisme regarde la terre, rien que la terre; elle embrasse l'humanité rien que l'humanité; l'humanité descendue d'Adam et rachetée par le Christ. En dehors de cette grande économie du Christianisme atteignant l'humanité adamique, peut-on admettre dans les globes célestes des natures intelligentes, qui aient avec la nôtre quelques analogies? Joseph de Maistre, dont l'austère orthodoxie n'est un mystère pour personne, inclinait à le croire; de grands penseurs dans la catholicité y inclinent avec lui; et il importe trop peu de vous dire ce que j'en pense moi-même, pour vous exprimer sur ce point mes préférences personnelles. Mais, pour ce qui concerne le dogme catholique dont cette parole veut être toujours un interprète fidèle, non-seulement il n'éprouve devant cette grande hypothèse aucun embarras; je ne crains pas de dire qu'il y trouve une ressource nouvelle pour répondre à ceux qui

l'interrogent, et une arme de plus pour se défendre contre leurs propres attaques.

Il y a une chose qui est pour beaucoup d'intelligences une pierre de scandale, et une arme dont on se sert pour nous mieux attaquer : c'est le nombre relativement petit des justes et des élus qui atteignent leur fin. Comment Dieu, qui est la bonté, a-t-il pu créer l'humanité ayant devant son infailible regard la chute de la majorité, si ce n'est de l'universalité? Messieurs, je ne discute pas pour le moment la valeur intrinsèque de cette difficulté; mais devant l'hypothèse possible de la pluralité et de l'habitation des mondes; devant les perspectives incommensurables qu'elle ouvre devant nous, je me demande que devient ce scandale si retentissant du petit nombre des élus et du grand nombre des damnés? Si, comme on le prétend, tous les mondes portent une population d'êtres intelligents proportionnée à leur importance matérielle; et si, comme il ne nous est pas interdit de le supposer, tous ces êtres demeurés fidèles à la loi de leur vie doivent atteindre le but de leur existence : que devient alors défection de l'hu-

manité coupable dans le plan général de la Providence, si ce n'est un désaccord à peine perceptible dans le concert universel ?

Ainsi le secours nous viendrait de nos adversaires pour vous combattre plus victorieusement ; ainsi la lumière jaillirait de l'objection pour vous éclairer plus complètement. Il en sera toujours ainsi : l'objection qui surgit de nos ténèbres nous enverra la lumière, et l'opposition qui naît de nos préjugés nous donnera des armes. C'est le témoignage que nous rend la science du ciel. Voyons maintenant celui que nous rend la science de la terre.

II

Une science parut au dernier siècle qui s'annonçait dès sa première aurore comme devant confondre le vieux dogme par la nouveauté de ses découvertes : c'était la science de la terre, la géologie. Alors encore au berceau, elle ne faisait que bégayer, et déjà ses bégayements étaient des blasphèmes. Que dis-je ? elle n'était pas encore, et ses premiers efforts pour

exister, étaient des insultes au dogme séculaire. On sait les aberrations fabuleuses de l'esprit humain, essayant de creuser cette terre qui nous fut donuée pour marche-pied. Comme certains astronomes avaient fait le roman du ciel, des penseurs non moins aventureux nous faisaient alors le roman de la terre. On savait à point nommé la date précise de toutes ses révolutions. Non content de dire le passé de notre globe, on disait son avenir : c'était peu de raconter sa génération, on prophétisait sa destinée ; et de grands naturalistes ne craignirent pas d'aventurer dans des chiffres très-précis leurs prophéties géologiques où la littérature primait la science, et où l'histoire naturelle cédait le pas à la rêverie poétique. Aujourd'hui, c'est le sourire aux lèvres que des savants de premier ordre relisent ces romanesques inventions qu'on nous donnait alors comme l'histoire véridique de notre globe, et comme un démenti jeté à notre foi. « Tous ces systèmes, dit un savant illustre de la catholicité, se sont élevés les uns à côté des autres, semblables aux colonnes mouvantes du désert s'avancant en front de bataille ; mais, comme elles, ce n'était que du



sable (1). » On dit que déjà en 1806 l'Institut de France comptait plus de quatre-vingts systèmes sur la terre, tous plus ou moins hostiles à l'Écriture et à la Foi : pas un n'est demeuré. Le souffle de la science a balayé cette poussière de systèmes, de rêves et d'utopies qui obscurcissait les intelligences, et donnait le vertige aux cerveaux qui paraissaient les plus fermes.

Aujourd'hui la géologie, qui tâtonnait alors cherchant ses premières bases, a trouvé quelques assises ; et elle a groupé des observations dont l'ensemble appelle une attention sérieuse. Sans doute, même à l'heure qu'il est, quand elle veut se risquer à des inductions générales, la géologie doit être modeste : même son histoire contemporaine lui commande cette réserve. Elle est loin encore de s'accorder en tout avec elle-même ; et sur plus d'un point estimé fort grave, c'est encore la géologie qui combat la géologie. Mais malgré l'antagonisme et l'incertitude qui se perpétue dans certaines régions de la science, il n'en est pas moins vrai que la géologie nouvelle a dégagé de l'ombre du sys-

(1) Wiseman.

tème et des nuages de l'utopie certains faits qu'il est désormais difficile, pour ne pas dire impossible, de contester avec quelque raison. Elle a éclairé au flambeau de ses expériences et de ses découvertes un ensemble de phénomènes qui nous font apparaître du fond de la terre tout un monde inconnu à sa surface, et devant lequel la théologie catholique et la parole sacerdotale ne peuvent plus passer, sans dire hardiment ce que pense le dogme ancien de ces récentes découvertes, même dans l'hypothèse de leur complète certitude.

Pour formuler avec une impartiale justice l'objection géologique, je laisse de côté les conjectures fantastiques de la géologie poétique ; je ne tiens compte que des faits les plus généralement accrédités par la géologie positive de notre temps. Or, sur ce terrain des découvertes supposées incontestables, voici à peu près comment la science antichrétienne prétend poser l'objection géologique contre la cosmogonie mosaïque.

Disciples de la foi, appuyés sur le récit de Moïse comme sur sa base historique, vous croyez que la naissance de l'humanité est con-

temporaire de la genèse de la terre. Vous paraissez donner à l'une comme à l'autre une antiquité approximative de soixante siècles ; et vous renfermez avec Moïse dans le cadre étroit des six jours le cycle entier des créations de Dieu. Ainsi vous méconnaissiez, avec l'antiquité réelle de la terre et de l'homme, la succession, l'ordre et la hiérarchie que Dieu a mis dans ses créations terrestres. Pour vous désabuser, vous n'avez qu'à me suivre et à ouvrir les yeux ; vous allez voir, de toutes les profondeurs de la terre, jaillir une lumière qui confond votre vieux dogme.

Après ce préambule quelque peu superbe, je le suppose, la science, comme un ange révélateur des secrets de la terre, vient à vous ; elle vous emporte dans ce monde nouveau entr'ouvert par les géologues ; elle vous fait marcher par mille sentiers à travers ces immenses catacombes, jusqu'à cette enveloppe impénétrable qui entoure encore, dit-elle, comme un mystère le noyau de la terre... Arrivée là, elle vous dit : Regardez ; cherchez sur ce granit imperméable les vestiges de la vie. Que voyez-vous ? — Rien, que le granit immobile,

uniforme, avec de rares anfractures, qui ressemblent à des soupiraux ouverts sur un abîme de feu. Donc, là, jamais la vie n'a passé. Ce granit que vous foulez porte la trace du feu et vous montre le vestige d'un immense incendie. Combien de temps a-t-il fallu pour que cette lave incandescente devînt ce granit immobile? Mystère! Mais ce mystère même raconte la durée : il vous dit que des siècles et des siècles ont passé sur ce feu. Mais regardez plus haut : voyez-vous ces vastes réservoirs où sont ensevelies comme d'immenses forêts souterraines, transformées par la lente action des siècles? A des signes irrécusables, vous reconnaissez les débris d'une gigantesque végétation. La voici qui a laissé gravée jusque dans la pierre la forme d'une flore disparue à la surface; et vous pouvez voir dans ce monde souterrain comme un immense cimetière de fleurs. Plus haut encore; et voici apparaître les débris des générations animales. Regardez; ces pierres portent l'empreinte du poisson et du reptile. Voici la trace visible qu'ont laissée de leurs pieds des volatiles inconnus. Plus loin n'apercevez-vous pas ces ossements gigantesques, fractions en-

core reconnaissables d'organismes prodigieux reconstruits par un puissant génie ? Là-bas c'était le cimetière de la végétation ensevelie : ici ce sont les nécropoles de la vie éteinte. Enfin, dans cette écorce plus récente, et où vous lisez partout les signes authentiques d'un dernier cataclysme, avec les restes des plantes et des animaux, voici l'homme lui-même, tel qu'il apparaît encore à la surface de la terre ; l'homme, l'animal le plus parfait de toutes les générations éteintes et de toutes les générations vivantes, et par son attitude, sa perfection et sa beauté, couronnant les créations de Dieu. Et si vous visitez le sommet de nos montagnes, là même vous retrouvez des témoins séculaires qui racontent qu'un jour là fut l'océan ; car là-haut un jour l'habitant des mers se rencontra.

Eh bien ! demande ici la science, que signifie cette écriture des siècles ? pourquoi, à ces profondeurs lointaines, ces plantes, ces fleurs, ces poissons, ces volatiles, ces quadrupèdes, dont les espèces en partie ont disparu, ou dont les analogues sont encore sur la terre ? et pourquoi à ces hauteurs étonnantes ces vestiges

séculaires, et ces traces authentiques d'une mer qui a passé par là? Cette végétation grandiose, croirai-je qu'elle n'a jamais reçu les rayons du soleil et les rosées du ciel? Ces animaux gigantesques, qui ont un organe pour voir et un organe pour respirer, croirai-je qu'ils n'ont jamais vu la lumière, ni respiré dans une atmosphère où respire toute vie créée sur la terre? et ces débris d'animaux marins semés sur la cime des montagnes, les prendrai-je, comme l'ignorance de nos pères, pour de simples jeux de la nature? ou faut-il admettre que Dieu n'a créé dans la terre que des sépulcres et des cadavres? Dès lors, comment se refuser à croire que des cataclysmes de loin en loin ont bouleversé la terre; que, seul, le long travail des siècles a accumulé sur ces populations de fleurs, de plantes et d'animaux, les dépôts qui les couvrent, et que des soulèvements et des bouleversements prodigieux ont porté à ces hauts sommets les débris de l'océan? Et si l'on rapproche ces élaborations du passé des élaborations visibles qui s'opèrent encore aujourd'hui; qui ne voit que ce n'est plus par des siècles, mais par des my-

riades de siècles, qu'il faut supputer ces révolutions lointaines, et calculer l'âge approximatif de la terre et de l'homme ?

Après avoir ainsi lu et interprété à sa manière les pièces de conviction renfermées dans les archives de la terre, la géologie antichrétienne nous regarde au visage, et elle nous demande avec le sourire d'une victoire qui s'estime assurée : Que devient le récit mosaïque ? que penser de cette genèse de la terre terminée en six fois vingt-quatre heures ? O théologien ! avec votre humanité de six mille ans, que répondez-vous à ces vieux témoins qui déposent contre vous ?

Certes, Messieurs, à ceux qui nous adressent cette question, il me serait facile de répondre tout d'abord : Vous voulez savoir en présence de ces témoins ce que devient le récit de Moïse ? Demandez aux géologues ; demandez à ceux qui au point de vue de la science géologique sont vos pères et vos maîtres. J'en appelle à la géologie de cette objection de la géologie. Assurément les Deluc, les Dolomieu, les Cuvier, les Buckland, et tant d'autres, même de nos contemporains, qu'il serait trop

long de nommer, sont aussi des géologues. Et si ces phénomènes géologiques sont en contradiction si manifeste avec l'Écriture et le dogme catholique, comment ces hommes, dont quelques-uns portent l'auréole du génie, ne s'en sont-ils pas aperçus?

Mais venons à l'objection elle-même. En quoi, je le demande, ces témoins évoqués du fond de la terre par la science moderne pourraient-ils démentir le récit de Moïse, sur l'antiquité de la terre et l'âge récent de l'humanité? quelle solidarité établit la vraie science entre ces deux choses que veut confondre la vôtre, et qui demeurent cependant si profondément distinctes? La géologie démontre que l'antiquité de la terre doit se mesurer non par soixante siècles, mais par des millions de siècles. Soit; mais qu'est-ce que cela prouve pour la chronologie de notre humanité? Moïse constate que l'homme apparaît sur la terre lorsque la terre est embellie de tous ses ornements, décorée de toute sa beauté, et surtout animée par la vie. Le roi de la création ne vient que quand le palais est prêt pour recevoir la royauté. Combien de temps a mis le grand ouvrier à la construc-



tion et à l'embellissement de la royale demeure? C'est le secret de Dieu; ce n'est pas la révélation de Moïse. Vous dites : Pour expliquer scientifiquement la formation progressive de la terre, il nous faut des millions d'années : cela est écrit, dites-vous, dans les entrailles mêmes de notre planète ; et pour dérouler dans le temps cette longue série des créations divines, vous ne nous donnez, vous, que six jours ; cela est écrit au livre de la Genèse. — Six jours ?.. qu'est-ce à dire ? six fois le temps que met aujourd'hui la terre pour accomplir son mouvement diurne ? Mais qui donc vous oblige de donner à ce mot célèbre de la langue hébraïque que vous traduisez par notre mot *jour*, ce sens si vulgaire, si restreint, si déterminé ? Que diriez-vous si ce mot pouvait signifier également une époque, un temps, une durée quelconque ? que diriez-vous si ce même mot en plus d'un endroit du grand livre révélateur était employé en effet dans ce sens qui laisse à toutes vos supputations de siècles reculés et d'époques lointaines le champ le plus vaste et le plus illimité ? Est-ce que de grands docteurs de l'Eglise, bien des siècles avant les premières ré-

vélations de la géologie, ne vous avaient pas précédés dans ces larges interprétations que réclame votre science? Est-ce que l'Église elle-même, par son silence sur ces transformations mystérieuses, ne laisse pas ici à la science toute sa liberté et au génie tout son essor? Il vous faut cent millions de siècles pour vous rendre géologiquement compte du long enfantement de la terre : prenez cent millions de siècles, voire même un peu plus : mais ne prétendez pas, je vous prie, que l'hôte est absolument obligé de se trouver aussi ancien que la maison ; alors surtout que la géologie elle-même, parlant comme Moïse, vous montre, dans la clarté de ses phénomènes, que l'homme ne fait sa première apparition que sur une terre achevée par les créations qui le précèdent.

Quoi ! c'est sérieusement, qu'au nom de la science contemporaine, vous prétendriez encore lier solidairement, dans les faits géologiques, et l'antiquité de la terre et l'antiquité de l'homme ; alors que tous ces témoins souterrains, évoqués contre nous à la lumière du soleil, proclament avec éclat leur distinction dans la série des créations, et leur séparation dans

la série des temps? Si l'homme est si ancien que prétend le démontrer la science antichrétienne, à quoi tient-il que nulle trace de lui ne se découvre à vos regards dans ces primitives formations qui attestent, selon vous, le long passage des siècles? Là vous rencontrez à chaque pas les traces visibles de générations évanouies, et les monuments antiques de tout un monde disparu : là vous voyez des plantes, des poissons, des volatiles, des animaux, des quadrupèdes, dont les noms seuls rendraient le discours infini. Pourquoi n'y apercevez-vous pas un vestige de l'homme? En quel musée de l'Europe, à l'heure qu'il est, pourriez-vous me montrer un fossile humain, un seul, portant le signe irrécusable d'une antiquité de cent mille ans? Oui, que la géologie antichrétienne nous montre ce monument authentique de l'antiquité de l'homme sur la terre : qu'elle se lève et qu'elle essaye de nous confondre!

Nous confondre! ah! vous le tenteriez en vain! Non-seulement la science géologique n'est pas contre nous, elle est pour nous; elle parle comme nous. Vous diriez que ce livre prodigieux, écrit sous la dictée de Dieu par

la main de Moïse, n'est que la traduction abrégée du livre écrit aux entrailles de la terre par le passage de ses révolutions ; et réciproquement, vous croiriez que tous ces débris de végétaux, de poissons, de reptiles, d'oiseaux, de quadrupèdes, que les cataclysmes successifs ont ensevelis dans leurs cimetières respectifs, sont comme un hiéroglyphique commentaire de la page cosmogonique écrite par le génie inspiré du grand historien. Suivez, en effet, dans leur marche ascendante les créations dont les restes gisent dans leurs sépulcres souterrains, et dont l'ordre se déroule comme les pages de ce grand livre ; chose qui confond d'admiration les disciples de la vérité, ces deux livres se répondent page par page, avec une exactitude qu'on n'eût pas même imaginée.

Que nous montrait tout à l'heure, dans l'espoir de nous confondre, la géologie antichrétienne elle-même ? La terre nue d'abord, aride, granitique, nul vestige de la vie. Et puis les premiers germes de la vie végétale, les plantes, les arbres, les restes d'une végétation colossale. Puis les poissons, puis les reptiles, puis les oiseaux, puis les quadrupèdes, puis l'homme

enfin : toute cette série de ruines, qui se succèdent comme les créations dont elles sont les témoins ; progression ascendante, où l'on voit la vie marcher dans ses apparitions, sauf des exceptions qui peuvent rentrer dans la loi générale, du plus simple au plus composé, pour se terminer à l'homme lui-même ; l'homme, résumé sublime des créations qui le précèdent, le dernier par la durée, le premier par la perfection. Or, si c'est là véritablement l'ordre tracé dans le temps et l'espace par le livre géologique écrit aux entrailles de la terre, est-il possible de n'être pas frappé de cette étonnante concordance avec le livre mosaïque ? Lisez et relisez la grande page de l'historien et du grand livre de la terre ; et dites s'il y a, pour oser contester leur accord, autre chose que l'ignorance de l'une et de l'autre ?

Et qui parmi vous dès lors oserait encore demander à la science géologique une antiquité fabuleuse de la vie humaine, alors que c'est la géologie elle-même qui se lève de tous côtés pour attester la récente apparition de l'homme sur notre globe ? Assurément, si la longue élaboration de l'œuvre des six jours ; si la série

prodigieuse des stratifications suppose la série non moins prodigieuse des siècles qui les ont faites, il faut bien avouer que l'homme, quel que soit son âge, a tous ces siècles de moins ; puisque l'homme, dans le livre géologique comme dans le livre historique, apparaît le dernier, et qu'il est le seul dont les restes ne se retrouvent pas dans ces antiques nécropoles où gisent les créations premières. L'antiquité de l'homme serait donc déjà démontrée, par ce témoignage général, relativement petite. Mais il y a plus ; l'âge récent de l'humanité et la chronologie mosaïque de l'histoire humaine, se trouvent aujourd'hui magnifiquement établis par des témoignages que la science elle-même invoque en notre faveur, ou pour mieux dire par des témoignages qu'elle nous rend sans l'avoir voulu, et même sans y avoir songé.

La géologie moderne a constaté à la surface de la terre un certain nombre de phénomènes résultant de causes encore agissantes sous nos yeux, et dont l'action apparaît à la science, postérieure au déluge raconté par Moïse : accumulation progressive des dépôts des végétaux, des glaciers, des fleuves : véritables *chro-*

*nomètres naturels*, selon le beau mot de Deluc, mesurant la durée avec une précision qui, sans avoir une rigueur mathématique, permet de calculer approximativement l'âge relativement récent de ces formations. Or tous ces témoins encore vivants et que chacun peut interroger, rendent le même témoignage : tous d'un bout du monde à l'autre font écho à la voix de Moïse. *Cinq ou six mille ans* depuis le déluge historique : telle est la date que marquent ces horloges du temps sonnant encore dans leur silence l'heure du dernier cataclysme. « Oui, dit Cuvier, je pense avec Deluc et Dolomieu, que s'il y a quelque chose de constaté en géologie, c'est que la surface de notre globe a été victime d'une grande et subite révolution dont la date ne peut remonter beaucoup au delà de cinq ou six mille ans. » Buffon lui-même, si prompt à risquer des antiquités quelquefois ridicules, Buffon rend, sur le même sujet, un témoignage à peu près identique.

Ainsi, tandis que la géologie appuyée sur le fond de la terre, proclame avec éclat la haute antiquité de notre globe, la géologie qui s'appuie à la surface proclame avec un éclat plus

grand encore l'époque récente de notre apparition sur la terre. Dès lors, pourquoi scinder le témoignage et diviser la certitude ? Si vous croyez la science quand elle évoque ses témoins des entrailles de la terre, pourquoi ne la croiriez-vous pas lorsqu'elle vous les montre à la surface, et qu'elle les pose encore vivants et parlant devant vous ? Non, cette division du témoignage n'est pas possible : il faut affirmer la géologie dans ses données essentielles, ou il faut la nier. Si vous l'affirmez, pourquoi ne la croyez-vous pas quand elle parle avec nous ? Si vous la niez, pourquoi la croyez-vous alors qu'il vous paraît qu'elle dépose contre nous ? Pas de milieu : il faut déchirer le livre ou le lire tout entier ; le livre de la terre comme le livre de Moïse. Le déchirer ? oh ! non, ne le déchirez pas ; sachez le lire, l'interpréter, le comprendre ; et vous verrez que l'écriture géologique, loin d'être le démenti du récit mosaïque, en est le plus éloquent commentaire et la plus magnifique apologie.

J'abuse cette fois de votre sympathique attention : encore un moment pour répondre à l'objection physiologique.



## III

Parmi les sciences naturelles qui ont conspiré contre le récit de Moïse et la vérité du dogmecatholique, il n'en est pas qui ait apporté dans cette conspiration plus d'acharnement et de persévérance que la physiologie ou la science des êtres vivants. Au lieu d'admettre le dogme comme un flambeau capable d'éclairer sa marche, elle a mieux aimé se perdre dans un dédale de sentiers sans lumière ; elle a obstrué sa route de je ne sais quelles broussailles épaisses, que le génie a dû depuis traverser par d'incroyables efforts, pour retrouver, dans cette forêt de systèmes et d'utopies, les grandes avenues de la lumière. Ici encore en exposant l'objection scientifique, je négligerai le détail. Je me contenterai de vous montrer comment la physiologie antichrétienne, à force de haine contre le Christianisme, s'est précipitée elle-même dans des abîmes d'erreurs ; comment elle s'est trompée surtout sur ces trois points fondamentaux : la naissance de la vie, le but de la vie, le développement de la vie.

La première aberration de la physiologie antichrétienne, est celle qui prétend expliquer le premier point de départ de la vie sous toutes ses formes, parce qu'elle appelle dans sa langue la *génération spontanée*. On désigne par ce mot, les générations qu'on suppose accomplies, en vertu d'une force cachée dans la nature, produisant d'elle-même à certaines époques tous les phénomènes de la vie organique, dans le monde végétal, dans le monde animal, et dans le monde humain lui-même.

La théorie des générations spontanées ainsi conçue, comme révélant le point de départ de tous les êtres vivants, a quelque chose de profondément antichrétien; et on pouvait la croire à jamais stigmatisée comme un produit de l'impiété ignorante. J'entends dire, non sans quelque surprise, qu'elle se reproduit encore de nos jours, défendue par le faux savoir et la science impie de quelques fils du XVIII<sup>e</sup> siècle égarés dans le XIX<sup>e</sup>. Je le sais, Messieurs, bien longtemps avant le siècle de Voltaire, des savants et des philosophes ont parlé de la *génération spontanée* : ils désignaient par ce mot certaines éclosions et générations dont la cause

immédiate leur échappait. Les progrès de la science moderne tendent à montrer de plus en plus que ces philosophes, même dans l'application restreinte qu'ils prétendaient en faire, se trompaient. Mais ils ne songeaient pas à l'établir comme le point de départ général de toutes les espèces vivantes. Il a fallu pour cela que l'impiété se fit naturaliste. Des savants sont venus, et, ambitieux qu'ils étaient d'effacer le plus possible l'action de Dieu dans l'univers, ils ont imaginé au sein de la nature cette force occulte qui, à certaines heures, ferait apparaître la vie sous toutes ses formes.

Pour établir cette loi universelle de la vie végétale, animale et humaine, une expérience leur suffit, et tous vous la pouvez faire. Prenez, disent-ils, un flacon d'eau pure, — pardonnez ce détail, — exposez à la lumière : au bout de quelque temps, vous y découvrez le signe de la vie qui végète et le signe de la vie qui se meut. Inutile de soumettre tout le règne animal et végétal à la même épreuve. Qui niera désormais que ce flacon qui porte la vie, ne démontre à lui seul la loi universelle et évidente des générations spontanées ?

Je ne sais si les grands esprits qui enseignent ces puérilités graves peuvent se regarder sans rire : mais je sais bien que cette explication des apparitions de la vie, est au moins aussi risible que les vaticinations des aruspices, faisant sortir les événements des entrailles des victimes ; et la véritable science du monde vivant ne peut plus guère l'entendre sans sourire. C'est la science elle-même qui démontre aujourd'hui par d'irréfutables témoignages que la génération spontanée n'a pas même un sens qu'il soit possible de définir. La génération spontanée n'est qu'un mot inventé pour voiler une ignorance ; elle n'est qu'une génération dont le mystère est plus profond, et le mode plus caché à l'œil de l'homme. De toutes les observations faites sur tous les végétaux et tous les animaux assez visibles pour laisser surprendre le secret de leur vie et de sa reproduction, cette loi générale ressort avec éclat : Toutes les espèces sont créées ; tout être vivant est reproduit par son semblable.

Si la génération spontanée était la loi générale de la vie, elle devrait se révéler dans tous les êtres vivants, quelles que soient leur forme,

leurs proportions, leur stature. Dans le monde animal, non plus que dans tout autre monde, il n'y a pas une loi de la vie pour les grands et une autre loi de la vie pour les petits. Si la loi des générations vaut pour la fourmi, le ciron et le puceron, elle vaut pour le lion, pour l'éléphant et pour l'homme lui-même. Or, demande ici la science, à quelle époque des temps historiques, en quel endroit du monde connu, avez-vous trouvé un être vivant se laissant voir et toucher, qui n'apparaisse dans la vie produit par son semblable ? quel est le savant en Europe qui a pu un jour vous montrer un être vivant sorti d'une génération spontanée, et vous dire sans craindre votre démenti : « Messieurs, voici un animal sans parents !... » D'où vient que depuis Aristote jusqu'à Cuvier, pas un seul être vivant, pas un, ne peut être cité comme produit par ce mode de génération, donné par une prétendue science comme la loi même de la naissance de toute vie ?

La seconde aberration de la physiologie antichrétienne porte sur le but immédiat de la vie. Un jour elle rêva de renverser la théorie des *causes finales*, doctrine séculaire aussi ra-

tionnelle que chrétienne, et qui n'est autre, au fond, que la théorie des conditions de l'existence. Au lieu de considérer le développement des organes dans la vie animale comme un moyen adapté par une intelligence au but même de la vie, elle faisait sortir le développement organique de rencontres fortuites et d'habitudes sans raison. Selon certains génies, héritiers du siècle précédent et célèbres encore dans le commencement de celui-ci, il n'y a pas de loi fixe dans le développement de la vie : les circonstances sont la grande cause qui engendre tout. Les circonstances font naître les besoins, les besoins les désirs, les désirs les facultés, et les facultés les organes. Telle est la généalogie des dispositions organiques dans le monde animal.

Veut-on quelques exemples de cette loi des développements où la Providence n'a plus absolument rien à faire ? La taupe vivant sous terre (circonstance fortuite) n'avait pas besoin de ses yeux ; elle finit par les perdre ou peu s'en faut. L'animal carnassier, à force d'enfoncer ses doigts dans la chair vivante, finit par les séparer tout à fait, et arrive à se faire des

griffes pour mieux saisir sa proie. Certains quadrupèdes s'accoutument (par l'effet des circonstances qui les y déterminent) à prendre leur nourriture sans la broyer : c'est ce qui explique pourquoi ils perdent leurs dents. D'autres, à force de tendre le cou pour brouter le haut feuillage des arbres, arrivent à l'allonger indéfiniment ; et c'est à l'un de ces miracles du dieu hasard qu'il faut attribuer cette merveille au long cou que vous admirez au Jardin des plantes !...

Vous riez, Messieurs ; cela vous est bien facile, à vous disciples de la science mieux renseignée. Vos pères ne riaient pas pourtant, quand ces étranges théories se posaient, pour leur parler avec éclat, aux plus hauts lieux de la science, et se donnaient comme la doctrine même du progrès appliquée au développement de la vie.

Aujourd'hui la science, à mesure qu'elle se fait, relève de ses mains la doctrine des causes finales, naguère encore reléguée dans le moyen âge par une ignorance impie, comme une scolastique surannée et morte. Les éléments de la science apprennent à vos enfants que cha-

que espèce vivante a dans la création son but déterminé ; qu'elle a un organisme parfaitement adapté à ce but, des fonctions coordonnées par rapport à cet organisme, et des organes particuliers coordonnés eux-mêmes par rapport à ces fonctions. La science, par le regard de puissants génies, a reconnu partout dans le monde vivant ces grandes lois physiologiques, comme des lignes harmonieuses qui en découvrent toute la beauté : la corrélation de tous les organes entre eux ; la subordination des uns aux autres ; l'adaptation du tout au but marqué par la Providence. Et l'anatomie comparée surtout, est venue mettre dans un jour tout nouveau cette beauté du monde vivant, méconnue par une prétendue science des vivants plus malavisée encore qu'elle n'était impie.

Une troisième et radicale erreur de la physiologie antichrétienne concernait le développement de la vie ; c'était la théorie deux fois insensée qui faisait marcher tous les vivants sur une ligne unique, et comme liée à la même erreur, la doctrine des transformations indéfinies des espèces.

D'après cette théorie, qui méconnaissait



l'harmonie des grandes lois de la nature, les êtres vivants ne coexistaient pas seulement les uns à côté des autres, ils sortaient les uns des autres par une dérivation unique et un progrès continu. Leibnitz, devançant par l'intuition les résultats de la science, avait prophétisé la découverte de la loi de continuité dans le monde vivant. La découverte eut lieu en effet : certains êtres vivants, tenant par un côté à la vie végétale et de l'autre à la vie animale, se révélèrent comme le chaînon qui avait paru manquer jusque-là à la série des créations divines. La loi entrevue par Leibnitz, et plus tard constatée par un naturaliste, avait son sens harmonieux et sa vérité fondamentale ; c'était la continuité de l'ordre resplendissant dans les variétés de la vie.

Des savants impies s'emparèrent de cette vérité, et ils firent ce que fait partout l'impiété face à face avec la vérité, ils l'outragèrent ; à force de l'exagérer, ils la poussèrent à de monstrueuses aberrations. Leur génie, retourné contre le Christ, se signala dans ce domaine de la science par la fécondité de l'erreur. Impatient de donner des démentis au dogme catholique,

temps. La physiologie nouvelle, reniant toute solidarité avec des erreurs vieilles, a trouvé ses fermes bases et tracé les grands sillons qui font seuls resplendir la beauté du monde vivant ; et désormais chrétienne par l'instinct, si ce n'est encore par la foi, elle n'abandonnera plus la vérité pour complaire à l'impiété. La physiologie a aujourd'hui son *Credo* de la science grandissante, si ce n'est déjà faite, et c'est elle qui nous dit par la voix des plus illustres : Non, il n'y a pas dans le monde vivant une même échelle ascendante sur laquelle montent à la suite les uns des autres tous les êtres pour arriver à l'homme. Non, il n'y a pas continuité absolue d'une seule ligne des êtres vivants ; il y a parallélisme des lignes multiples, distinctes et permanentes. Non, il n'y a pas de passage de l'organisme à l'organisme, ni de transformation de l'espèce dans l'espèce ; il y a dans le monde vivant la perpétuité de l'identité organique et de l'identité spécifique. Dans l'histoire de la vie deux grands faits dominant tout : les espèces peuvent disparaître et disparaissent en effet ; témoin ces espèces ensevelies dans les catacombes du monde géologique et entière-

ment inconnues à la surface de la terre. Mais les espèces une fois créées demeurent fixes et permanentes ; elles périssent ; elles meurent ; elles ne se transforment pas. Depuis plus de trois mille ans que le génie creuse les mystères de la vie, qui a vu une espèce changer, une seule ? Je demandais tout à l'heure un seul exemple d'un être vivant sorti d'une génération spontanée ; et la science impie se taisait. Je demande maintenant un seul exemple de la transformation d'une espèce ; et la science impie se tait encore ; elle a cherché toujours, elle n'a jamais trouvé ; elle a pu compter les variétés, elle n'a jamais constaté les transformations de l'espèce. C'est la science qui parle ici, et la vraie science vous dit : Non, il n'y a pas d'exemple. Aristote a décrit organe par organe, et il a dépeint trait pour trait les animaux qui vivent sous vos yeux ; depuis lors, les lignes qui maintiennent la distinction des espèces n'ont pas fléchi. Sans doute, il y a dans les espèces des caractères superficiels, non constitutifs, et ces caractères varient ; mais ces variations ont leurs limites, et c'est l'extrême limite de ces variations qui constitue la race ; mais dans la multiplicité de ces va-

riations accidentellement acquises et héréditairement transmises, l'espèce demeure toujours et partout identique à elle-même, montrant jusque dans le spectacle de sa variété son invariable unité.

Je m'arrête, Messieurs ; je ne veux pas pousser plus loin des considérations qui ressembleraient trop à un enseignement scientifique. Il fallait au moins résumer et condenser la science. Eh bien, la science physiologique, la voilà avec ses grandes données qui peuvent se résumer en ces termes : Tous les êtres vivants créés par une action de Dieu créateur, pour un but déterminé par lui-même, avec des types distincts et à jamais subsistants, à travers les variétés qui y font reluire la splendeur de l'unité. Un point de départ de la vie, la création de Dieu ; un but spécial donné à la vie avec des organismes adaptés à ce but ; le développement de la vie dans son espèce, et sa marche dans la durée selon des lois stables : tels sont les trois points fondamentaux qui portent comme un trépied inébranlable la physiologie générale, et lui permettent à la fois de raconter le passé et de prophétiser l'avenir du monde vivant.

Or, Messieurs, ces grandes lois qui gouvernent la vie et en résument la science; ces lois que vous avez enfin ressaisies, à force d'investigations patientes et de gigantesques travaux, il y a une doctrine qui les a toujours maintenues debout dans les intelligences, et qui n'a jamais permis qu'on les ébranlât par le doute ou par la négation; cette doctrine, c'est la doctrine catholique. Ces lois qui supportent tout l'édifice de la physiologie reconstruit par le travail et le génie, il y a un livre qui les a inscrites à sa première page, et qui les a marquées du sceau de sa propre infaillibilité; ce livre, c'est la Genèse, le plus ancien, le plus profond et le plus savant de tous les livres.

Là, sous des formules dont la simplicité étonne autant que leur profondeur, sont révélées, entre autres vérités décisives, ces trois lois souveraines du monde vivant. Là se trouve condamnée à jamais la théorie deux fois absurde de la génération spontanée, comme loi générale de la naissance de la vie. Là, chaque fois que la vie apparaît, Dieu intervient avec une parole créatrice. Quelles que soient les distances qui séparent dans le temps la pre-

mière apparition des diverses générations vivantes, aucune ne se produit que par un acte créateur. Et Dieu dit : Que la terre produise des plantes, des arbres, des fleurs. Et Dieu dit : Que les eaux produisent des poissons. Et Dieu dit : Que la terre produise des animaux... Sous le souffle créateur chaque création vient à son heure, et répond : Me voici. Et parmi toutes ces créations qui se succèdent pour répondre à l'appel du Créateur, une surtout se distingue par une intervention plus marquée et plus solennelle de l'action divine, la création de l'homme. Et Dieu dit : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.*

Tel est le point de départ ; et voici la destinée. Là, chaque création sortie de la volonté créatrice marche au but marqué par la sagesse du Créateur. La plante naît pour germer, fleurir et fructifier ; le poisson naît pour nager dans l'eau ; l'oiseau pour voler dans les airs ; le reptile pour ramper, le quadrupède pour marcher à la surface de la terre. Tous ont reçu, formés d'une seule pièce et achevés d'un seul jet, des organismes divinement adaptés à ce but immédiat de leur création : tous ont une

fonction dans l'économie générale, et, pour la remplir, des corps harmonieux où tout se répond et concourt au même but. Et plus haut que tout, plus beau, plus parfait et plus puissant que tout le reste, l'homme apparaît pour commander à tout, et pour faire remonter à Dieu par son intelligence et sa liberté toutes les gloires de la création.

Enfin, Messieurs, voici, voici surtout la grande formule qui doit à jamais illuminer la physiologie, parce qu'elle résume dans un mot révélateur la loi la plus universelle de tout le monde vivant. Écoutez l'historien de la création proclamer la souveraine loi de la vie : Que chaque plante porte avec elle sa semence et se reproduise hors d'elle-même en demeurant elle-même : *facientem semen juxta genus suum*. Que les poissons, les reptiles, les animaux vivent et se reproduisent dans leur espèce, mais dans leur espèce seulement : *secundum species suas*. Et l'homme lui-même, avec toutes les créations qu'il domine et qu'il résume en lui, l'homme, dans le prolongement de sa vie à travers l'espace et la durée, est soumis à la même loi : loi souveraine, loi stable, loi in-

flexible, qui fera resplendir dans toutes les sphères de la vie, avec une immense variété et une indéfectible unité, les reflets de l'éternelle beauté !

Ainsi, Messieurs, pour me résumer, la Genèse raconte le monde sidéral, et elle n'a rien à redouter de l'astronomie. La Genèse raconte le monde terrestre, et elle apparaît dans un merveilleux accord avec la géologie. La Genèse raconte le monde vivant, et elle pose avec certitude les grands fondements de la physiologie. Dieu soit béni ! le temps n'est plus où l'on croyait nous confondre par des témoins évoqués du fond de tous les mondes, de tous les mondes réels et de tous les mondes imaginaires. A entendre les prophéties triomphantes de l'erreur, l'astronomie nous confondrait, la géologie nous confondrait, la physiologie nous confondrait. Eh bien, toutes ces sciences, évoquées pour nous maudire, sont venues ; elles ont justifié le dogme, elles ont parlé comme la foi ; elles ont glorifié la vérité. Après cela, que l'on dise et que l'on redise que Moïse ment à la science, et que la science progressive condamne un dogme suranné. Laissons passer la



calomnie; notre dogme est éternel. Un jour il apparaît voilé par la poussière que le sophisme, le préjugé et le mensonge conspirent à soulever autour de lui : mais n'ayez pas peur ; le dogme est toujours là, immuable et identique à lui-même ; et toujours après le passage des erreurs et des obscurités qu'elles laissent sur leurs pas, vous le reverrez reparaître éclairé par la science elle-même, dans son inaltérable beauté.

---

## QUATRIÈME CONFÉRENCE

1863,

11



## QUATRIÈME CONFÉRENCE

---

### LE MYSTÈRE DE LA TRINITÉ

DEVANT LA RAISON ET LA SCIENCE.

---

MESSIEURS,

Après avoir montré comment le premier mystère de notre symbole résiste à l'objection métaphysique et éclaire la science du monde considérée dans son ensemble, nous avons examiné la création dans ses principales sphères, telle qu'elle est racontée dans le Livre fameux qui seul nous dit la vraie genèse des choses. Nous avons vu comment le récit de Moïse soutient le choc des sciences modernes,

qui prétendent l'ébranler et avec lui le Christianisme tout entier. La création du monde céleste y résiste à l'objection astronomique, la création du monde terrestre à l'objection géologique, et la création du monde vivant à l'objection physiologique. Le temps ne m'a permis, dans un si vaste ensemble, que de montrer les points culminants et d'éclairer les hautes cimes. Je n'ai pas prétendu traiter à fond le grand sujet de la création ; je n'ai voulu que répondre sur ce point à l'objection que la science opposait au mystère. Je l'ai fait en employant aussi peu que possible la terminologie scientifique. Je dis aussi peu que possible, car il y a des nécessités qui s'imposent ; et dans un sujet comme celui-ci, traité dans cette chaire exceptionnelle et au xix<sup>e</sup> siècle, vous ne pouviez vous étonner de ne pas retrouver le plus pur Bourdaloue.

Nous allons passer d'un abîme à un abîme, du mystère profond de la création à un mystère plus profond encore, le mystère de la Trinité. Le premier est l'acte divin par lequel Dieu crée le monde distinct de lui

et subsistant en dehors de lui ; le second est l'acte par lequel Dieu produit au dedans, et qui constitue l'essence même de sa vie. Or si l'acte infiniment libre par lequel Dieu crée et réalise le monde en dehors de lui demeure si mystérieux, vous pouvez entendre que l'acte infiniment nécessaire, qui constitue en Dieu la réalité de sa vie intime, doit demeurer plus mystérieux encore, tout en jetant sur les choses créées une lumière éclatante. Le mystère de la Trinité mal défini ou faussé par la science antichrétienne est devenu, plus encore peut-être que le mystère de la création, comme une barrière qui arrête les hommes de ce temps, poussés vers la vérité par le souffle de Dieu. Je crois donc faire acte, tout à la fois, de fraternité et d'apostolat en essayant de vous montrer sous son vrai jour ce mystère des mystères où viennent se heurter tant d'intelligences trompées.

Mais d'abord, il faut préciser nettement la question, et dire devant qui elle se pose. Manifestement, il ne s'agit pas de discuter le dogme de la Trinité devant ceux qui auraient le malheur de ne pas admettre le Dieu éternellement populaire dans l'humanité, le Dieu vivant et

personnel. A quoi bon examiner le mystère de la vie intime de Dieu, devant celui qui n'admet pas un Dieu distinct du monde, et existant en lui-même indépendamment du monde ? Arrière l'athéisme, et arrière le panthéisme ! Nous supposons qu'on admet avec nous un Dieu vivant, personnel, libre un Dieu esprit, créateur et infiniment parfait ; le Dieu de Moïse, le Dieu du monothéisme, le Dieu du spiritualisme, en un mot, le vrai Dieu. C'est devant les adorateurs de ce Dieu, comme devant tous les chrétiens, que nous posons hardiment le dogme fondamental de la foi catholique.

Or, la foi catholique sur le mystère trois fois saint de la vie intime de Dieu, la voici :  
• Nous adorons un seul Dieu dans la Trinité, et la Trinité dans l'unité : *Fides catholica hæc est, ut unum Deum in Trinitate, et Trinitatem in unitate veneremur* ; sans confondre les personnes et sans diviser la substance, *neque confundentes personas neque substantiam separantes*. Autre est la personne du Père, autre la personne du Fils, autre la personne du Saint-Esprit. Le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu ; et cependant ce ne sont pas

trois dieux, mais un seul Dieu. *Deus Pater, Deus Filius, Deus Spiritus ; et tamen non tres dii, sed unus est Deus.* » (Symb. S. Athan.)

Voilà le mystère, Messieurs : trinité des personnes divines, unité de la nature et de l'essence divine. Je ne recherche pas en ce discours si ce mystère est ou non suffisamment révélé par l'Écriture et par la tradition ; ce n'est pas de quoi il s'agit. Je prends le mystère tel que le croit, le professe et le chante devant vous l'Église catholique ; je le pose résolûment devant la raison et devant la science elle-même ; et je vous dis sans craindre de qui que ce soit le démenti de la vérité : La raison ne peut le confondre dans son obscurité ; la science peut s'éclairer à sa lumière. La Trinité, comme tous nos mystères, se justifie devant la raison qui l'attaque, et elle peut profiter à la science qui l'admet.

# I

Avant de vous montrer que le mystère de la Trinité peut être une lumière pour la science,



je veux montrer d'abord qu'il ne peut pas être un scandale pour la raison. De quelque côté que la raison se tourne pour convaincre d'absurdité ce grand mystère chrétien, elle n'arrive qu'à se donner le vertige à elle-même; et le mystère demeure victorieux de ses efforts, supérieur à ses démonstrations, vainqueur de ses objections. Et pourtant, il faut en convenir, depuis que le dogme a donné sa formule, jamais l'objection ne lui a manqué. L'erreur s'est acharnée sur ce point, sans doute parce que ce point est le fond de la vérité et l'origine de toute lumière. Aujourd'hui encore, il ne manque pas de penseurs, reflets plus ou moins pâles des Porphyre, des Celse, des Bayle et des Voltaire de tous les siècles, qui, après tant d'efforts échoués, essayent encore de jeter devant ce mystère radieux la poussière de l'objection, et d'entamer de leurs syllogismes ce granit de la vérité. Là surtout, sur ce terrain du dogme fondamental, autour de quelques intelligences d'élite, je rencontre toute la légion des lettrés obscurs, et toute cette armée de la demi-science, forte contre le dogme de son ignorance religieuse et de ses préjugés anti-

chrétiens. A peine le jeune bachelier de notre temps s'est échappé des bancs d'une rhétorique qui ne lui ordonnait pas encore de penser ; à peine il a posé le pied sur le seuil de cette logique qui va lui apprendre à construire son premier raisonnement, qu'il rentre au foyer domestique armé d'Aristote contre la foi de sa mère ; il déclare sans hésiter que la Trinité lui paraît une absurdité palpable, et qu'il l'a pulvérisée entre ses deux premiers syllogismes. Le jeune lauréat de la science est bien plus fier encore ; il dit, lui, qu'il brise la Trinité entre les deux membres d'une équation ; il affirme qu'une doctrine qui ose lui dire :  $1 + 1 + 1 = 1$ , est une doctrine à jamais condamnée par la science ; il supplie respectueusement sa mère de ne plus lui demander de se signer au nom d'un mystère auquel il lui est impossible de croire : il a pris son parti, et il n'en reviendra jamais. — Saint Augustin, saint Thomas, Bossuet, Leibnitz, Descartes, Kepler, Euler, Newton, l'admettaient bien pourtant, murmure timidement la mère. — « Je n'en crois rien, reprend la science de dix-huit ans : ces grands hommes ont fait semblant d'y croire,

pour ne pas trop heurter les idées de leur temps. En tout cas, qu'ils y aient cru ou non, peu m'importe ; ces grands hommes n'étaient pas de notre siècle ; éclairés par les progrès de la science moderne ils n'y croiraient pas plus que moi. Ma mère, vous êtes une noble et sainte femme ; mais vous n'êtes pas philosophe, et rien ne vous oblige d'en savoir autant que votre fils. Je ne veux pas vous contrister ; n'en parlons plus ; c'est une cause jugée par l'esprit humain. »

Si après vous avoir montré certains adversaires du dogme de la Trinité, je voulais vous signaler certaines objections qu'on ne craint pas d'y opposer, vous ne pourriez que plaindre le génie de l'erreur, abaissant à ce degré la discussion des mystères les plus haut placés dans vos respects, et vous ne pourriez que glorifier le dogme qu'on se trouve réduit à combattre par de telles armes. Ce ne sont pas des enfants, Messieurs, ce sont des hommes mûrs, voire même des vieillards, qui nous font sans rougir de honte des objections comme celle-ci : « Comment avec votre mystère de la Trinité chrétienne osez-vous rejeter Dieu dans le gros-

sier anthropomorphisme des croyances païennes? Vous mettez en Dieu un père et un fils : vous ne voyez donc pas « qu'un père et un fils supposent des grands-pères et des petits-fils? Pourquoi celui qui a un fils n'aurait-il pas un père? et pourquoi celui qui a un père n'aurait-il pas un fils?... » Pourquoi?... Messieurs, si pour vous l'objection ne se réfute d'elle-même, je désespère d'y répondre ; il n'y a qu'à se taire ici, et à couvrir de notre silence et de notre dédain ces indécentes inepties.

Je ne m'attache qu'à l'objection qui veut être sérieuse, et qui l'est dans un sens ; la voici dans son fond le plus radical. « Que nous parlez-vous encore, en face du rationalisme et de la science qui vous écoutent, du mystère de la Trinité? Que peut attendre aujourd'hui du grand concile des intelligences la formule célèbre de Nicée, qu'un anathème universel? Qu'est-ce que la Trinité, si ce n'est une contradiction manifeste? un jeu de mots qui réalise en Dieu les abstractions de votre propre esprit? Est-ce que l'on trouve plus trois personnes divines dans les trois manières d'envisager Dieu, qu'on ne trouve trois personnes

humaines dans les trois manières d'envisager l'homme? Dieu est, il se connaît, il s'aime : ces trois modes de concevoir Dieu constituent, dites-vous, trois personnes divines? Mais l'homme aussi est, il se connaît, il s'aime : est-ce que cela fait trois personnes humaines?... Le Christianisme, d'ailleurs, en déclarant que chacune des personnes de la Trinité est Dieu, n'est-il pas en opposition flagrante avec les idées par lesquelles nous concevons l'essence infinie de la cause première essentiellement une et indivisible? ne se met-il pas de plus en contradiction ouverte avec ce principe qui supporte toute la logique et toute la science : *des choses identiques à une autre sont identiques entre elles?* Si le Père est Dieu, si le Fils est Dieu, si le Saint-Esprit est Dieu, c'est-à-dire si ces trois personnes sont identiques à la Divinité, comment ces trois personnes ne sont-elles pas identiques entre elles? ou si elles demeurent distinctes, comment ne constituent-elles pas trois divinités? »

Tel est le pivot sur lequel roule ici toute l'objection rationaliste. Quel que soit le plus ou le moins d'habileté dans l'attaque et dans

l'évolution, le fond de la stratégie est toujours le même ; le point d'appui invariable du rationalisme pour ébranler le mystère, c'est la contradiction rationnelle, c'est l'impossibilité métaphysique et absolue de trois personnes distinctes en Dieu.

Certes, Messieurs, si le rationalisme se contentait de dire que là, au fond de ce dogme fondamental, gît le mystérieux, l'obscur, l'impénétrable, l'incompréhensible, nous ne pourrions y contredire. La Trinité est le mystère des mystères, parce qu'elle exprime ce qu'il doit y avoir de plus essentiellement caché, la vie intime de Dieu. Nous l'avons fait remarquer au début de cette prédication, partout dans la création, même dans les sphères les plus visibles, le fond de toute chose demeure mystérieux. Le fond de la matière est mystérieux, et tout le génie de l'homme n'arrive pas à sonder l'abîme d'un grain de sable. Le fond du végétal et de l'animal est mystérieux, et la vie sous toutes ses formes et à tous ses degrés demeure inexpliquée. Le fond de l'âme humaine, plus encore que tout ce qu'elle domine, est mystérieux, et l'homme pose devant l'homme

comme la plus inexplicable des énigmes au sein de cette création si remplie d'énigmes. Ainsi, plus vous regardez en haut, plus vous suivez de degré en degré cette hiérarchie des êtres qui monte du néant à l'infini, plus le mystère grandit et s'enfonce dans cet infini vers lequel vous montez sans cesse. Or, Dieu est le sommet, le centre, le principe et l'idéal de tout ce qui se montre ou se cache dans les clartés ou les ombres de la création : il est l'infini lui-même ; il est le lieu essentiel et le sanctuaire réservé du plus profond et du plus impénétrable des mystères. Là la vie intime de l'infini se découvre à elle-même, dans des clartés naturellement inaccessibles à tout regard qui n'est pas élevé par la libre communication de la vie de Dieu à la faculté surnaturelle de voir Dieu.

Aussi, toute philosophie humaine qui a l'idée de l'Infini, et qui n'a pas perdu le sens commun, se tient devant ce mystère dans une muette adoration ; elle se sent en face de l'incompréhensible et de l'impénétrable ; elle n'affirme rien sur la vie intime de l'infini ; elle le conçoit, et elle sait par cette conception même

qu'elle ne le peut comprendre ; elle en a l'idée, et elle sait qu'elle n'en peut avoir l'intuition. Comme le vulgaire des intelligences, elle affirme sans voir ; elle adore sans comprendre ; et, se voilant le visage devant ce sanctuaire de Dieu, elle dit, en donnant la preuve de sa meilleure et de sa plus rare sagesse : C'est le mystère des mystères ! Toutes les fois que la philosophie a voulu écarter le rideau sacré qui lui dérobe le fond de Dieu, elle s'est éblouie elle-même devant ses imaginaires visions ; elle s'est donné le vertige ; et quand elle s'est mise à raconter ces visions, rien n'a surpassé le prodige de ses folies et de ses hallucinations. Je ne vous ferais que sourire, si je vous disais toutes les trinités divines inventées par des cerveaux humains. Trinité platonicienne, plotinienne ou porphyrienne ; trinités helléniques, indiennes ou alexandrines ; toutes sont plus inintelligibles les unes que les autres ; elles n'ont été surpassées que par l'invention la plus curieuse et la plus étonnante de la sagesse moderne, la Trinité saint-simonienne.

C'est que, quel que soit le regard de l'intelligence et la clarté du génie, la raison ne peut



conduire à la notion de la Trinité. Étant données la notion du mystère et la formule du dogme, est-il possible d'en déduire logiquement la vérité, comme on déduit des conséquences d'un principe ? Des théologiens l'ont cru ; c'est là une question d'école qui est ici sans importance. Ce qui est certain, c'est que la raison par elle-même ne conduit pas à la connaissance de ce mystère. Prétendre le faire sortir des notions naturelles qui la constituent dans son essence, est un labeur ingrat et une tentative inutile, pour ne pas dire téméraire. Mais de ce que la raison par ses principes constitutifs n'arrive pas naturellement à l'affirmation du mystère, il n'en résulte pas qu'elle le repousse nécessairement. Autre chose est de démontrer rationnellement la vérité d'un dogme, autre chose est de le convaincre rationnellement de faux. Et là est l'insurmontable obstacle au triomphe de la science rationaliste sur le dogme révélé ; vous ne pouvez pas le prendre en flagrant délit d'erreur, de contradiction et d'absurdité. Le dogme ici vous porte son défi.

Et d'abord, Messieurs, remarquez qu'au point de vue rigoureusement logique et phi-

losophique, ce n'est pas à nous à vous démontrer directement que la formule dogmatique n'implique rien d'impossible et de contradictoire; c'est à la science qui attaque à démontrer l'un et l'autre. Comment démontrerez-vous dans le mystère de la Trinité la contradiction intrinsèque, absolue? Je le sais, le rationalisme prétend ici nous opposer la base même du raisonnement, à savoir le principe de contradiction. Mais qu'est-ce que la contradiction? Nier et affirmer tout ensemble d'un même objet et sous le même rapport une chose identique. Pour réduire le dogme de la Trinité à la contradiction métaphysique et absolue, il faudrait donc montrer que le mystère dans sa dernière expression se résout dans cette formule : affirmer l'unité et la trinité du même objet et sous le même rapport : trois personnes font une personne; trois natures font une nature; trois dieux font un Dieu. Il faudrait, en un mot, que le mystère fût pour la raison ce qu'il était pour un fils du xviii<sup>e</sup> siècle aussi distingué par son ignorance en religion que par sa science en littérature : Trois font un, et un fait trois : « admettez cela, disait-il, vous êtes ca-

tholiques, et vous aurez la vie éternelle. »

Certes, Messieurs, pour trouver là une absurdité, il n'est nullement nécessaire d'être un homme d'esprit. Il n'est pas d'enfant de huit ans qui ne sentît se révolter sa raison naissante, si vous l'obligiez de dire et de croire que trois dieux ne sont qu'un Dieu, et que trois personnes ne sont qu'une personne. L'enfant dit : Une nature et trois personnes. Le théologien dit : Trois modes ou trois déterminations de l'essence divine, et une seule essence divine; et il croit ce qu'il affirme sur la parole de Dieu s'affirmant et se révélant lui-même. Or, comment le plus rigoureux des mathématiciens, comment le plus subtil des logiciens, comment le plus profond des métaphysiciens s'y prendra-t-il pour démontrer ici dans la clarté de la science l'évidence de la contradiction? Vous allez, dites-vous, nous confondre; vous prétendez montrer qu'affirmer la trinité des personnes dans l'unité de l'essence, n'est autre chose qu'affirmer la contradiction même? Quoi! vous en êtes bien sûr? Vous avez donc une vue intuitive et une connaissance adéquate de ces difficiles et profondes choses, essence,

personne, substance ? Mais parmi tous les mots mystérieux et obscurs que renferme le langage humain, ignorez-vous qu'il n'y en a pas de plus obscurs et de plus mystérieux ? Qu'est-ce que la personne ? qu'est-ce que la substance ? qu'est-ce que l'essence ? qu'est-ce qui les unit, et qu'est-ce qui les sépare ? Si vous essayez de répondre, peut-être vous ne ferez que bégayer ces premiers mots de l'alphabet philosophique. Et vous décrêtez hardiment que la trinité des personnes est contradictoire à l'unité de la substance ; alors que vous pouvez dire à peine, si tant est que vous le puissiez dire, ce que c'est que la personne, et ce que c'est que la substance !

Vous ne voyez pas ce qui, dans un être vivant, peut distinguer la substance de la personne ou la personne de la substance ; et vous ne pouvez entendre que là où le dogme nomme trois personnes, il ne reconnaisse pas trois substances ? Mais prenez-y garde ; cette identité absolue que vous voulez établir entre la substance et la personne peut retourner ici votre philosophie contre votre propre symbole. Vous êtes spiritualiste, je le suppose ; et

vous admettez sans peine que la substance de votre corps n'est pas identique à la substance de votre âme. Vous reconnaissez donc comme constituant votre être vivant la dualité de la substance. Oui, la substance matérielle et la substance immatérielle, que leur nature sépare par un abîme, se rencontrent et se touchent en moi. Mais dans cette dualité de la substance combien de personnalités? Une seule. Quoi! vous êtes deux substances et vous n'êtes pas deux hommes? vous êtes esprit et matière, et pourtant vous n'êtes qu'une personne? Comment dès lors affirmez-vous si résolûment que la trinité des personnes divines doit entraîner la trinité des substances en Dieu, et par conséquent constituer trois dieux? S'il vous est difficile de comprendre que trois personnes se rencontrent dans l'unité de la substance, vous est-il donc si facile d'entendre comment deux substances se rencontrent dans l'unité de la personne? et si vous admettez le mystère en vous, sur le témoignage de votre vie intime, que n'admettez-vous le mystère en Dieu sur le témoignage de Dieu lui-même?

— Mais, me répond ici une logique trop

habile à se tromper elle-même, j'admets en moi, sans le comprendre, le mystère de ma personnalité, parce que j'en ai le sens intime et que rien ne m'y découvre un démenti donné à ma raison. Mon corps n'est pas identique à ma personnalité; mon âme n'est pas identique à ma personnalité; car ma personne, ce n'est ni mon corps tout seul, ni mon âme toute seule. Ainsi j'échappe à la contradiction logique, tout en admettant en moi le mystère physiologique. Mais il n'en est pas de même dans le mystère de Dieu proclamé par votre dogme. De votre propre aveu, le Père est identique à la nature divine; le Fils est identique à la nature divine; le Saint-Esprit est identique à la nature divine. Qui peut empêcher dès lors que le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne soient identiques entre eux? Prétendez-vous renverser pour maintenir votre dogme ce principe fondamental sur lequel s'appuie tout l'édifice de la science et même de la raison : *Les choses identiques à une autre sont identiques entre elles?* est-ce sur la ruine de ce principe de science et de raison que vous voulez fonder le règne obscur de vos mystères?

— Non, Messieurs, non; rassurez-vous, la lo-

gique ne périra pas, et son principe ne sera pas renversé. Il n'y a ici rien à détruire; il n'y a qu'une distinction à faire, et tout est sauvé, le mystère et l'axiome, la foi et la science. Les choses identiques à une autre sous le même rapport sont identiques entre elles; oui; et c'est pour cela qu'il y a une logique et une géométrie. Les choses identiques à une autre, sous un autre rapport, sont identiques entre elles : non, mille fois non; et voilà pourquoi votre objection ne nous atteint pas, et pourquoi notre mystère peut subsister sans ébranler les fondements de la logique. Le Père, le Fils, le Saint-Esprit, sont identiques à la nature divine dans ce qu'ils ont d'absolu, mais non dans ce qu'ils ont de relatif et d'opposé, c'est-à-dire dans ce qui constitue leur distinction *personnelle*.

Pour ceux qui, parmi vous, ont le sens métaphysique, cette observation suffit, et elle fait évanouir l'ombre même de la contradiction. Pour ceux qui ne l'auraient pas, un plus long développement n'apporterait pas plus de lumière. J'arrête donc ici cette lutte directe contre l'objection logique et scientifique; et, appuyé sur le dogme, qui se fonde non sur la

démonstration de la raison, mais sur la parole de Dieu, je maintiens le défi qu'il vous jette de l'ébranler jamais. La raison ne le démontre pas, d'accord ; la raison ne le soupçonne pas, soit ; la raison, même étant donnée par la révélation la notion du mystère, n'arrive pas à le déduire logiquement de l'idée de Dieu : que m'importe ? Ce n'est pas de quoi il s'agit ; il s'agit de savoir si vous avez un principe rationnel ou un axiome scientifique qui nie clairement et renverse nécessairement le mystère chrétien. La question est là tout entière ; il ne faut pas la déplacer. Or, posé sur ce terrain, le dogme, du fond de ses mystérieuses clartés, est inaccessible à l'objection. Contre le mystère révélé, vous n'avez aucun principe évident qui le démontre contradictoire et impossible. La raison ne le comprend pas, mais elle ne le confond pas : la science elle-même le reconnaît supérieur à la raison ; elle ne le démontrera jamais contradictoire à la raison.

Mais, Messieurs, je pourrais aller plus loin. Je pourrais vous dire, qu'étant donnée la notion de la Trinité par la révélation, la raison elle-même, sans le démontrer positivement,



nous incline à l'affirmation du grand mystère. Dieu étant l'auteur de tout ce qui est, on doit reconnaître dans le Créateur la perfection infinie de tout ce qu'on rencontre dans la créature. J'estime que ce principe n'est nié par personne. Or, voici le témoignage qui s'élève de la création entière. En tout être organisé, si ravalé qu'il soit dans la création, il y a un degré d'activité et de vie ; et l'un des premiers attributs de la vie et de l'activité, c'est de produire et d'être fécond. Il faut donc affirmer en Dieu la vie et la fécondité à la plus haute puissance, c'est-à-dire toute la vie et toute la fécondité des créatures, moins leurs limites et leurs imperfections. Quels sont les degrés de l'activité et de la fécondité dans la création ? Le végétal agit et se reproduit fatalement ; l'animal agit et se reproduit spontanément, et l'un et l'autre au dehors seulement, en demeurant eux-mêmes vitalement séparés de l'être qu'ils ont produit. Est-ce tout, Messieurs ? avons-nous parcouru tous les degrés de cette mystérieuse échelle où l'activité se déploie et où la fécondité se manifeste ? Non, car vous voici vous-mêmes doués d'une activité et d'une fécondité qui vous rap-

prochent le plus de l'activité et de la fécondité intime de Dieu. Je vous ai parlé de vos créations, c'est à-dire de la fécondité de votre âme se produisant par le dehors dans l'enfantement de vos chefs-d'œuvre. Mais, remarquez-le bien, avant d'avoir une fécondité au dehors, vous avez par votre âme et dans votre âme une fécondité au dedans. Votre âme réalise extérieurement ses libres créations ; mais, avant toute autre production extérieure, l'âme produit intérieurement une image d'elle-même ; elle engendre à sa manière son expression et son verbe, mais sans avoir la puissance de faire de cette image une personne égale à elle-même. C'est la plus sublime fécondité qui se révèle dans les êtres créés.

Et maintenant, si vous voulez ici suivre, je ne vous dirai pas les démonstrations mais les indications de la raison, est-ce que vous n'êtes pas invités par elle-même à supposer dans Dieu une fécondité supérieure à la fécondité qui éclate partout dans la hiérarchie des êtres finis ? Si tant d'êtres ont la puissance de produire un semblable hors d'eux-mêmes, pourquoi l'infini n'aurait-il pas la puissance d'engendrer

son semblable égal à lui-même et immanent en lui-même? et si la substance la plus élevée dans la création, l'âme, a la puissance de produire avec sa pensée une image d'elle-même, et vraiment distincte d'elle-même; si elle produit avec sa volonté l'amour de l'une et de l'autre; si cette pensée et cette volonté unies dans le principe d'où elles émanent, gardent entre elles une distinction et une relation réelle; pourquoi, quand il s'agit de l'infini, cette distinction et cette relation ne monteraient-elles pas aussi haut qu'il est possible de le concevoir, c'est-à-dire jusqu'à la personnalité même?

Quoi! partout la puissance de produire et de reproduire se révèle au sein de la création, depuis le plus petit des êtres jusqu'au plus élevé dans la nature! quoi! l'âme apparaît produisant au dehors ses chefs-d'œuvre et au dedans son image! quoi! toute créature cherche à sortir de sa solitude en mettant hors de soi comme un autre soi-même! quoi! vous voyez la mère, cette riante et douce image de la bonté et de la fécondité divines, apparaissant dans la joie de la maternité, montrant au ciel et à la terre avec une grâce incomparable le

fruit de son amour ! plus bas dans la nature, vous voyez la fleur qui s'incline pour donner son fruit, et laisse emporter au vent la semence qui s'en va la faire renaître dans une image d'elle-même sur un autre rivage ! que dis-je ? même dans ce monde des infiniment petits, cet être imperceptible que j'aspire dans mon souffle, tire, lui aussi, du fond de son invisible vie un prolongement de lui-même et comme un fruit de ses entrailles ! Et lorsque nous avons vu l'activité et la fécondité partout grandissant à mesure qu'on s'élève vers le sommet des êtres, la raison pourrait nous forcer à ne reconnaître en Dieu qu'une solitude sans bornes et une stérilité infinie ! Ah ! devant cette hypothèse ma raison, ma raison elle-même semble se déconcerter ; et je crois l'entendre, qui me crie : Non, la Divinité n'habite pas inféconde et stérile une solitude infinie ; et dans Dieu comme dans l'homme je crois voir la Trinité rayonner du sein de l'Unité. Qu'importe que le mystère de cette fécondité vous échappe au sein de Dieu, alors qu'elle vous échappe même au sein de la créature. Vous ne savez pas comment une rose reproduit une rose ; comment

une fleur sort d'une fleur; et votre raison se scandaliserait de ne pas savoir comment le Père engendre son Fils, et comment de l'un et de l'autre procède le Saint-Esprit ? Et pourquoi le sauriez-vous ? Ah ! pour moi je l'avoue, si ma raison peut ici me révéler quelque chose, elle me révèle surtout ces deux choses : la première, que Dieu doit être fécond ; la seconde, que je ne dois pas comprendre ce mystère de la fécondité divine ; et si elle ne me dit pas absolument que je dois affirmer trois personnes en Dieu, je vous prends à témoin, que rien non plus dans ma raison ne s'y oppose et ne me le défend ; mais que tout, au contraire, m'y incline et m'y invite.

## II

Nous avons reconnu que le mystère de la Trinité n'a rien qui outrage la raison, ou répugne à la science. Nous pourrions en demeurer là ; car le dogme, bien que supérieur à la raison et inaccessible à la raison, se trouve

justifié devant la raison. Mais, Messieurs, je dois remplir dans toute son étendue le programme que j'ai tracé au début de cette prédication, et je n'hésite pas à vous dire que ce mystère, qui se justifie rationnellement devant ceux qui le repoussent, est scientifiquement pour ceux qui l'admettent un principe d'illuminations.

Chose digne de l'attention de tous les savants, les plus grands initiateurs de la science moderne ont été en même temps les plus sincères adorateurs du grand mystère chrétien. Après s'être prosternés d'adoration devant le sanctuaire de la vie divine, ces grands chrétiens et ces savants illustres regardaient les spectacles et sondaient les secrets du monde; rien ne leur paraissait plus naturel que de trouver dans la création des reflets du Créateur; et le mystère qu'ils avaient adoré devenait pour eux la vraie lumière qui éclaire ce monde qu'ils voulaient expliquer. On dit que l'un des premiers fondateurs de l'astronomie moderne, le grand Kepler, avait puisé dans la contemplation de la Trinité un sentiment, et comme une vague aperception

de ces lois fameuses qui ont illustré son nom et illuminé d'une immense clarté tout le monde astronomique. En ce temps-là, qui fut celui des grandes révélations de la science, les savants ne se croyaient pas obligés de se moquer du dogme ; ils ne s'étonnaient pas, en regardant au fond des choses, de trouver dans les mystères du monde une ombre du mystère de Dieu ; ils trouvaient tout simple de rencontrer dans l'ensemble des lois qui gouvernent tous les êtres, une empreinte perceptible de la loi qui gouverne l'Auteur même de tous les êtres, la loi de la Trinité se révélant au sein de l'unité : et la science illuminée par le foyer du mystère chrétien, trouvait dans ces reflets de l'incrée jetés partout dans la création, ces données lumineuses qui lui entr'ouvraient les grandes sources de la lumière.

Le temps qui est trop petit et mon insuffisance trop grande, ne me permettent ici que de soulever un coin du rideau qui nous cache d'ineffables visions, et de concentrer en peu de mots quelques-uns des rayons qui nous découvrent dans la création quelque chose de la Trinité. Mais si vous voulez vous rendre attentifs

aux simples aperçus que je vais vous montrer, vous en verrez peut-être assez pour concevoir le désir de voir davantage ; et vous éprouverez le besoin de respecter un mystère que vous ne pourriez insulter sans outrager la science elle-même. Du fond de son obscurité la Trinité semble projeter dans toutes les sphères des points lumineux qui vous montrent, mieux que tout, le fond de toutes choses. Le chef-d'œuvre et le progrès de la science est d'atteindre par son regard, en tout ordre de vérités, à ce qu'il y a de plus simple : le génie scientifique est la puissance de la simplification. La science vulgaire multiplie les catégories et les classifications ; elle compte les phénomènes ; elle donne à chacun son nom, son étiquette et sa place, sans s'inquiéter de la loi qui relie tout, et de la sève qui vivifie tout. Le génie scientifique saisit la loi profonde, mais simple, qui fait apparaître dans l'ensemble la beauté de l'ordre et le mouvement de la vie. Sous ce rapport, il n'est pas douteux que le mystère de la Trinité ne soit un secours pour le savant qui cherche dans le monde les vestiges de Dieu.

Des génies du premier ordre ont cru trou-



ver, même dans le monde des abstractions mathématiques, des signes expressifs où la Trinité divine semble se réfléchir. Et il n'y a pas lieu de s'en étonner. Dieu est le lieu des essences mathématiques comme de toutes les essences. Les vérités même de l'ordre purement abstrait ont un support éternel et une réalité substantielle qu'il est impossible de poser hors de Dieu, sans donner à Dieu pour rivales des essences indépendantes de lui, éternelles et immuables comme lui. Qu'y a-t-il d'étonnant, dès lors, que l'essence divine et le mystère qui en est le fond, percent à travers ce monde mathématique qui a dans Dieu même sa vérité substantielle? Je le sais, la fantaisie transcendante et le génie des rapprochements peuvent beaucoup se jouer dans ces sphères trop éthérées, et prendre pour les vrais rapports des êtres les fascinations de l'idée fixe. Mais, s'il ne faut pas accepter comme décisifs tous les rapports que des esprits trop ingénieux ont cru apercevoir entre le mystère de la Trinité et les figures de la géométrie, il faut éviter aussi un parti pris de n'y voir que des analogies fortuites et des rapprochements arbitraires.

Est-ce par hasard que tous les peuples, ou à peu près, se sont rencontrés dans l'idée singulièrement originale de faire du triangle le symbole mathématique de l'essence divine? Pourquoi ont-ils eu, sans s'être concertés, la pensée de représenter le mystère de la vie divine précisément par une figure où trois choses n'en font qu'une? Est-ce par hasard aussi que tant de génies supérieurs ont cru découvrir dans la sphère le symbole le plus achevé de la perfection divine? Est-ce un simple jeu de l'esprit sans fondement dans la réalité, qui nous fait voir dans la sphère un centre qui l'engendre, une circonférence qui la termine, et un rayon qui unit l'un à l'autre? Est-ce dans une fantaisie toute poétique ou dans une vue métaphysique que Pascal, traduisant dans sa langue d'une lucidité profonde le mot célèbre d'un philosophe grec, ne craignait pas de nommer Dieu : une sphère dont *le centre est partout et la circonférence nulle part*? Est-ce par un caprice d'imagination, ou par un pressentiment du génie qu'un homme, aussi grand mathématicien que profond philosophe, intitulait un ouvrage : *De l'ombre de la Trinité*

dans la figure de la sphère, *de Adumbratione Trinitatis in sphaerico?*

Mais laissons cette région de l'abstraction pure, et cherchons dans les êtres créés, plus accusée et plus saisissable, cette ombre du grand mystère qui se projette dans toutes les sphères de la création.

La création se partage en deux vastes plans qui convergent dans l'homme : le plan de la création matérielle et le plan de la création immatérielle. Dans l'un et l'autre de ces deux plans, le génie, éclairé par la théologie et la science, voit passer l'ombre de Dieu. Mais plus haut que ces deux plans, les dominant l'un et l'autre, il y a le monde métaphysique, c'est-à-dire l'harmonie supérieure des lois générales qui atteignent tous les êtres et gouvernent ces deux mondes. Or, si vous planez par la pensée sur l'universalité des choses pour en dégager les lois générales des êtres, vous arrivez à cette triple révélation faite par la nature même des choses que vous contemplez.

Au fond de tous les êtres, au-dessous des surfaces et des apparences qui vous les mon-

trent, vous rencontrez, ou du moins vous supposez le *substratum* nécessaire des phénomènes palpables, que vous nommez la *substance* : centre obscur et voilé de l'être, d'où vous paraît sortir, comme de sa source invisible, la lumière du phénomène et le rayonnement de la forme. Ce fond de l'être, en effet, pour se manifester, et, si je puis le dire, se parler lui-même, prend une forme et une expression. Cette forme qui tient à l'être, qui est dans l'être, et que par une abstraction de l'esprit vous séparez de la substance, cette forme vous donne l'idée ou l'image de l'être; elle est le rayon qui vous le découvre; elle est un verbe qui l'exprime, une parole qui le révèle. C'est ce que produit par son fond l'être qui se montre à nous en se posant devant nous; c'est ce qui le fait voir à l'œil ou à l'intelligence qui le regarde; c'est la révélation de sa perfection; c'est son idéal. Enfin l'être qui est substance et forme vous apparaît doué de la puissance d'agir; il est force et activité; activité fatale, spontanée ou libre, selon le degré hiérarchique de l'être où elle se révèle, mais force inhérente à l'être lui-même.

Des esprits éminents, envisageant l'ensemble des choses créées à ce point de vue le plus général, et, si je le puis dire, le plus ontologique, ont cru voir dans ce triple aspect de l'être le cachet universel de la vie intime de Dieu. Le fond substantiel de l'être leur représentait particulièrement le Père ou le principe; la forme ou la manifestation de l'être, le fils ou le Verbe, et l'activité ou la force inhérente à l'être, le Saint-Esprit. Quoi qu'il en soit de la justesse de ce rapprochement, cherchez, dans le monde des corps, ou dans le monde des esprits, un être, un seul, que vous ne soyez pas forcé de contempler sous ce triple aspect général; la plus vulgaire métaphysique vous défie de le trouver. Ou bien essayez de concevoir un quatrième ou un cinquième aspect de l'être qui ne rentre pas sous l'une de ces trois catégories; vous n'y parviendrez pas. Pourquoi en est-il ainsi? pourquoi y a-t-il trois aspects nécessaires de tout être créé, comme il y a trois déterminations nécessaires de l'être divin? Est-ce encore le hasard qui explique cette rencontre universelle de la triplicité au sein de l'unité? ou bien direz-vous que la perception de ce

rapport entre les lois essentielles des êtres et la loi essentielle de Dieu, n'est qu'une vision de la fantaisie, ou un mirage de la pensée? Assurément il n'y a pas là une représentation complète, une image de la Trinité; il n'y a qu'un reflet; reflet lointain et d'autant moins remarqué qu'il est plus général, et qu'il suppose, pour être aperçu, une certaine vue métaphysique qui échappe au vulgaire des esprits. Cette conception des êtres sous le triple aspect de la substance, de la forme et de la force, est peut-être le regard le plus vaste que le métaphysicien jette sur la création; et plus ce regard est profond, plus il y saisit le vestige de Dieu.

Mais il est temps de quitter ce haut sommet des choses pour regarder dans les deux plans qui viennent y converger, et rechercher sous des formes plus déterminées le sceau de Dieu imprimé sur ses œuvres.

Et d'abord regardez le monde matériel dans ses diverses apparitions. Regardez la matière, depuis l'atome jusqu'au soleil; depuis le grain de poussière que vous soulevez sous vos pas, jusqu'au monde astronomique qui roule sur

vos têtes. La matière, quelle que soit son infériorité devant la gloire de l'esprit, la matière aussi est élevée à l'honneur de refléter Dieu. Vue à sa surface seulement, déjà elle vous offre dans la triplicité de ses dimensions et l'unité de son étendue un reflet de Dieu singulièrement remarquable. Représentez-vous la matière sous quelque forme qu'il vous plaira de vous la représenter ; vous retrouverez invariablement plus ou moins mesurables les trois dimensions qui renferment tout corps dans ses propres limites : longueur, largeur, profondeur. Si réduite qu'elle soit sous le rapport de son étendue, la matière garde jusqu'en ses infiniment petits cette triplicité de dimensions qui est un signe de l'infini marqué sur le fini. Réduisez par l'hypothèse d'une compression indéfinie toute la matière existante en un seul point matériel, vous retrouvez, dans ce point solide, la triplicité dans l'unité ; ce point non abstrait mais réel sera le point générateur des trois dimensions de la matière. Son épanouissement dans l'étendue et la dilatation de son volume ne changent rien à cette condition inhérente à sa nature. Pour le concevoir tel qu'il est, il

faut lui garder dans son indestructible unité son triple rayonnement jaillissant de ces trois faces. Ces trois faces se supposent mutuellement pour composer le corps et le point matériel ; si l'une manque, il n'y a plus qu'une surface ; si deux manquent, il n'y a plus qu'une ligne. Donc les trois dimensions sont nécessaires ; et à la lettre, les trois ne font qu'un. C'est ainsi que le mystère de la vie intime de Dieu, si éloigné des infirmités de la matière, perce à travers l'écorce de toute matière ; et les trois faces du cristal, qui réfléchissent toute lumière créée, semblent réfléchir aussi quelque chose de la lumière incréée.

Mais si la nature, même à sa surface, montre quelque lueur du mystère de Dieu, cette réverbération de la lumière incréée dans le monde matériel est bien plus frappante quand vous en cherchez le fond. L'illusion de la physique superficielle est de ne tenir compte, dans la matière, que de ce qui se touche et se mesure : le volume, la masse, l'étendue. Mais qui nous donnera la grande physique, la science de ce qui est au fond de la matière ? Quelle est cette puissance qui semble pénétrer



toute la nature, et qui de plus en plus se révèle comme le principe des énergies de la matière? Quel est ce je ne sais quoi que l'on appelle ici le calorique, là l'électricité, ailleurs le magnétisme? Qui ne voit que cette chose si mystérieuse laisse de plus en plus voir dans son fond l'unité habitant au sein de la multiplicité? Le fond de la nature, ce *mens agitat molem* du monde matériel, n'est-il pas au demeurant un trois choses à la fois : *lumière, chaleur, mouvement*? Ne sont-ce pas vos savants, et les plus justement illustres, qui ont remarqué que ces trois choses se répondent et se tiennent mutuellement; et que la corrélation mystérieuse de ces forces physiques ne s'explique que par l'unité fondamentale qui les relie au sein de la nature matérielle? Ces trois choses, vous pouvez les faire jaillir, même des veines du plus petit caillou; elles sont partout, et partout dans l'unité.

Vous avez multiplié à l'infini les divisions des pondérables et des impondérables. Ne voyez-vous pas, avec une admiration qui grandit comme ses conquêtes, comment la science contemporaine, remontant de plus en plus vers la

source de la lumière, se hâte de revenir à l'unité, la grande et lumineuse unité qui partout se déploie et rayonne dans la trinité ? n'incline-t-elle pas chaque jour davantage à reconnaître, comme le grand et universel ressort de tout le monde matériel, cette force vitale qui s'épanouit sous mille formes, dans le mouvement, la chaleur et la lumière : trois phénomènes qui attestent une même force se rencontrant au fond de la matière, comme trois dimensions qui ne font qu'une, étendue se rencontrent à la surface de tout être matériel ?

Et si de la matière inorganique vous remon-  
tez plus haut pour embrasser l'ensemble des  
êtres matériels, est-ce que vous ne retrouverez  
pas dans une manifestation plus grande la  
même révélation ? Comment se fait-il que la  
série des êtres qui ne dépassent pas la nature  
matérielle se compose de trois règnes qui se  
touchent, se pénètrent et se rencontrent dans  
l'unité ? n'est-il pas remarquable que le végétal  
renferme le minéral, l'animal le végétal ; et  
que ces trois éléments se fondent dans une vi-  
vante unité ? Et si vous prenez ensuite chaque  
règne séparément, est-ce que vous n'y retrou-

vez pas aussi dans chacun en particulier une empreinte spéciale de la Trinité dans l'unité? Dans le minéral nous avons vu sous les trois dimensions l'unité de l'étendue. Est-ce que dans le végétal vous ne voyez pas encore trois éléments qui forment une triplicité dans l'unité, et semblent compléter le mystère de sa vie? Et le règne animal, qu'est-ce qui vous le résume mieux que ces trois fonctions : la nutrition, la respiration, la locomotion, qui se répondent et s'appellent pour constituer un organisme vivant? Comment se fait-il aussi que le mystère de la génération implique trois individus, et que toute génération est à cette condition? Et qu'y aurait-il d'étonnant à ce que le mystère de la fécondité divine se trahît par des rapports intimes avec la fécondité et la génération de tous les êtres?

Ah! Messieurs, que de mystères dans la création; mais aussi que d'harmonies au sein de ces mystères! Que ne vous est-il donné de les mieux écouter, et à moi de vous les mieux redire! A peine si nous commençons à entendre quelques notes fondamentales de ces grands concerts de la création; à peine si les mysté-

rieuses énergies qui meuvent tous ces mondes commencent à se laisser surprendre par votre génie ; et déjà, cependant, on dirait que toutes ces harmonies de la création s'accordent pour publier le mystère de la vie du Créateur, et nous redire, en se répondant les unes aux autres, un écho affaibli de cette divine mélodie que Dieu se chante éternellement à lui-même dans le silence harmonieux qui est le concert de sa vie : *l'unité dans la trinité* ! L'unité dans la trinité, ah ! si j'en crois ceux qui voient beaucoup plus loin et beaucoup mieux que moi-même, le rayon de soleil nous la montre ; car la lumière est rayon, la chaleur est rayon, la force est rayon ; et il n'y a qu'un rayon. L'unité dans la trinité, l'arc-en-ciel la fait resplendir aux yeux ; car toutes ces couleurs et toutes ces nuances qui se réduisent à trois semblent une lueur du mystère apparaissant dans le nuage. L'unité dans la trinité, tout concert la chante ; car toute musique la fait retentir par les trois notes qui appuient toute la gamme, et qui, en rentrant dans la première, engendrent l'harmonie et forment l'accord parfait.

Certes, je ne veux pas attacher à ces mani-

festations de Dieu dans la nature plus d'importance qu'il ne faut. Mais tout cela, encore une fois je le demande, est-ce donc une rencontre de hasard? n'est-ce qu'un produit de notre imagination? ou bien n'est-ce qu'un jeu de la nature sans motif et sans raison d'être? Qui ne voit dans cette révélation si multiple, si universelle et si éclatante, comme une grande lumière qui se lève pour éclairer tous les horizons de la science? et qui, désormais, devant ces merveilleuses simplifications, osera encore parler d'antagonisme intrinsèque entre cette donnée de notre foi et les révélations de votre science? Cette opposition qui n'était qu'une apparence s'évanouira, et ne laissera plus voir aux regards du savant que le miracle de l'unité dans le miracle de la variété. Oui, Messieurs, j'en suis certain, le génie scientifique rentrera dans sa voie; il retrouvera, dans toute la création mieux connue et mieux expliquée, ces rayonnements plus ou moins lointains et plus ou moins voilés de la nature incréée se réfléchissant comme dans un immense miroir dans la nature créée. Il découvrira de plus en plus, à la surface et au fond de tout, cette belle

simplification de l'unité dans la trinité qui se révèle de plus en plus comme la loi souveraine du monde matériel, et ramène le génie dans la grande et lumineuse route qui conduit la science au foyer de toute lumière.

Mais, Messieurs, les plus expressifs symboles de la vie intime de Dieu ne sont pas dans le monde matériel ; ils sont dans le monde humain. Si le temps le permettait, je pourrais vous montrer, non sans quelque fondement, de beaux reflets de Dieu dans la société et dans la famille humaine. Dans la société, nous verrions ces trois choses qui n'en font qu'une : l'autorité, le sujet, le ministre. L'autorité qui est comme le centre et le point générateur de la vie sociale ; le sujet qui en est comme le fils ; et le ministre, médiateur entre l'un et l'autre. Dans la famille humaine, nous verrions trois personnes, qui ne font qu'une famille, et qui sont de l'essence de toute famille : le père qui engendre la famille, l'enfant qui la complète, et la mère qui est entre l'un et l'autre le lien vivant, l'amour qui les unit.

Mais ce qui porte dans toute la création le signe le plus authentique de la vie intime du

Créateur, c'est l'homme lui-même. Partout ailleurs vous découvrez des ombres de Dieu, des vestiges de Dieu, des reflets de Dieu : l'homme seul porte l'image de Dieu. Ce n'est pas sans un mystère profond que Dieu avant la création de l'homme s'arrête devant le chef-d'œuvre qu'il médite. Comme l'artiste s'apprête à faire passer le plus qu'il peut, le souffle et l'empreinte de son âme dans l'œuvre de ses mains ; ainsi Dieu va mettre le plus possible de lui-même dans sa créature privilégiée ; il va la marquer au plus intime de son être du signe de sa propre vie. Et Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Vous l'entendez, Messieurs, c'est comme un conseil de personnes qui délibèrent sur un même dessein et méditent un même ouvrage : *Faciamus hominem*. Faisons-le aussi semblable à nous que le fini peut ressembler à l'infini : *ad imaginem et similitudinem nostram* : et que cet éternel épanouissement de l'unité dans la triplicité qui est le mystère de notre vie, ait dans l'homme tout entier sa plus profonde et sa plus visible empreinte : qu'il soit l'image réfléchissant son idéal ; et que la Trinité

divine demeure à jamais marquée au fond de l'âme humaine. »

C'est là, en effet, au plus intime de son âme, que l'homme réfléchit avec éclat le mystère de Dieu. L'âme, alors même qu'elle se retire du théâtre de la création, pour ramener sur elle-même son propre regard dans une contemplation solitaire, se rencontre elle-même devant elle-même comme le plus grand spectacle de cette création où il y a tant de spectacles. Et d'abord, ce qui s'impose à elle-même au fond intime de sa vie, c'est le sens de sa force. L'âme se sent une force, une énergie, qui vit, qui se meut, qui agit dans l'invisible et sur l'invisible; et il lui est révélé, dans une lumière fatale, qu'il y a quelque chose qui sort d'elle malgré elle, comme un produit nécessaire de cette énergie dont elle se sent être le principe vivant : cette chose c'est la *pensée*. Mais qu'est-ce que cette pensée sortie de moi, et qui me semble être moi-même? cette pensée est-elle distincte de mon âme, est-elle mon âme elle-même? Ce n'est pas tout; non-seulement mon âme produit en moi cet acte que je traduis par ce mot : je pense; elle produit un autre acte non moins né-



cessaire que le premier ; et cet acte, je le traduis par ce mot : *amour*. Oui, j'aime ma pensée que je produis comme un fils de mon âme ; et ma pensée elle-même aime le principe qui la produit. Mais cet amour est-il distinct de ma volonté ? est-il ma volonté même ? Quoi qu'il en soit, à la lumière de cette évidence qui luit dans mon âme, je me saisis moi-même, à la fois, et comme une *pensée*, et comme un *amour*, et comme un *principe*. Et je me demande comment ces trois choses, qui sont distinctes en moi, demeurent unies en moi ? comment *moi*, un et indivisible, je me reconnais moi-même devant ces trois faces et dans ces trois formes de ma vie ? comment cette triplicité au sein de mon unité ? comment cette multiplicité au centre de la simplicité ? L'analyse ici arrivée à une certaine limite se trouble et s'éblouit : elle comprend à peine, si tant est qu'elle le comprenne, comment ces trois choses si distinctes s'unissent au fond d'une même âme. Eh bien ! il y a un mystère divin qui éclaire pour moi ce mystère humain : le dogme de la Trinité. Je crois qu'en Dieu il y a la distinction la plus parfaite de ces trois choses : *principe*, *pensée*,

*amour*; et cette distinction qui monte en Dieu jusqu'à la personnalité, est une lumière dans mes ténèbres; et je me dis : S'il y a en Dieu dans l'unité infinie de sa nature une distinction parfaite, c'est-à-dire personnelle, pourquoi n'y aurait-il pas au sein de mon unité une distinction réelle et une trinité imparfaite?

Ah! Messieurs, cette empreinte de la Trinité divine au fond de l'âme humaine est si authentique et si palpable, que l'homme ne peut se manifester, c'est-à-dire parler, sans la faire passer dans sa parole. La parole, sous quelque forme qu'elle se produise, porte le signe de l'unité dans la triplicité. Vous ne pouvez rien affirmer sans unir deux termes par un troisième. Toute proposition montre Dieu. Il y a le substantif qui est le principe, le verbe qui est l'union, et le troisième terme qui circonscrit l'idée et termine la proposition; si bien que quand je dis : *Dieu est infini*, je mets dans ma parole le signe de ce Dieu que j'affirme. Et ce signe de Dieu, qui perce en toute parole, se trahit aussi dans tout raisonnement. Le raisonnement se meut par trois propositions : l'une qui est principe, l'autre qui est contenue dans le

principe, et la troisième qui le termine en procédant des deux. Au fond de tout raisonnement il y a implicitement cette trinité d'idées qui s'unissent dans une idée, selon la formule célèbre : *Terminus esto triplex*. Le grand art du raisonnement est l'art de montrer l'unité dans cette trinité. L'habileté du logicien est là tout entière. Pour montrer qu'un raisonnement ne se soutient pas, une chose suffit : montrer qu'il contient quatre termes ou deux seulement ; constater l'absence de la trinité dans l'unité.

Telles sont, Messieurs, même aux yeux de la raison et de la science, les apparitions plus ou moins distinctes de la nature intime de Dieu dans les spectacles visibles de la création, et surtout dans le sanctuaire de l'âme humaine et dans la parole sortie d'elle. Du fond le plus inaccessible de son être, Dieu envoie sur toute créature des rayonnements de lui-même. La clarté de ces rayonnements va s'amoindrissant de plus en plus, à mesure que la série des êtres va descendant vers les limites extrêmes de la création. Là, dans ces régions infimes et lointaines, vous ne découvrez de la Trinité que des linéaments à peine saisissables, des ves-

tiges presque effacés, tant ils sont loin de l'idéal dont ils portent les reflets diminués et pâles. Mais, à mesure que vous remontez par les deux plans de la création vers le foyer infini d'où descend toute lumière, vous découvrez de degrés en degrés, et de hiérarchies en hiérarchies, des manifestations de plus en plus éclatantes de l'éternel idéal; et arrivé au sommet, là où tous les rayons disséminés viennent se concentrer dans un même être, vous trouvez l'homme, l'abrégé le plus parfait de la création, l'image la plus parfaite de Dieu.

Ah ! je comprends maintenant que le monde naturel porte partout le sceau visible du monde surnaturel, et que la création garde la signature du Créateur. Je comprends que la nature est une Bible ouverte où partout je lis Dieu. Je comprends que Dieu, une fois connu dans son essence intime, rayonne sur le monde pour nous en découvrir les grandes lois aux clartés de son visage; et que ce profond et obscur mystère peut devenir, et devient en effet, une lumière pour la science.

Mais, ô Père, ô Fils, ô Saint-Esprit, Trinité trois fois auguste et trois fois sainte, ici-bas

nous ne pouvons que vous entrevoir et vous pressentir; et déjà cependant on dirait que la création entière nous donne de vous comme une révélation anticipée. O Trinité infiniment obscure et infiniment radieuse, faites que la science vous reconnaisse et vous adore; faites qu'elle cherche en vous, qui êtes le fond de toute lumière, son plus nécessaire flambeau! Faites surtout qu'à force de vous chercher à travers les ombres qui vous dérobent, nous méritions de vous voir un jour dans cet éternel face à face qui sera la consommation de notre science et la récompense de notre foi! C'est la grâce que je vous demande, ô Trinité sainte! en me signant devant vous et devant cet auditoire de votre signe trois fois sacré :

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.  
Ainsi soit-il.

## CINQUIÈME CONFÉRENCE



## CINQUIÈME CONFÉRENCE

---

### LE MYSTÈRE DU PÉCHÉ ORIGINEL

#### ET LA SCIENCE DE L'HOMME.

---

MESSIEURS,

Comme il y a dans le symbole chrétien un mystère qui éclaire la science du monde, le mystère de la création ; il y a dans le symbole chrétien un mystère qui éclaire la science de Dieu, le mystère de la Trinité. Nous l'avons démontré dans notre dernière Conférence, c'est en vain que la raison humaine appuyée sur le principe de contradiction essaye d'ébranler ce mystère qui porte tout l'édifice chrétien : le mystère résiste ;



il échappe par sa définition même à la contradiction. Trois déterminations dans l'essence divine et une seule essence divine ; trois relations de la nature divine et une seule nature divine ; unité de la substance et trinité des personnes : tel est le mystère de la vie intime de Dieu. Quoi que fasse le génie de la logique et de la métaphysique, il ne surprendra jamais dans ces termes un non-sens, une impossibilité, une contradiction. La raison ne démontre pas le mystère, mais le mystère ne dément pas la raison ; il la domine, il ne la contredit pas.

Mais en même temps qu'il est placé plus haut que la raison, le mystère de la Trinité jette dans les sphères parcourues par la science une lumière éclatante : il est comme la lampe divine suspendue sur le monde, et montrant dans la création l'empreinte du Créateur. Il met le génie sur la voie de cette simplification merveilleuse qui marquera peut-être un jour le sommet le plus haut de la science et son apogée le plus lumineux : *l'unité dans la trinité* ; sceau de Dieu gravé partout en caractères plus ou moins saisissants dans le monde des corps,

dans le monde des esprits, et jusque dans les régions abstraites du monde métaphysique et mathématique : rayons épars, mais reconnaissables, qui viennent se concentrer dans l'homme, magnifique abrégé de la création.

Après avoir examiné le mystère qui résume la connaissance du monde et le mystère qui résume la connaissance de Dieu, nous avons aujourd'hui à examiner un mystère qui résume la connaissance de l'homme, et donne la vraie science de la vie humaine : c'est le mystère de la chute, ou le dogme du péché originel. Ce mystère de la chute, encore plus que ceux de la création et de la Trinité, fait scandale dans le monde rationaliste ; et c'est tout au plus si l'on y consent encore à en entendre le nom. Le péché originel est le vrai cauchemar de la philosophie et de la science moderne. C'est qu'en effet, tel que le font certains hommes, ce mystère est un fantôme assez effrayant pour troubler leur sommeil. Aussi commencerons-nous par exposer la doctrine, et par la dégager des nuages du préjugé.

Un homme qui fait profession de haïr cordialement le dogme chrétien a écrit ces mots :

« Exposer le péché originel, c'est assez le réfuter. » Je suis forcé de convenir que cela est très-vrai de la manière dont il l'expose. Je vous dis dans un sens tout contraire : Exposer le péché originel, c'est assez le justifier. Quand il s'agit de nos mystères, nous n'avons jamais qu'une chose à faire : dire ce que nous croyons ; restituer à la formule dogmatique son sens véritable ; et par là montrer aux esprits sincères que l'on attaque un mystère fantastique et un dogme imaginaire. C'est le vrai point de départ de l'apologétique chrétienne. Mais, comme dans les mystères précédents, nous irons plus loin ; et après avoir montré comment le péché originel se justifie par sa notion même devant la raison humaine, nous montrerons comment il éclaire d'une clarté profonde la vraie science de l'homme.

# I

Messieurs, avant de vous montrer que le mystère du péché originel n'est nullement en contradiction avec la raison humaine, je dois

d'abord vous rappeler sur ce point l'enseignement dogmatique de l'Église si nettement formulé par le concile de Trente.

Si quelqu'un ne reconnaît pas qu'Adam, ayant violé dans le Paradis le commandement de Dieu, a perdu la justice et la sainteté originelle dans laquelle il avait été créé; que par l'injure de sa prévarication il a encouru la colère et l'indignation divine, et que par là il a mérité la mort, et avec la mort la servitude du démon, et que son corps et son âme en ont ressenti un changement funeste ;

Si quelqu'un affirme qu'Adam par sa prévarication n'a nui qu'à lui seul et non à sa descendance; qu'il a perdu pour lui seulement et non pour nous aussi la sainteté et la justice originelle; et que souillé lui-même par sa désobéissance il a transmis à sa postérité la mort et les peines du corps seulement, mais non le péché lui-même ;

Si quelqu'un soutient que ce péché un par son origine et sa propagation n'est pas un péché propre à chacun, et qu'il peut être effacé autrement que par le mérite de Jésus-Christ : que celui-là soit anathème.

Ainsi il est de foi qu'Adam a perdu pour lui-même et pour nous la sainteté et la justice reçue de Dieu; qu'il a transmis à sa postérité, non-seulement la mort et les peines corporelles, mais le péché lui-même qui est la mort de l'âme; et que ce péché ainsi transmis est propre et inhérent à chaque homme. Voilà le dogme défini par l'Église catholique; voilà le mystère que nous venons mettre en face de la raison et de la science.

Pour se faire une idée exacte de ce mystère, et surtout pour entendre qu'il n'est en rien contradictoire avec la raison, il faut avant tout bien saisir ces trois choses : le point de départ de la chute; la chute elle-même; le contre-coup de la chute ou sa propagation dans la postérité d'Adam.

Il règne d'ordinaire sur ces trois points, dans les intelligences contemporaines, une ignorance qui n'est pas petite; ce qui donne pour dénaturer et attaquer le dogme une facilité très-grande.

Et d'abord, Messieurs, il est évident que pour apprécier la chute que le Christianisme place au berceau de l'homme, il faut

connaître l'état d'où l'homme est déchu ; toute chute des âmes, comme toute chute des corps, ayant pour mesuré la hauteur d'où elles tombent. Si nous négligeons les hypothèses secondaires examinées par la théologie, nous pouvons concevoir ici, dans notre état primitif, deux conditions radicalement distinctes, et séparées par un abîme infini : ou bien une humanité laissée à elle-même avec les éléments de la nature, telle à peu près que nous l'apportons à notre naissance, ou bien une humanité rehaussée par des dons supérieurs à elle-même, transfigurée par une perfection et une beauté surnaturelle. Dans lequel de ces deux états Dieu a-t-il créé l'humanité ? est-ce dans l'état purement naturel ? est-ce dans un état élevé par le surnaturel ?

En ne considérant ici les choses qu'au point de vue rigoureux de la simple possibilité, on peut se faire d'abord cette question grave : Dieu a-t-il pu, sans déroger à sa sagesse et à sa bonté, créer l'homme tel qu'il apparaît aujourd'hui, avec les obscurcissements de son intelligence, les vacillations de sa volonté, les entraînements de son cœur, et cette gravitation

terrestre qui le fait pencher malgré ses aspirations les plus sublimes vers la région des choses basses ? Tout en nous communiquant la vie comme un don de son amour, Dieu pouvait-il la soumettre à cette lugubre loi de la souffrance et de la lutte qui se révèle partout comme la loi générale de notre existence ? Des philosophes profondément frappés des contradictions qui apparaissent dans la vie humaine et des antagonismes douloureux qu'elle porte dans son sein, ont hésité à croire que cette humanité ait pu sortir *telle quelle* des mains du Créateur ; et à la lumière de l'expérience et de la raison, ils ont cru découvrir au berceau du genre humain une catastrophe qui avait défait l'œuvre divine. Toutefois, malgré les étonnements qu'elle éprouvait en regardant en face notre humanité infirme et troublée, la philosophie a compris qu'elle ne pouvait appuyer sur cette base la démonstration rigoureuse d'une perturbation primitive. Elle reconnaît que Dieu, sans faillir ni à sa sagesse ni à sa bonté, a pu faire de l'homme un soldat, de la terre un champ de bataille, et de la vie humaine un combat, en se réservant de donner le triomphe à la victoire,

la récompense au mérite, et à la vertu conquise au prix de la douleur, la couronne de l'immortalité. Non-seulement des penseurs de notre temps croient à la possibilité de cet état primitif, ils estiment qu'il est le seul réel, et qu'il n'y en eut jamais d'autre; et ils considèrent comme une religieuse poésie ce que la théologie catholique enseigne sur les splendeurs de l'Éden, et sur l'éclat transfiguré de nos premiers parents. Par là leur philosophie cesse d'être chrétienne. Mais quand elle se contente d'affirmer que Dieu a pu créer l'humanité avec les conditions d'existence qu'elle offre aujourd'hui à l'œil de l'observateur, elle ne contredit en rien la doctrine catholique.

Mais si nous accordons aux adversaires de notre dogme que cet état de création primitive est absolument possible, nos adversaires à leur tour sont bien forcés de convenir qu'il n'était nullement nécessaire. Qui oserait rationnellement ou scientifiquement entreprendre de démontrer que Dieu, dans la création de l'homme, a dû se contenter de lui donner ces éléments de son infirme nature, avec une fin proportionnée à cette nature et des moyens



adaptés à cette fin ? Qui nous autorise à poser aux libéralités divines cette limite ou cette autre ? Pourquoi interdirions-nous à l'amour de pousser plus loin la communication de ses dons ? Qui pourrait dire que l'homme tel que la nature seule et la raison vous le révèlent, l'homme avec un corps qui abrège la création matérielle, l'homme avec une intelligence capable d'atteindre naturellement quelques rayons de la vérité, l'homme avec une volonté capable de réaliser naturellement quelque bien, l'homme avec un cœur capable de s'émouvoir au souffle de légitimes affections ; qui pourrait dire que cet homme ainsi créé, et en même temps courbé sous le joug du travail et de la douleur, exprime le dernier terme possible des bienfaits du Créateur envers sa créature ? Pourquoi, aux éléments de la nature humaine constituée dans son essence, Dieu n'aurait-il pu ajouter gratuitement et librement une effusion de dons surnaturels, c'est-à-dire une communication de sa propre vie ? Pourquoi n'aurait-il pu donner à son intelligence des illuminations, à sa volonté des impulsions, à son cœur des émotions dont la source demeure

par elle-même inaccessible et supérieure à la nature ? Qui l'empêchait, en un mot, par cette gratuite communication de lui-même, *d'élever* l'homme de l'ordre naturel à l'ordre surnaturel, et d'ajouter à sa beauté une splendeur transfigurée reflet de sa propre beauté ?

Oui, dites-vous, cette communication de dons surnaturels est absolument possible ; mais Dieu l'a-t-il faite ? Déjà nous avons parlé de la possibilité d'un ordre surnaturel ; nous aurons occasion d'y revenir encore ; et nous montrerons que cet ordre n'est pas seulement possible, mais qu'il est réel. Ce n'est pas ma question présente. Je ne démontre pas en ce moment la réalité du mystère, je n'en démontre que la légitimité ; je ne l'établis pas, je le justifie. D'après la donnée fondamentale du dogme chrétien, cette libre et gratuite communication de la vie surnaturelle que vous reconnaissez maintenant possible en elle-même, Dieu l'a faite en réalité. Qu'il l'ait faite dans l'instant même de la création, ou qu'il ait revêtu immédiatement l'homme, après l'avoir créé, de son vêtement divin, il importe ici assez peu de le savoir. Ce qui est dogmatique

et sert comme de pivot à toute l'économie chrétienne, c'est que Dieu a *élevé* la nature humaine par une communication surnaturelle qui n'était autre que la grâce sanctifiante ou l'effusion de sa vie dans l'homme, avec tous les privilèges qu'y avait attachés son amour, et dont l'ensemble constituait dans Adam l'état de justice et de sainteté originelle ; le tout couronné par le don de l'immortalité sur la terre, et par le droit à la vision intuitive et à la possession de Dieu dans le ciel.

Cette communication de la vie de Dieu faite à l'homme n'entraînait pas absolument comme une conséquence nécessaire l'intégrité parfaite de la nature, et l'exemption de toutes ces humaines infirmités qui nous atteignent aujourd'hui. Même sous ce vêtement de la vie divine resplendissant en nous, Dieu aurait pu nous laisser une nature infirme, telle qu'il nous la laisse à nous-mêmes dans l'humanité régénérée. Mais son amour et sa providence en avaient disposé autrement. Il avait conjoint dans l'homme *élevé* les harmonies de la nature et les harmonies de la grâce. Il avait par une chaîne divine rattaché les unes aux autres.

L'intégrité et la perfection de la nature étaient liées par la volonté de Dieu à la permanence de la grâce sanctifiante ; si bien que l'une venant à disparaître, l'autre ne devait plus se soutenir. Cette perfection originelle, cet ordre primitif, c'était la raison obéissant à la vérité ; la volonté obéissant à la raison ; les passions obéissant à la volonté ; la création entière obéissant à l'homme ; et l'homme avec une intelligence ouverte à toute vérité, une volonté prompte à tout bien, et un cœur dont l'amour gravitait vers son centre, l'homme tout entier obéissant à Dieu.

Ces préliminaires posés sur l'état primitif de l'homme et le point de départ de la chute, il est facile d'entendre en quoi consiste la chute elle-même. Dieu ayant fait librement à l'homme un don surnaturel, pouvait mettre à la conservation de ce don telles conditions qu'il lui plaisait d'imposer ; comme un souverain pose des conditions de perpétuité et des cas d'amissibilité aux privilèges qu'il confère. Pour perpétuer dans Adam d'abord et dans sa postérité ensuite ces libres dons de son amour, Dieu pouvait vouloir de l'homme une

épreuve ; et il l'a voulue. Souverain, il a demandé au roi de la création son vassal un acte de dépendance. La nature de l'objet sur lequel devait porter cette reconnaissance de la souveraineté divine et cette manifestation de la dépendance humaine, est ici tout à fait secondaire. Ce qui importe uniquement, c'est la volonté ou le refus d'obéir. Nos philosophes se moquent agréablement de la pomme fatale devenue une pomme de damnation. Rien n'est plus niais que ces jeux d'esprit sur des choses graves. Devant Dieu qui commande, la différence entre les choses commandées est un détail. Pour lui, rien n'est ni grand ni petit ; et tout est infiniment distant de lui-même.

Or, Messieurs, telle est ici la donnée historique du mystère : le vassal n'a pas rempli la condition posée par le souverain. Dans la pleine possession de sa liberté et la claire vue de sa prévarication, l'homme a mis sa volonté au-dessus du commandement de Dieu ; au libre bienfait de son souverain il a répondu par l'insulte de sa révolte volontaire. Dès lors Dieu laisse l'homme repousser le don divin en consommant la ruine humaine. La justice originelle

et la grâce sanctifiante, avec tous les privilèges que l'amour du souverain y avait attachés, se retirent de notre premier père. Ce vêtement de beauté surnaturelle et de splendeur céleste dont l'avait orné la bonté divine, se détache de lui ; et Adam demeure dépouillé, non des facultés de sa nature, mais des prérogatives de la grâce et des libres dons de l'amour : à peu près comme le favori d'un grand roi serait, en punition de sa révolte, dégradé de ses privilèges et de ses honneurs aristocratiques. Et parce que, dans le plan primitif, l'intégrité et l'harmonie de la nature étaient subordonnées à la permanence de ce privilège surnaturel, cette intégrité et cette harmonie disparaissent avec lui ; et Adam dépouillé *surnaturellement* demeure blessé *naturellement*, non d'une blessure absolue qui corrompt la nature, mais d'une blessure relative à la santé pleine dont il jouissait avant sa chute, et dont il avait la vocation de jouir toujours.

*Inde mali labes.* La force divine qui retenait toutes ses facultés dans l'ordre a disparu de l'homme sous le coup de sa révolte. C'est alors que le désordre éclate au sein de la vie hu-

maine, et que le premier homme, tout en gardant en substance toutes les facultés de sa nature, en perd l'équilibre et la subordination. De là la concupiscence proprement dite, ou les passions retournées contre leur destinée; de là cette pente terrible qui fait pencher vers la terre l'homme détaché du ciel. De là dans Adam prévaricateur la loi de la lutte, de la souffrance et de la mort. De là enfin, ce qu'il importe ici surtout de bien saisir, le premier homme devenu devant son Créateur un légitime objet de colère; parce qu'il apparaît à ses yeux détourné de la fin qui lui était prédestinée, et comme tel déshérité, c'est-à-dire privé de ses droits à la vision intuitive et à la possession surnaturelle de Dieu au terme final de sa vie; droits librement conférés par la bonté de Dieu et librement perdus par la révolte de l'homme. Cette privation est précisément ce que l'Église entend par ce mot, la *damnation* ou la *mort de l'âme*; et elle constitue tout d'abord dans le premier homme cet état habituel résultant de sa prévarication actuelle, état de péché et de mort surnaturelle qui, par la volonté de Dieu, deviendra héréditaire.

ditaire dans l'humanité, et que nous nommons le *péché originel*.

Or le péché originel ainsi conçu, en quoi la raison est-elle en droit de le repousser? Comblé de dons tout gratuits, l'homme est châtié de sa révolte par son dépouillement; il est *dépouillé* et *troublé* tout ensemble, et par lui-même impuissant à reconquérir sa grandeur évanouie et son harmonie perdue. Que voyez-vous, je vous prie, dans cette catastrophe qui révolte la raison? Il y a un acte décisif; cet acte est dans Adam un péché personnel; de cet acte résultent un dépouillement et une blessure; dépouillement du surnaturel et blessure de la nature; blessure profonde, qui ne corrompt et ne transforme pas la substance de l'âme, mais qui lui fait perdre l'équilibre de son état primitif, et la fait pencher par une lamentable faiblesse vers le désordre et le mal. Ainsi Adam est un révolté châtié de sa rébellion par le dépouillement, et portant dans son dépouillement la blessure de ce coup qui a retenti jusqu'au fond de sa nature. Sa révolte a constitué sa prévarication actuelle et personnelle; son dépouil-



lement et sa blessure constituent son état habituel ; et c'est cet état habituel qu'il transmet à sa postérité coupable avec lui et en lui d'une prévarication, qui fut d'abord dans Adam actuelle et personnelle, et qui est dans l'humanité, dont il est le chef, héréditaire et habituelle.

Oui, dites-vous, et c'est ici où nous vous attendions : car c'est ici surtout que surgit pour nous la difficulté qui nous arrête. Nous concevons la chute personnelle d'Adam ; ce qui nous révolte, c'est le contre-coup de sa chute dans l'humanité. Nous comprenons sa faute et même son châtiment : ce qui nous déconcerte, c'est la responsabilité de sa race ; c'est le péché originel non pas dans Adam, mais dans la postérité d'Adam. Et voici en particulier ce que nous ne pouvons admettre sans abdiquer notre raison.

Comment des êtres qui n'existaient pas ont-ils pu être complices d'une faute commise avant leur naissance ? Que signifie une culpabilité rétrospective qui a précédé l'existence, et dont le coupable n'a pu même se douter ?

Comment la volonté d'un homme, quel qu'il

soit, a-t-elle pu renfermer physiquement ou moralement la volonté de tous ceux qui devaient naître de lui, alors que nous n'avons pas consenti à faire du premier homme notre représentant, et que notre suffrage universel n'a nullement fonctionné pour autoriser Adam à pécher en notre nom ?

Comment les hommes sortant du sein de leur mère, portent-ils dans leur corps une corruption et dans leur âme une souillure, résultant du fait même de leur génération humaine et de leur descendance adamique ?

Comment les enfants qui meurent sans baptême subissent-ils fatalement la damnation et le feu de l'enfer, comme conséquence d'une prévarication qu'ils n'ont pu ni vouloir, ni même connaître ?

Comment, en un mot, en face de ces difficultés qui déconcertent notre raison, le dogme de la chute pourra-t-il se justifier devant la raison ?

Voilà bien, Messieurs, si je ne me trompe, vos difficultés. Et il vous paraît qu'elles doivent beaucoup nous embarrasser. Rassurez-vous ; devant la vérité, aucune ne peut tenir ;

une même réponse les renverse : elles n'attaquent pas le vrai péché originel ; elles supposent plus ou moins un dogme imaginaire.

Où donc, je vous prie, l'Église a-t-elle défini comme un dogme notre complicité actuelle dans le péché actuel d'Adam ? Sans doute, nous pouvons et devons dire avec S. Paul, que *tous ont péché en Adam* ; oui « par la faute d'un seul, beaucoup, c'est-à-dire tous, sont constitués pécheurs, *peccatores constituti sunt multi*. » Mais il s'agit précisément d'entendre en quel sens nous avons péché, et sommes avec Adam constitués pécheurs. Nous sommes les victimes de la révolte du premier homme ; nous n'en sommes pas complices. Adam n'eut d'autres complices que la femme victime du serpent, et le serpent tentateur de la femme. Toutefois, sans être complices de ce qu'il y a d'actuel et de personnel dans le péché d'Adam, nous y avons comme fils d'Adam une participation morale qui nous fait tout à la fois héritiers de son crime et de son châtiment : participation qui ne résulte pas de la nature intrinsèque et de l'absolue nécessité des choses, mais de la libre volonté de Dieu qui

nous a liés comme fils avec notre commun père dans la solidarité d'une même faute et d'une même punition.

Où donc l'Église a-t-elle enseigné que l'homme en naissant apporte dans la vie une nature intrinsèquement et substantiellement corrompue ? Ce dogme est celui de l'hérésie, non de l'Église. L'Église, par la voix du concile de Trente, enseigne sans doute que l'homme apporte, en naissant, ce qu'elle nomme la *tache* et la *souillure* du péché originel ; mais qu'est-ce que cette tache et cette souillure ? Est-ce une souillure *positive* ? est-ce une tache *matérielle* ? Qui parmi nous vous oblige à le croire ? Il y a dans l'homme naissant la privation de la sainteté et de la splendeur originelle ; il y a l'effacement et la perte d'une beauté qu'il *devait avoir* dans le premier plan de la Providence ; il y a, en deux mots, le dépouillement des dons surnaturels, et la destruction de l'harmonie primitive, avec les infirmités physiques et morales qui en résultent. Est-ce que cela ne suffit pas pour légitimer les mots de tache et de souillure consacrés par le concile de Trente et la théologie chrétienne ?

Où donc l'Eglise condamne-t-elle au supplice du feu les enfants morts sans baptême ? Est-ce que des théologiens du premier ordre ne les exemptent pas de toute souffrance ? Est-ce que d'autres ne vont pas jusqu'à leur accorder une certaine félicité ? Est-ce que le texte même du concile de Florence, qui parle de peines, mais de peines différentes, ne peut pas se justifier par la simple privation de la justice originelle qui emporte comme conséquence l'impossibilité de voir et de posséder Dieu surnaturellement ? Est-ce que le dépouillement de la vie et de la beauté primitive, est-ce que la privation de la vue et de la possession de Dieu, ne suffisent pas aussi à expliquer ces mots des Pères et des conciles, que nous ne trouvons souvent si durs que parce que nous ne les avons pas assez compris ?

Vous vouliez savoir ce que l'Eglise enseigne sur cette transmission du péché originel qui offusque votre raison ? Le voici. L'Eglise enseigne que Dieu a fait à l'homme, en dehors des éléments de sa nature, des dons absolument gratuits ; et que, par suite de sa débilité, l'homme avec sa postérité est dé-

pouillé de ces dons, et demeure avec une infirmité de nature que Dieu n'était pas tenu d'empêcher, et avec l'impuissance d'atteindre la fin dernière que Dieu lui avait prédestinée. Pourquoi Dieu a-t-il établi cet ordre ? Pourquoi a-t-il voulu mettre pour condition à la permanence des dons surnaturels dans la postérité d'Adam, la condition de la fidélité d'Adam lui-même ? Pourquoi a-t-il subordonné à cette permanence du don surnaturel l'intégrité et l'harmonie de la nature humaine ? Pourquoi ? Il n'y a ici qu'un mystère, le mystère de la volonté de Dieu. Si Dieu vous eût consulté, vous eussiez peut-être conseillé autre chose. Soit ; Dieu n'a pas décidé ce que vous eussiez conseillé : il a voulu dans la postérité d'Adam le dépouillement et l'infirmité qui étaient dans Adam lui-même comme conséquence de sa faute.

Or, je demande ce qu'il y a d'absurde dans cette transmission aux enfants de l'indigence paternelle ? Est-ce qu'il n'est pas dans l'ordre général des êtres d'engendrer le semblable à soi, et de transmettre à la postérité les dégradations comme les privilèges de la paternité ? Est-ce qu'on trouve étonnant que dans

la société le fonctionnaire ou le titulaire dégradé pour crime de lèse-majesté, ne transmette pas à ses enfants une dignité perdue ? D'où vient cette manie antirationnelle de trouver absurde dans Dieu ce qu'on trouve si simple dans l'homme ? Quoi ! vous vous irritez de cette solidarité du dépouillement et de la misère entre le père et les enfants ? Et pourtant cette solidarité, vous la rencontrez partout ; et partout, pour l'absoudre et la justifier, votre philosophie sait trouver des raisons péremptoires. Vous dites que l'homme ayant inoculé le mal à son propre sang, Dieu n'est pas tenu d'empêcher cette dépravation de suivre son cours, et de s'en aller même à travers plusieurs générations diminuer l'honneur de la vie, ou flétrir l'incarnat d'une chair humaine. Et quand il s'agit d'une solidarité établie par la libre volonté de Dieu et acceptée par la libre volonté de l'homme ; vous venez, armés de la raison, de la science, et quelquefois de la parole même de Dieu, nous dire et nous redire que les enfants ne doivent pas être responsables des iniquités de leurs pères !

Ah ! vous en êtes bien sûrs ? la race ne peut

porter le poids de l'iniquité paternelle?... Mais avez-vous compté tous les péchés originels dont l'histoire vous montre le point de départ dans les générations prévaricatrices, et leurs contre-coups douloureux à travers les siècles? Est-ce que vous n'avez pas entendu cette grande et impartiale voix de l'histoire vous raconter et les péchés originels des races, et les péchés originels des nations, et les péchés originels des familles? Est-ce que vous ne l'avez pas vue vous montrant du doigt, au front de certaines races abâtardies et de certaines familles déchues, le stigmaté visible qui atteste, dans un sang qui coule encore, le passage du mal et le souffle du péché qui se sent toujours même à travers la distance et la durée?

Vous déclarez fièrement la solidarité du mal entre la race et la paternité une impossibilité, une impiété, un dogme cruel qui révolte le cœur, déconcerte la raison et doit indigner la religion elle-même? Ah! si vous le prenez de si haut, prenez garde que moi, à mon tour, du haut de ma doctrine, face à face avec vous, je ne vous regarde au visage, et que mon œil fixé sur vous n'y découvre des sillons qui



vous accusent et témoignent contre vous !... Etes-vous bien sûrs, quand vous levez sur moi vos yeux, et me montrez à découvert ce front où l'homme se déploie, êtes-vous bien sûrs que vous ne m'y montrez pas quelques vestiges encore visibles de l'iniquité lointaine ou proche de quelqu'un de vos pères dans l'humanité ? Combien peut-être parmi vous en ont reçu, sans l'avoir voulu et sans pouvoir le répudier, un héritage de douleurs qui n'entraient pas même dans ce commun héritage que nous tenons tous de notre premier père ? N'y en aurait-il pas parmi vous, peut-être, qui seront, eux aussi, des pères prévaricateurs, et emporteront leur postérité dans la solidarité d'une nature diminuée, d'un sang altéré, d'une vie déshéritée de sa force et de sa beauté ? Ah ! s'il en était ainsi, un jour, sans doute, vos enfants, sous le poids de vos prévarications et sous le stigmate de vos vices, pourront gémir, se plaindre et vous accuser. Mais si leur cœur accuse l'homme, leur raison n'accusera pas Dieu ; ils n'essayeront pas de le convaincre d'injustice ou de cruauté, pour avoir permis que l'homme transmitt à sa postérité

son indigence et sa misère. Non, en vérité, le mystère du péché originel n'a pas à demander grâce à la raison humaine. Bien défini, bien connu, il se justifie lui-même par lui-même, comme tous les mystères qui s'appuient sur la parole de Dieu, *justificata in semetipsa*.

Mais il y a plus et mieux à dire sur ce sujet. Et vous allez voir que ce point noir, qui vous effraye au berceau du genre humain, est la vraie lumière qui éclaire la science de l'homme.

## II

Toujours les docteurs et les moralistes chrétiens ont vu dans le mystère de la chute, une des plus grandes lumières qui sert à nous révéler l'homme. Ce mystère, en effet, qui entre si profondément dans l'économie du christianisme et qui reflète plus ou moins d'autres mystères chrétiens, est une donnée dogmatique et historique, qui nous en apprend plus sur l'homme que tous les efforts de la philosophie et de la science purement humaine. Nous l'avons vu, l'homme par suite du pé-

ché d'origine, n'est pas seulement un être dépouillé du surnaturel, c'est un être troublé dans sa nature ; un être qui a perdu, avec le privilège de sa vie divine, son harmonie première. C'est ce qui nous explique pourquoi la science qui repousse la prévarication et la perturbation primitive, n'arrive jamais, quoi qu'elle fasse, à une connaissance complète, et surtout à une connaissance vraiment pratique de l'homme. Je ne dis pas, remarquez-le bien, que sans le mystère du péché originel, vous n'avez aucune connaissance de l'homme, et que la science des traitements humains vous échappe entièrement ; je dis seulement que vous ne l'avez pas complète ; j'affirme que ce grand mystère du péché originel, en dogmatisant la chute et l'infirmité de l'homme, est pour la vraie science de la vie humaine un grand et merveilleux secours. Le vice de tant de systèmes erronés sur la nature humaine enfantés depuis plus d'un siècle par la philosophie et la science antichrétiennes, c'est de ne pas considérer l'homme comme un être tombé, déformé ; mais comme un être semblable aux autres êtres de la nature, dans son état parfait.

tement normal ; et le principe le plus radical de toutes ces aberrations, c'est d'oublier que l'homme par sa chute est un être détourné de sa fin surnaturelle, et comme tel, incapable, par lui-même d'atteindre sa destinée. De là une science de l'homme nécessairement fausse, qui met l'erreur à son point de départ, et roule dans le cercle éternellement vicieux de ses insolubles contradictions. Au contraire, donnez pour point de vue à la science de l'homme le mystère de sa chute : alors tout se comprend ; tout s'explique ; tout s'illumine ; tout brille d'une plus grande clarté ; et ce dogme obscur de la chute originelle devient, à la lettre, le flambeau qui éclaire le plus l'homme et ses mystères.

Il y a trois sciences surtout qui ont pour objet direct le traitement de l'homme : la science de l'homme physique, la science de l'homme moral, la science de l'homme social. Le mystère de la chute est la grande lumière qui éclaire la science de l'homme sous ce triple rapport.

Et d'abord, il y a la science de l'homme, qui a pour objet direct le traitement des corps : la

science de la médecine. Or, le dogme du péché originel contribue singulièrement à préserver la science médicale de ses deux plus grandes aberrations, et lui donne sa plus grande lumière. La doctrine du péché originel est avant tout et fondamentalement une doctrine spiritualiste : et, bien que le mal originel nous vienne avec le sang comme l'héritage de la paternité déchue, le mystère intime du péché originel gît surtout au fond de l'âme ; c'est le mystère de l'âme dépouillée de sa dignité et de sa splendeur première. Quiconque croit au péché originel affirme l'âme, c'est-à-dire la part essentiellement immatérielle de l'homme ; et par là, il fuit à jamais le plus grand abîme de la science médicale : le matérialisme. Je ne croirai donc pas sortir tout à fait de mon sujet, en saisissant ici, au passage, l'occasion de vous signaler dans la médecine contemporaine une aberration fondamentale, je veux dire le matérialisme-médical.

Le docteur qui s'approche de la couche où la maladie vous tient captif, peut faire jusqu'à un certain point abstraction de votre vie surnaturelle ; mais comment pourrait-il faire abs-

traction de votre âme, c'est-à-dire de votre vie spirituelle? Savoir si l'homme n'est qu'une matière organisée, ou s'il a une âme immatérielle, est la première question que doit résoudre la science qui prétend traiter, même physiquement, cet étrange malade qui s'appelle un homme. Je me trompe, l'immatérialité du principe vivant dans l'homme ne doit pas même être posée comme une question ; elle doit être acceptée comme un point de départ. Le matérialisme doctrinal est en médecine l'erreur principe et mère de presque toutes les autres. Jamais je n'admettrai l'homme qui nie audacieusement mon âme à toucher à mon corps. La science qui ne croit pas à l'esprit se trompe radicalement sur le principe de ma vie. Elle ne tient compte en moi que de ce qui se voit de l'œil ou se touche de la main ; or, je sais que dans la vie qui est malade, comme dans la vie qui est saine, ce qui importe le plus, ce qui fait en moi cette harmonie que j'appelle ma santé, ou ce désordre que je nomme ma maladie, ce n'est pas tant ce qui se voit que ce qui ne se voit pas. Je repousse de toutes mes forces ce matérialisme médical, cet *organi-*

cisme grossier qui ne veut voir que des lésions et encore des lésions, et qui, en s'abattant tout entier sur les organes, est incapable, selon la remarque d'un savant docteur, de s'élever aux causes supérieures qui donnent la vraie science des maladies et le secret de la vraie thérapeutique.

Qu'est-ce, en effet, qu'une vie humaine, si ce n'est l'union et la compénétration la plus intime, la plus profonde et la plus perpétuelle de la matière et de l'esprit? qu'est-ce qu'un homme, un homme sain ou un homme malade, si ce n'est l'action et la réaction continue d'une âme sur un corps, et d'un corps sur une âme? et dans notre état d'infirmité actuelle, qu'est-ce que le mystère douloureux de notre vie, si ce n'est un retentissement dans la chair des blessures de l'esprit, et un contre-coup dans l'esprit des blessures de la chair? Dès lors, comment concevoir rationnellement et scientifiquement un traitement de mon corps faisant une abstraction complète de mon âme? comment, en face de cette réalité vivante qui confond de son regard la science matérialiste, voyons-nous encore se perpétuer au mi-

lieu de nous ce système honteux qui méconnaît dans la médecine la part sublime de l'homme ; alors qu'il est si manifeste, au bon sens même le plus vulgaire, qu'il y a mille maladies qui torturent le corps, et dont la cause réelle n'est dans aucun organe et n'habite qu'au plus profond de l'âme ? O docteur, tu prétends guérir mon corps, et tu ne crois pas à mon âme ? tu dis qu'après avoir disséqué le cadavre humain, tu n'as pu saisir une âme au bout de ton scapel ; et tu en conclus que ma vie n'est que matière ! Arrière ! ... Va-t'en trouver ceux qui se méprisent assez pour abdiquer l'honneur de la vie humaine ; moi je suis un homme, je ne prétends pas être traité comme un animal. Dût ta conscience déshonorée soulager mon corps en faisant abstraction de mon âme, je lui dirais encore : Va-t'en : tu méconnaissais ma dignité ; tu insultes à la majesté de la vie. Ta médecine matérialiste n'est pas seulement l'extinction de la science, elle est la dégradation de l'homme, qu'elle traite comme une vile matière ; elle est l'humiliation du peuple livré comme un bétail à l'opprobre de tes expérimentations !



Il y a une seconde aberration de la science médicale qui tient plus directement à la négation de la chute. La doctrine du péché originel n'est pas seulement la doctrine de l'âme et de l'esprit, elle est la doctrine de l'homme tombé, et portant jusque dans son corps le contre-coup terrible de la chute qui a précipité son âme. Ce qui fait ici la grande aberration de la science médicale, même de celle qui n'est pas absolument matérialiste, c'est de ne pas comprendre ce mystère vivant de la contradiction humaine qui fait de notre vie un effroyable antagonisme entre la chair et l'esprit; antagonisme que l'homme sent d'autant plus, qu'il travaille davantage à refaire en lui-même par des efforts plus courageux son équilibre rompu. Le Christianisme, d'un seul mot, donne à la science médicale la clef de ce profond mystère, qui éclaire tout ensemble avec les abîmes de l'âme les plus profonds replis du corps humain. Quel que soit d'ailleurs votre symbole, que vous croyiez ou non au dogme de la chute, quand vous approchez de l'homme pour toucher à ses plaies vives, vous vous trouvez en face d'un être qui vous apparaît en proie à une

perturbation profonde. Quiconque juge autrement ce voyageur couché au chemin de la vie, meurtri et saignant, attendant les soins du Samaritain charitable, celui-là ne connaît pas l'homme, et il n'est pas digne de toucher à ses blessures.

Le corps humain lui-même, pour peu qu'il ait senti les souffles de la vie et les contacts du siècle, porte presque partout, sous les yeux de la science qui le regarde, des stigmates de dépravation dont le spectacle la tient dans l'étonnement. Ah ! Messieurs, dites-moi, est-ce que vous n'avez jamais pénétré dans l'un de ces rendez-vous des douleurs humaines, là où toutes les maladies qui atteignent l'homme dans son corps se rencontrent face à face, et vous donnent l'apparition d'une humanité blessée depuis la plante de ses pieds jusqu'au sommet de sa tête ? Eh bien, lorsque vous avez vu toutes ces plaies, toutes ces flétrissures, et pourquoi ne le dirai-je pas ? toutes ces ignominies dont le corps lui-même est le théâtre, l'acteur et la victime ; est-ce que vous ne vous êtes pas demandé dans une douloureuse stupéfaction : Pourquoi toutes ces blessures, tous

ces brisements, tous ces opprobres de la vie? qu'est-ce que cet être étrange qui se fait lui-même l'assassin de sa propre vie; qui retourne contre son âme tous les instincts de son corps, et qui inflige à son corps toutes les dégradations de son âme? Quel problème terrible pour vous surtout qui, au flambeau de la science, regardez dans ces mystères de honte, et qui venez, l'instrument ou le remède à la main, pour toucher et guérir ces blessures!

O vous à qui Dieu a fait la fonction de guérir les corps, comme Dieu nous a fait la fonction de guérir les âmes, écoutez : Dieu nous ordonne de vous honorer, à cause du besoin que nous avons de vous; et nous vous honorons; et avec l'honneur nous vous accordons le respect. Mais vous-mêmes, pourquoi ne respectez-vous pas dans l'homme le grand mystère de Dieu? Pourquoi méprisez-vous le dogme illuminateur qui éclaire toute votre science en éclairant tout l'homme? Quel est votre *credo* religieux et votre symbole philosophique? Votre raison ne peut-elle s'expliquer tous ces mystères par l'effet seul de la nature, telle qu'il vous paraît que Dieu a dû la créer? Alors, que n'ad-

mettez-vous, comme la cause première de toutes les lésions de la vie, cette lésion primitive qui en explique tant d'autres? Vous semble-t-il, au contraire, en prenant conseil de votre seule raison, que Dieu a pu créer cette nature telle qu'elle est, avec le germe de toutes ces maladies et même de toutes ces hontes, dont le spectacle contriste votre cœur et déconcerte votre science elle-même? Alors, que peut-il vous en coûter de reconnaître avec nous que, cette nature, si effroyablement malade, n'est devenue telle que par la prévarication humaine?

Mais non, la médecine antichrétienne ne veut ici ni rien voir ni rien entendre. Expliquer ces dégradations par la chute originelle lui semblerait une concession faite au surnaturel; et la médecine antichrétienne a horreur du surnaturel; et, par une secrète attraction qui lie l'ordre spirituel à l'ordre surnaturel, l'horreur qu'elle voue à l'un la pousse instinctivement à rejeter l'autre : et voilà pourquoi, non contente de traiter l'homme comme un être placé dans un état normal, trop souvent elle le traite comme un être purement animal, et ne voit en lui

qu'une *matière organisée*. Aussi, au lieu de demander à la santé des âmes le secret de la santé des corps, la voit-on quelquefois conspirer avec la dépravation morale pour arriver à la restauration de la santé physique. Honte à cette science deux fois inhumaine ! Je dois parler ici dans la plénitude de ma liberté apostolique. Je dénonce du haut de cette chaire un attentat de la médecine matérialiste et irréligieuse. Au lieu de chercher dans les efforts de l'âme la noble et grande thérapeutique des corps en proie à de terribles envahissements, c'est elle, je le sais, qui prête aux plus pervers instincts des complicités abominables ; elle, qui a pour le sens dépravé d'inhumaines complaisances ; elle, qui conspire sous le prétexte de la santé contre l'honneur de la chasteté : alors que l'expérience universelle a démontré avec éclat, que la virginité des âmes est un des principes les plus féconds de la beauté et de l'énergie des corps ; tandis que la volupté, presque toujours, est pour ceux qu'elle a touchés, un vêtement de feu et comme une robe empoisonnée qui brûle et consume dans la fleur de la vie, même les Hercules.

Le mystère de la chute n'éclaire pas seulement la science qui a pour objet direct le traitement des corps, elle éclaire encore plus la science qui a pour objet le traitement des âmes, je veux dire la science morale. L'ignorance ou la négation du mystère du péché originel est le grand aveuglement de la morale purement humaine. Parcourez, même sans tenir compte du passé, la variété des systèmes enfantés par les moralistes contemporains pour gouverner les actes humains, et créer la science pratique du traitement de l'âme ; tous ont un vice commun qui les frappe d'impuissance : l'ignorance ou la négation de la chute.

Je vois d'abord, parmi les inventions de la sagesse humaine, la morale fouriériste avec toutes celles qui gravitent autour d'elle et marchent sous l'impulsion de son principe ; c'est la morale qui prend pour point de départ l'harmonie dans l'homme ; morale nouvelle qui conduit l'humanité, à travers les parfums et les fleurs, à des vertus sans efforts et à des héroïsmes qui ne coûtent rien ; morale la plus profondément immorale, qui consacre la débauche et sanctifie la honte. Avec la morale

fouriériste nous avons la morale positiviste ; morale étrange qui met les faits à la place des principes ; qui accepte tout ce qui est, non tout ce qui doit être ; qui nie dans la sphère des devoirs l'immuable et l'absolu ; morale inouïe, dont le dernier mot se résume aussi dans la négation de la morale, et dont le résultat nécessaire est la destruction de toute vertu. Après la morale fouriériste et positiviste, il y a, avec des nuances indéfiniment variées, la morale épicurienne, qui met la vertu non dans la résistance à la passion, mais dans la modération du désir. Ne pas trop vous venger, si vous avez la passion de la vengeance ; ne pas trop vous irriter, si vous avez la passion de la colère ; entre la résistance à la passion et l'assouvissement de la passion, trouver le juste milieu. Morale commode, qui a pour terme de ses ambitions ce facile idéal : ne pas excéder dans le mal. Morale servile et lâche, dont l'héroïsme consiste non à commander à la passion, mais à l'empêcher d'envahir l'homme tout entier ; grossier et vulgaire idéal qu'elle ne parvient pas même à réaliser.

Messieurs, je le sais, il y a une morale plus

honnête, qui reconnaît jusqu'à un certain point la nécessité de la lutte, et prétend assurer aux principes le triomphe légitime sur le sentiment, la passion et l'instinct ; morale spiritualiste, qui a l'ambition de rivaliser en efficacité avec le christianisme lui-même. Mais cette morale, elle aussi, se démontre dans la réalité faible et insuffisante : elle ne voit pas tout le fond de l'homme, et elle ne comprend pas la plénitude de son devoir ; elle n'a pas le sens assez profond de cette opposition qui arme l'erreur contre la vérité, le mal contre le bien, l'homme contre Dieu. Elle ignore, en un mot, le mystère de la chute ; et dès lors, ne comprenant pas assez l'homme, elle est impuissante à proclamer la plénitude de ses obligations. Une autre cause d'insuffisance plus radicale atteint ici la philosophie rationaliste ; c'est l'ignorance de la destinée surnaturelle faite à l'homme, et des moyens du même ordre établis pour secourir sa faiblesse et guérir ses blessures. Là, croyons-nous, gît surtout le mystère de l'inefficacité rationaliste et de l'impuissance philosophique. Ignorant le vrai but de la vie, la philosophie purement hu-



maine se trouve impuissante à lui fournir les vrais moyens pour arriver à sa fin : or cette ignorance de la vraie destinée, remarquez-le bien, tient intimement à l'ignorance de la chute originelle. Aussi, quoi que fassent ici les philosophes même les mieux doués et les mieux intentionnés, ils n'arrivent pas à créer une morale efficace et vraiment féconde. Leur supériorité n'éclate que dans les sphères de l'abstraction et dans les régions de l'idéal. Mais s'agit-il de toucher à l'homme, de le gouverner, de le diriger, de le subjuguier par l'efficacité de leur sagesse; une seule chose se révèle et se produit avec éclat : l'impuissance, la faiblesse, la stérilité. Tous, malgré des miracles de bon vouloir et des prodiges de génie, tous font aboutir plus ou moins l'humanité instruite par leurs leçons à ce lamentable résultat : à une morale effroyablement latitudinaire, qui n'est plus même un embarras pour les passions qui veulent se satisfaire. Quoi qu'il en soit du reste de la possibilité absolue pour la philosophie rationaliste de connaître l'homme et ses devoirs, je constate un fait, le fait général de son impuissance et de sa stérilité. Or, d'où vien-

nent cette faiblesse, cette impuissance et cette stérilité de la morale humaine? Cela vient de ce que, comme la science médicale, elle part d'une erreur fondamentale; cela vient, par-dessus tout, de ce qu'elle traite l'âme humaine comme une âme dans son état normal et naturel; cela vient, en un mot, de ce que la morale purement humaine ignore trop l'homme, et ne connaît pas assez, avec la cause première de son mal, la suprême loi de sa vie.

Quelle est-elle donc cette grande loi de la vie dont l'ignorance ou la connaissance insuffisante fausse à jamais la science qui a pour objet le gouvernement de l'âme humaine? Ah! Messieurs, cette grande loi, c'est la loi qui se révèle à la fois et dans le sanctuaire intime de vos consciences, et dans le champ de bataille de vos membres vivants; cette loi, c'est la loi de la lutte de l'esprit contre la chair, de l'homme ancien contre l'homme nouveau; c'est le combat perpétuel et douloureux de l'homme contre lui-même. Là, vous dis-je, est la clef de l'âme humaine et le secret de sa vie. Quiconque ne tient pas ce secret qui explique tant de choses, et cette clef qui ouvre

tant de mystères, celui-là, croyez-le bien, ne sait pas tout ce qu'il faut savoir, pour parler à l'homme de vertu, de dévouement et d'héroïsme. Qu'est-ce que la vertu ? la lutte contre soi-même. Qu'est-ce que le dévouement ? la lutte contre soi-même. Qu'est-ce que l'héroïsme ? c'est la lutte encore, mais la lutte élevée à sa plus haute puissance. Quoi ! dites-vous, la lutte pour être un héros, un dévoué, un vertueux ? pourquoi ? Ah ! vous le demandez ? parce que l'homme est déchu ; parce que l'homme est dans le faux ; parce que l'homme gravite vers le mal ; parce que l'homme est au penchant de l'abîme, et qu'il ne peut remonter vers les sommets du bien et l'idéal de la vertu, qu'à la condition de vaincre tout obstacle, et, par-dessus tout, de se vaincre soi-même.

Aussi, Messieurs, si vous voulez savoir ce qui fait l'incontestable supériorité des moralistes chrétiens sur tous les autres moralistes, le voici : ils donnent pour point de départ à toute science qui aspire au gouvernement de la vie humaine, la chute et la dégradation de l'homme. Ils posent, dans la lumière du dogme, ce grand axiome de la morale chré-

tienne : toute vertu dans l'homme est une réaction contre le mal qui est dans l'homme. Ils comprennent que la lutte est la loi de toute la vie et la nécessité de toute vertu. Oui, les moralistes chrétiens, plus que tous les autres, ont la révélation de la grande lutte humaine que chacun porte en soi. Et lorsque Dieu leur donne avec l'honneur de la science la gloire plus héroïque de la sainteté ; alors ils ont de cette loi, de cette lutte, une vue plus pénétrante et un sens plus profond ; ils voient et ils sentent mieux par leurs résistances les attractions du mal ; et voilà pourquoi ils sont plus capables et plus dignes de donner aux hommes les vraies leçons du bien. Ils sont les meilleurs théoriciens de la vertu et les meilleurs médecins des âmes, parce que, mieux que tous les autres, ils comprennent et font pratiquer ces réactions généreuses du bien contre le mal, seules capables de faire sortir du fond des âmes des miracles de vertu, des miracles de dévouement et des miracles d'héroïsme.

Enfin, Messieurs, il y a une troisième science qui emprunte au mystère de la chute une de ses plus grandes lumières : c'est la science qui

a pour objet le traitement des sociétés, la science sociale. Sans la connaissance de la déchéance humaine, cette science, quels que soient le génie, la force et l'habileté, n'est jamais complète. C'est que les grands éléments de la vie sociale ne sont bien compris que vus dans la lumière qui jaillit du mystère de la chute. Sans doute, la connaissance de ce mystère ne donne pas, par elle-même, ce que l'on appelle l'art de gouverner ; mais elle donne la raison radicale du bon gouvernement. Elle ne donne pas les habiletés de la politique, mais elle en découvre le vrai point d'appui. En donnant à l'homme d'Etat l'intelligence complète de l'être social, elle lui communique au plus haut degré ce que j'appelle ici le grand sens politique. Elle fait comprendre que, dans la société comme dans l'homme, le progrès ne se fait et ne se soutient que par la réaction du bien contre le mal ; elle tue cette idée qui est la mort de toute science sociale, à savoir que l'art de gouverner n'est qu'une pondération de l'un et de l'autre.

Pour bien gouverner les hommes, il faut bien connaître les hommes ; or, quand on n'a

pas une fois bien compris que, par suite de la perturbation originelle, les grands courants de la vie humaine vont par eux-mêmes à la fausseté, au désordre, à l'abîme, à peu près comme les fleuves en suivant leur pente s'en vont à la mer ; on n'a pas et on ne peut avoir, dans sa plénitude, la connaissance de l'homme social. Vous croyez trop facilement, Messieurs, que l'homme, depuis son apparition sur la terre, ne cherche que le vrai et ne veut que le bien. L'histoire vous crie au dehors, et peut-être votre cœur vous crie au dedans, que l'homme a peur du vrai, parce qu'il a peur du bien. Sans doute l'homme n'aime pas le faux pour le faux, et il ne cherche pas le mal pour le mal. Mais ses passions retournées par la chute primitive contre leur but final, mettent l'homme dans une contradiction violente qui lui fait souvent prendre en haine la vérité, le bien, les hommes, Dieu même. Oubliez ce grand fait humain, vous saurez peu le secret de bien gouverner les hommes. Non, si vous ne tenez compte de cette perturbation radicale, qui est le contre-coup de la chute originelle, jamais vous ne parviendrez à ordonner parfai-

tement par rapport à leur fin les forces sociales ; ce qui est, par excellence, l'art de gouverner. Si le souffle des hommes et le souffle de Dieu vous portent un jour au sommet de la société, et vous font la difficile mission de tenir dans vos mains les ressorts du gouvernement ; alors essayez, sans compter avec ce grand fait humain, de réaliser dans leur perfection relative ces trois choses qui concourent en s'harmonisant à l'ordre et à la grandeur sociale, la liberté, l'égalité, la fraternité ; vous n'y parviendrez pas : vous n'arriverez jamais qu'à une liberté dérisoire, à une égalité imaginaire, à une fraternité égoïste.

Vous voulez réaliser parmi les hommes le règne de la vraie liberté ; ah ! vous avez raison. La liberté, c'est-à-dire la faculté assurée à tous et à chacun de déployer toutes ses énergies pour embrasser le vrai et accomplir le bien, oui, cette liberté il nous la faut ; c'est le vrai droit de l'homme ; c'est la base du droit social ; c'est le progrès des sociétés ; Dieu nous donne de la voir de plus en plus grandir parmi les peuples. Oui, mais est-ce que vous ne sentez pas qu'il y a au fond de la nature humaine une

perpétuelle et universelle conspiration contre la liberté? Est-ce que vous n'avez pas vu ces instincts despotiques qui semblent attendre l'heure pour prendre la société à la gorge, confisquer tous vos droits et assassiner toutes vos libertés, comme les brigands qui guètent le voyageur au chemin? Comment entendre le secret du gouvernement des hommes; comment se flatter surtout d'en faire des citoyens libres, en feignant d'ignorer ces réalités humaines? et quelle est cette folie de prétendre gouverner les hommes comme Dieu les anges, et leur donner la liberté, en oubliant ou feignant d'oublier ce qui conspire éternellement contre la liberté?

Vous voulez réaliser parmi les hommes le règne de la véritable égalité; et vous avez raison encore. Car, s'il y a une égalité fausse, il y a une égalité vraie; s'il y a une égalité désastreuse, il y a une égalité salutaire. Il y a une communauté de droits où nous nous rencontrons tous; et il y a une communauté de devoirs qui nous domine tous. Cette égalité salutaire et vraiment sociale, nous la voulons, et nous l'appelons tous ensemble. Mais



prenez-y garde, je vous prie ; ce grand souffle d'égalité qui traverse le monde entier parce qu'il s'échappe de tout cœur humain, est-ce bien la voix de l'homme libre et bon, demandant sa place au soleil de la même liberté et sous l'égide des mêmes droits ? N'est-ce pas plutôt la voix des instincts despotiques qui appelle la souveraineté, et qui pour y mieux arriver, demande avec clameur et poursuit avec fureur un nivellement monstrueux ? n'est-ce pas ce souffle qui souleva au cœur de nos premiers parents la première révolte, *eritis sicut Dii* ? et si vous ignorez, ou feignez d'ignorer cette autre contradiction sociale, je le demande, comment ferez-vous régner parmi les hommes la véritable égalité ?

Vous voulez enfin, dites-vous, voir s'accomplir sur la terre le règne de la vraie fraternité. Ah ! oui, qu'elle vienne, qu'elle vive et règne parmi nous, la douce et sainte fraternité ; qu'elle descende sur tous les chrétiens, du cœur du Christ notre frère à tous, du cœur de Dieu notre père à tous, du cœur de l'Église notre mère à tous ! Nous sommes frères ; et quel plus grand besoin pouvons-nous éprouver

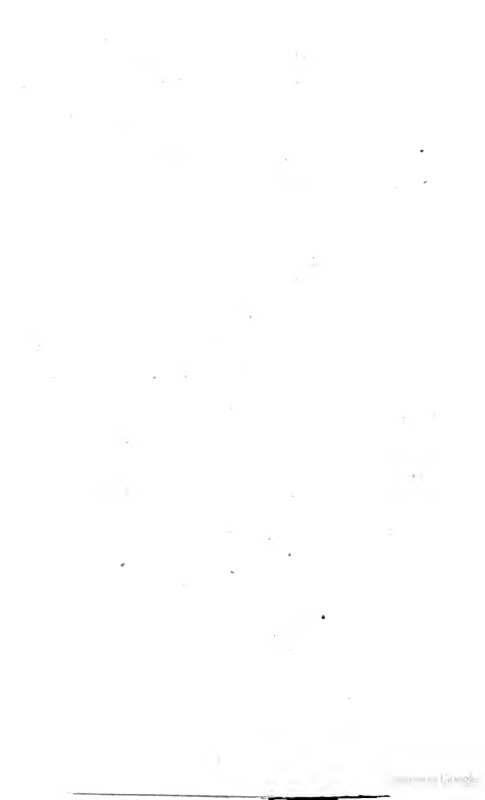
que de nous verser les uns dans les autres, par le flux et le reflux de notre mutuel amour et de nos mutuels bienfaits? qui nous empêche de multiplier le bonheur de chacun par le bonheur de tous, et de nous asseoir heureux et unis au même banquet des fraternelles joies? Messieurs, ce qui nous empêche, vous voulez le savoir? Mais c'est cette blessure la plus profonde faite au cœur humain par la chute originelle; c'est ce ver éternellement rongeur de toutes les fraternités qui veulent se faire ici-bas un règne toujours poursuivi et toujours fuyant : l'égoïsme, l'affreux égoïsme, que vous seriez encore forcés de reconnaître à ses jalousies, à ses haines, à ses cupidités, à ses débauches antisociales, quand même vous n'en voudriez pas voir la cause lointaine dans le mystère de la chute. Et dès lors, comment espérer gouverner les sociétés humaines, comme si l'humanité ne se composait que d'Abels; alors que vous sentez partout aux souffles qui frémissent dans l'air, et aux rugissements que l'on entend sortir du fond des âmes, que pour assassiner les Abels il se rencontre partout des Caïns? Vous ne voulez pas compter avec cette réalité

terrible qui se révèle à nous dans l'ombre du mystère, avant de se révéler dans la clarté des faits ; eh bien, si vous le pouvez, faites régner la fraternité. Je crains que, par une science sociale qui méconnaît l'origine du mal moral et le fond de la vie humaine, au lieu d'arriver à la république vraiment fraternelle, vous n'aboutissiez qu'au règne sanglant du fratricide !

Ah ! puisque j'ai nommé Caïn, puisque j'ai nommé Abel ; que la catastrophe évoquée par ces deux noms et si voisine encore de la chute primitive, vous instruisse et vous éclaire : voyez tout près de notre berceau ce sang d'un frère versé par la main d'un frère ; apprenez par la voix de ce sang la chute de l'humanité ; et que de cette chute de l'humanité jaillisse pour vous la lumière qui éclaire tous les abîmes et tous les mystères de l'homme.

---

## SIXIÈME CONFÉRENCE



## SIXIÈME CONFÉRENCE

---

### LE MYSTÈRE DE L'INCARNATION

FOYER DE LA SCIENCE.

---

MESSIEURS,

Après avoir exposé le mystère qui nous initie à la connaissance du monde et le mystère qui nous initie à la connaissance de Dieu, nous avons examiné dans notre dernière conférence le mystère qui, du fond même de son obscurité, éclaire le plus la science de l'homme : le mystère de la chute, ou du péché originel. Ce mystère montré dans son vrai jour, vous l'a-

vez reconnu, se justifie par lui-même. Vous avez vu, au point de départ de la chute, l'humanité, que Dieu eût pu créer telle qu'elle naît aujourd'hui, rehaussée par des dons surnaturels, et nous montrant de loin, dans les splendeurs de l'Eden primitif, une beauté transfigurée. Vous avez vu l'homme par sa révolte se dépouillant volontairement lui-même de ces privilèges librement octroyés, et sous le coup de sa prévarication, tout à la fois privé de sa vie surnaturelle et blessé dans sa nature. Vous avez vu enfin le premier homme, par suite de sa chute personnelle, entraînant avec lui sa postérité dans sa déchéance, et léguant à ses enfants cet héritage d'infirmités physiques et morales qui, sans constituer le péché originel dans son essence, en devaient être les tristes et douloureux appendices.

Certes, nous ne le nierons pas, il demeure là encore quelque chose qui se dérobe et nous échappe. Si ce mystère nous envoie des clartés, il garde pour nous des ombres. C'est la nécessité inhérente à tout mystère. Mais vous avez beau creuser jusqu'à la fin du monde cet abîme profond ; jamais vous n'arriverez à

en faire sortir un démenti donné à la raison. Et ce mystère qui se justifie en lui-même devant la raison, a le privilège singulier, tout en demeurant obscur, d'éclairer d'une plus grande clarté les abîmes de la vie, et d'illuminer toutes les sciences qui ont pour objet l'homme lui-même. La science médicale, qui a pour but le traitement des corps, y trouve un préservatif contre ses deux plus grandes aberrations, la première, qui consiste à ne voir dans l'homme qu'une matière organisée ; la seconde, qui consiste à voir dans l'homme un être dans son état normal. La science morale, qui a pour objet le traitement des âmes, trouve particulièrement dans le mystère de la chute la révélation de la vraie loi, et de la vraie fin de la vie : loi fondamentale, et fin surnaturelle, dont l'oubli ou l'ignorance laisse dévier la morale, et condamne les moralistes à l'impuissance de réaliser l'idéal de la vertu. Enfin la science qui a pour objet direct le traitement de l'homme social et le gouvernement des sociétés, trouve, elle aussi, dans l'ombre de la chute sa plus grande lumière. A la lueur de ce flambeau placé au berceau du monde, elle voit ce qui



conspire éternellement dans l'humanité contre le règne de la liberté, de l'égalité et de la fraternité; et elle trouve dans cette révélation le vrai secret du gouvernement des peuples. Ainsi ce mystère du péché originel, qui soulève tant d'oppositions, porte en lui-même sa justification, et vient au secours des sciences et des philosophies qui l'attaquent.

Mais pour que ce mystère soit vu dans tout son jour et vous envoie toute sa lumière, il ne faut pas le séparer d'un autre qui sert à en éclairer les faces demeurées obscures. Le mystère du péché originel avec les conséquences qu'il entraîne, est le côté lugubre du Christianisme; le mystère du Verbe incarné en est le côté radieux. Voilà pourquoi après avoir contemplé le mystère de la chute de l'homme, il faut contempler le mystère de l'Incarnation du Verbe, qui est le mystère de la réparation. Obligé de résumer la doctrine et de condenser la lumière, après avoir fait subir à ce mystère, comme aux précédents, l'épreuve de la raison, nous le montrerons comme le centre de toute la science, et comme le foyer de la lumière universelle.

## I

Le mystère de l'Incarnation a des côtés si attractifs pour notre humanité, qu'il aurait dû, ce semble, trouver plus facilement que tous les autres un bon accueil devant les intelligences ; il avait pour séduire la pensée tous les charmes du cœur. Et cependant, aujourd'hui comme à l'heure de sa proclamation première, ce mystère rencontre la contradiction ; il demeure ce qu'il fut au commencement : la folie de la Gentilité : *Gentibus stultitiam*. L'antichristianisme scientifique et philosophique s'attaque à lui de préférence, sans doute parce qu'il y sent battre le cœur du Christianisme. Des païens nouveaux, que le Christianisme importune, et dont l'impiété voudrait anéantir le Dieu qu'ils ont quitté, nous refont, avec aggravation d'ignorance et d'audace, contre le mystère de l'Incarnation, des objections depuis dix-huit siècles cent fois réduites en poussière par la parole chrétienne, et qu'il faut combattre toujours, puisque toujours elles reviennent obscurcir de leurs ténèbres les

clartés de la lumière. Écoutez, Messieurs, écoutez contre le grand mystère chrétien l'objection aujourd'hui à peine concevable de l'antichristianisme.

« Il n'est pas nécessaire, dit-il, d'insister longuement sur ce qu'il y a d'impossible et de contradictoire à ce que l'essence infinie de Dieu vienne se circonscrire et se limiter dans une essence finie et imparfaite ; en d'autres termes que la Divinité s'ajoute à l'humanité ou l'humanité à la Divinité ; en sorte que, malgré l'union intime des deux natures, et en vertu même de cette union, il y a tout à la fois dans la même personne deux personnalités distinctes ; ce qui revient en définitive à un parfait non-sens. Ce dogme de l'Incarnation, continue l'antichristianisme, contre lequel la raison se révolte, est précisément ce que les chrétiens admirent le plus. » Ainsi, d'après cet exposé du mystère, la Divinité vient se circonscrire dans l'humanité, ou s'ajouter à l'humanité. Selon d'autres génies aussi bien renseignés sur la réalité de notre foi, l'Incarnation est le mystère où la Divinité vient *s'anéantir* dans l'humanité.

Je le demande, Messieurs, que dire devant

une telle exposition de notre dogme ? Est-ce l'ignorance, est-ce la mauvaise foi qui dénature à ce point le mystère chrétien, et s'en fait un fantôme ridicule pour le mieux livrer à la risée des nations ? Vraiment, à ces grands esprits qui ignorent ou défigurent si prodigieusement la vérité chrétienne, on serait tenté de dire : Retournez au catéchisme ; et vous apprendrez que ce que nous admirons, ce n'est pas ce que vous attaquez, mais ce que vous ignorez.

Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer, Messieurs, que la haine du Christianisme se trahit au fond de cet antagonisme. Il n'y a que la haine pour parler en ces termes du grand mystère d'amour. Blessé au cœur par de tels coups avec le Dieu que j'aime, et avec tous mes frères les chrétiens, j'aurais quelque droit de laisser échapper contre la haine calomniatrice le cri de l'amour indigné. Mais je veux imposer silence à mon propre cœur, pour vous faire entendre dans l'exposé de ma foi la voix d'une calme raison.

Demeurons au point de vue où l'antichristianisme se pose pour attaquer notre mystère. L'antichristianisme nie la possibilité intrinsè-

que de l'Incarnation ; il prétend y saisir une contradiction , un non-sens absolu, une folie sacrée. Voyons donc, de quoi s'agit-il ici au point de vue de la raison ? Est-ce que le dogme de l'Incarnation prétend, comme on a osé le dire, circonscrire l'essence infinie dans une essence finie ? ou bien, selon une autre interprétation où le prodige de l'ignorance n'est pas moins étonnant, est-ce que le dogme affirme que la Divinité s'apéantit dans l'humanité, ou que l'humanité elle-même vient se perdre et s'évanouir dans la Divinité ? Enseignons-nous que le mystère de l'Incarnation est la confusion de la nature divine et de la nature humaine ? ou bien, maintenant la distinction des deux natures, prétendons-nous affirmer deux personnes dans une personne ? Tout cela, nous en convenons, est absurde, très-absurde. Tout cela fut enseigné et défendu par l'hérésie. Oui, mais tout cela fut condamné par l'orthodoxie et réprouvé par l'Église. Qui a enseigné dans le mystère de l'Incarnation la dualité de personnes en Jésus-Christ ? qui ? Nestorius. Qui a anathématisé Nestorius ? L'Église assemblée au concile d'Éphèse. Qui a voulu, en mainte-

nant l'unité de la personne, confondre les deux natures en Jésus-Christ? qui? Un hérésiarque, Eutychès. Qui a foudroyé Eutychès? l'Église catholique au concile de Chalcédoine. Qui a voulu reconnaître en Jésus-Christ, avec l'unité de nature, une seule volonté et une seule liberté? Des hérétiques. Qui a frappé ces hérétiques? L'Église encore dans ces grandes assises où elle s'assemblait pour confondre l'erreur et glorifier la vérité.

Que penser, Messieurs, de la loyauté d'une polémique qui vient nous objecter l'erreur hérétique, alors que nous n'affirmons et ne prétendons défendre que la vérité catholique? Ah! la vérité catholique, puisqu'il en est tant aujourd'hui qui ont le malheur de l'ignorer, il faut la rappeler, la définir, la préciser. Or, la vraie foi sur le mystère de l'Incarnation, la voici : C'est que « nous croyions et confessons que Notre-Seigneur Jésus-Christ est Dieu et homme tout ensemble : *Est ergo fides recta, ut credamus et confiteamur quia Dominus noster Jesus Christus Deus et homo est* : Dieu engendré de la substance du Père avant tous les temps; homme né de la substance de sa mère dans le temps;

Dieu parfait, et homme parfait, ayant une chair humaine et une âme raisonnable. Et bien qu'il soit homme et Dieu, il n'est pas deux, mais un seul Christ; un, non par le changement de la Divinité dans la chair, mais par l'assomption de l'humanité en Dieu; un, non par la confusion des substances, mais par l'unité de la personne. Car de même que l'âme raisonnable et la chair ne constituent qu'un seul homme, Dieu et l'homme ne sont qu'un seul Christ (1). »

Ainsi le Fils de Dieu, le Verbe, seconde personne de l'auguste Trinité, prend un corps et une âme comme votre corps et votre âme, c'est-à-dire la nature humaine; il l'élève jusqu'à l'honneur incomparable de sa personnalité; en sorte que les opérations du corps et les opérations de l'âme, tout en demeurant des opérations de la nature humaine, sont rapportées au Verbe divin qui dirige tout, est responsable de tout, et communique à tout la dignité et le mérite qui vient de sa personne. Ainsi la souffrance qui atteint directement la nature

(1) Symb. de saint Athanase.

humaine et est dans la nature humaine, se rapporte à la personne du Verbe ; et l'on peut et doit dire que le Fils de Dieu a souffert, parce que cette nature humaine où s'est posée la souffrance, lui appartient. Ainsi on pourra dire aussi que Marie est la mère de Dieu, parce que cette chair et cette substance humaine formée de son sang et portée dans ses entrailles, appartient au Verbe qui l'a prise et l'a faite sa chair et sa substance propre.

Voilà le mystère, Messieurs : *ecce mysterium dico*. Où voyez-vous là que la Divinité s'absorbe dans l'humanité, ou que l'humanité vient s'ajouter à la Divinité pour constituer deux personnes dans une même personnalité ? où découvrez-vous dans le dogme ainsi conçu et défini la confusion des natures, ou la dualité des personnes ? qu'y a-t-il ici d'intrinsèquement impossible à ce qu'une même personne gouverne l'empire d'une double nature ; lorsque vous-mêmes, dans l'unité de votre personne humaine, vous régissez le double domaine d'une substance matérielle et d'une substance immatérielle, de votre corps et de votre âme ?



Et si, comme nous l'avons déjà remarqué, une lumière qui luit en vous comme l'évidence vous force de reconnaître au fond de votre vie l'unité de la personne dans la dualité de la substance ; rationnellement que peut-il vous coûter d'admettre comme une chose possible l'unité de la personne même dans la triplicité de la substance ? Est-ce que l'un est plus facile à comprendre que l'autre ? Est-ce que vous ne voyez pas que le premier n'est lui-même possible que par la même puissance qui a voulu et constitué le second ? Ah ! celui qui rapproche, malgré leur distance naturellement infranchissable, la matière et l'esprit, pour faire de leur union une seule personne, comment n'aurait-il pas la puissance d'élever l'un et l'autre jusqu'à lui, et de se les unir sans les confondre, et sans se confondre avec elles, dans l'unité de sa personne divine ? Si vous trouvez le mystère de votre personnalité une chose si simple, pourquoi trouveriez-vous le mystère de l'Incarnation une chose si absurde ? Quelle est cette étrange prétention de la raison humaine d'opposer sans cesse à la puissance de Dieu la barrière de l'impossible ? Ce que Dieu peut, jus-

qu'où s'étend sa puissance d'opérer en dehors de lui, vous est-il donc si facile de le voir, de le comprendre, de le définir? Et lorsque vous accordez à Dieu la puissance de créer avec deux substances distinctes une personnalité qui subsiste en elle-même, et dans ses actes ne relève que d'elle-même; comment refuseriez-vous à Dieu de se poser lui-même comme la personnalité régissant à la fois deux natures distinctes?

Ah! Messieurs, laissons ce point de vue trop abstrait et trop aride de la possibilité du mystère. Car en vérité, lorsque nous insistons pour vous démontrer contre l'erreur antichrétienne la possibilité de l'Incarnation, manifestement nous faisons acte de condescendance; nous compassions à l'infirmité des esprits, et nous écartons de leur chemin la pierre de scandale où trop facilement ils viennent se heurter. L'Incarnation est bien plus qu'une chose absolument possible; c'est une chose souverainement *convenable*. Oui, si une vue claire de mon intelligence me dit qu'un Dieu pouvait s'incarner, un cri spontané de mon âme me dit : Il convenait qu'il le fit.

Je pourrais vous dire tout d'abord que le mystère de l'Incarnation répond magnifiquement aux convenances de l'homme. Si vous regardez au fond de la nature humaine et au fond de ce grand mystère chrétien, vous découvrez entre l'une et l'autre une merveilleuse correspondance, et une sorte d'harmonie fondamentale. L'homme tombé par sa faute, du fond de sa faiblesse et de son impuissance, non-seulement invoquait pour se relever le secours d'une force divine; il appelait encore pour mieux remonter vers sa grandeur perdue un modèle à contempler. Homme, ayant pour vocation et pour destinée de conquérir Dieu, il lui fallait un modèle vivant aussi rapproché que possible et de Dieu et de lui-même; et il cherchait comme idéal à contempler, et comme exemplaire à imiter, l'Homme-Dieu : l'Homme-Dieu, non-seulement lui apportant le prix de la rançon qui devait le racheter, mais venant lui montrer achevée en lui-même la perfection qu'il devait pratiquer.

Qui ne connaît dans l'homme cet inexprimable besoin d'imiter; passion sublime qui lui fait souvent poursuivre son idéal, même

dans les régions de l'imaginaire, impuissant qu'il se sent à le trouver tel qu'il le poursuit dans le monde réel ? Qui ne comprend dès lors comment le mystère de l'Incarnation correspondait heureusement à cet invincible besoin de poursuivre le grand, le beau, le parfait, même du fond de sa misère et de son infirmité ? Ah ! pour moi je le sens, oui, j'aspire avec l'humanité entière à imiter ce je ne sais quoi que je ne puis définir, que je cherche partout, et que je ne trouve nulle part ; une perfection qui tienne tout ensemble et de l'homme et de Dieu ; de l'homme que je suis et que je me sens moi-même, de Dieu que je cherche et dont l'infinie perfection me séduit encore de loin, alors même que je ne la puis atteindre ; de l'homme, afin que je sente dans mon modèle quelque chose de cette infirmité qui m'atteint dans ma chute ; de Dieu, afin que je retrouve en lui cet idéal dont la poursuite lointaine doit être ma grandeur et ma restauration.

Eh bien, ce modèle, ce type, cet exemplaire, cet idéal, Dieu me le montre, à travers l'ombre du grand mystère, aussi parfait, aussi rayon-

nant, aussi sympathique et aussi attractif que possible. Le voilà, unissant en lui cet humain et ce divin que je cherche dans mon modèle : cet humain qui est en moi et que je suis moi-même ; ce divin qui est hors de moi, et que je veux le plus possible faire passer en moi-même. Le modèle nous est donné ; le Verbe s'est incarné ; il a montré son visage ; il a regardé l'humanité, et l'humanité l'a regardé ; elle le regarde encore avec un amour qui ne parvient pas à se rassasier ; et c'est sous ce mutuel regard et au souffle de cet amour, que sont éclos les prodiges de vertu que raconte notre histoire. Oui, Messieurs, si vous me demandez d'où sont venus au sein de notre humanité si infirme et si dégradée, ces chefs-d'œuvre de sainteté, de dévouement, de sacrifice et d'héroïsme que vous raconte à chaque page le grand livre de la vie de nos saints ; ah ! je vous réponds d'un seul mot : l'imitation passionnée du Verbe fait chair. Oui, toutes ces vertus, toutes ces saintetés, tous ces dévouements et tous ces héroïsmes ont germé sous le regard du Verbe incarné ; et ils se sont épanouis sous le rayonnement de son amour.

Ainsi rien n'est plus certain, le mystère de l'Incarnation était la grande convenance de l'homme. Oserai-je aller plus loin ? oserai-je vous dire qu'il était par-dessus tout la grande convenance de Dieu ? Ce n'est, je le sais, qu'avec une extrême réserve qu'il nous sied de parler de ce que l'on pourrait nommer les *convenances* de Dieu. Dieu seul sait bien ce qui lui convient ; lui seul comprend ce qui est digne de son infinie grandeur. Cependant, sans vouloir creuser ici le mystère des convenances divines, d'après ce que Dieu a fait, nous pouvons juger approximativement de ce qu'il lui convenait de faire. Tout se tient dans les œuvres de Dieu, et tous nos mystères s'éclairent les uns les autres. Nous avons rappelé qu'au commencement Dieu avait fait à l'homme une communication initiale de sa propre vie par le don de la grâce sanctifiante et de la justice originelle. Dans le premier plan de sa providence, cette communication de la vie divine, dans le temps, devait aboutir, dans l'éternité, à la divinisation de l'homme, telle du moins que le comporte sa nature.

L'homme était libre de briser cette har-

monie. Dieu, dans une vue de sagesse infinie, avait voulu que le bonheur final de l'homme fût le résultat de son choix. Il lui avait offert, il n'avait pas voulu lui imposer l'apothéose. Il lui laissa la faculté terrible de déranger le premier plan de sa providence. Mais ce premier plan subordonné au choix de l'homme, Dieu avait un moyen de le rétablir par une autre voie. Et si, par cette voie tracée sur le second plan de ses desseins, il pouvait atteindre encore ce qu'il avait voulu d'une volonté antérieure à toute prévarication, qui ne voit qu'il était infiniment convenable que Dieu le fit ? Pour peu qu'on se souvienne que Dieu est amour et bonté, comment ne pas concevoir qu'il y avait à cette œuvre restauratrice une souveraine convenance ? Et puisque l'homme, dépouillé de la vie divine et déchu de Dieu, était radicalement impuissant à remonter lui-même au faite d'où il était tombé ; ne jugez-vous pas qu'il y avait une condescendance infiniment digne de la bonté de Dieu, à venir lui-même nous rendre le don de sa vie, et à nous apporter, avec une nature humaine capable de souffrir réellement, et avec une personnalité

divine capable de mériter infiniment, la restauration de notre destinée première devenue impossible à notre infirmité présente ?

Ah ! Messieurs, cette œuvre réparatrice de l'Incarnation du Verbe, ce n'était pas seulement une convenance de la sagesse et de la majesté de Dieu, et, comme telle, déjà deux fois digne de lui ; c'était par-dessus tout la haute et souveraine convenance de son amour. Car, remarquez-le bien, ce n'est pas seulement la sagesse de Dieu qui reluit dans ce mystère infiniment harmonieux ; ce n'est pas seulement sa grandeur qui se révèle en ce mystère infiniment glorieux : il y a au fond de ce mystère ce qui est plus sympathique à l'humanité, et ce qui séduit mieux le cœur de Dieu ; il y a les aimables convenances, ou, si vous aimez mieux, les suaves besoins de l'amour et de la bonté. « Dieu, dit saint Thomas d'Aquin, est amour et bonté, il est la bonté infinie ; et à ce titre, il était digne de lui de se communiquer à ses créatures dans le degré le plus haut : *Decuit Deum, cum sit bonitas infinita, summo modo se creaturis communicare* ; et c'est ce que Dieu a fait dans l'œuvre de l'Incar-



nation : *quod in opere Incarnationis impletum est* (1). »

Oui, le mystère est accompli ; Dieu a cédé aux divines impulsions de sa bonté et de son amour. Et c'est pour protester contre le grand mystère d'amour, que les maîtres du rationalisme évoquent toutes les ressources et toute l'éloquence de leur raison ! Ils ne comprennent pas, disent-ils, qu'un Dieu se communique et se donne de la sorte à une créature si infiniment éloignée de lui. O prodigieux penseurs, j'admire les scrupules de votre raison ! Vraiment vous ne comprenez pas ; et votre cœur a tant de peine à entendre ce doux mystère de l'amour ? Ah ! vous connaissez donc bien peu et le cœur de l'homme et le cœur de Dieu ! Vous ne comprenez pas que Dieu se donne et se donne de la sorte ? Mais vous n'avez donc jamais éprouvé, au meilleur endroit de vous-mêmes ce besoin généreux de vous communiquer et de vous donner à un autre que vous-mêmes ? Et si vous l'avez éprouvé au moins une fois dans votre vie, comment dès lors trouvez-

(1) III Pars, q. 1, a. 1.

vous si inconcevable que Celui qui est l'infini dans la bonté et dans l'amour, cherche à se donner d'une manière souveraine comme son amour et infinie comme sa bonté ?

Pour moi je l'avoue, si je rencontrais ici quelque chose de difficile à comprendre, ce serait bien plutôt que Dieu, pouvant mettre le comble aux communications de sa bonté et aux effusions de son amour, ne l'eût pas fait en réalité. Alors surtout qu'il avait vu le mal défigurer ce chef-d'œuvre de sagesse, de puissance, et de bonté ; je me demande comment cet amour infini aurait fait pour ne pas suivre le penchant divin qui l'inclinait comme de lui-même vers notre misère humaine pour refaire ce chef-d'œuvre de ses mains. Ah ! je le sais, et j'en suis averti par un dogme infailible, cette communication de Dieu à l'homme, cette effusion nouvelle de la bonté divine au milieu de nos ruines humaines, elle n'était pas *nécessaire* ; rien ne la commandait ; rien ne l'exigeait absolument, ni la sagesse, ni la majesté, ni l'amour lui-même. Ce don ineffable de Dieu à l'homme, ce mystère de Dieu donné comme aumône à notre humanité misérable par la

miséricorde, est une œuvre essentiellement gratuite; et s'il était nécessaire, il me semble que je l'aimerais et que je l'admirerais moins. Plus j'en comprends la gratuité complète et la liberté absolue, plus j'en demeure profondément attendri et religieusement ému. Mais aussi, plus je le sonde avec le regard de ma pensée impartiale et sereine, surtout plus je le pénètre du regard bien autrement profond de mon amour et de mon cœur, mieux je comprends que Dieu ait suivi ce penchant qui poussait l'infini de la bonté à se donner à l'infini de la misère! Et moi-même, transporté par un rêve idéal mais doux au sein de l'amour et au centre du cœur de Dieu avec mon cœur si infirme et mon amour si imparfait, je me dis que s'il m'avait été donné de réaliser un tel miracle, ah! moi aussi, il me semble que je l'aurais fait.

C'est que là, dans ce mystère qui est par excellence le mystère chrétien, deux choses se rencontrent admirablement : l'aspiration du cœur de l'homme et le penchant du cœur de Dieu. D'un côté la misère humaine, trouvant au plus profond d'elle-même je ne sais quel

besoin de rencontrer l'infini de Dieu ; de l'autre, la bonté de Dieu trouvant, elle aussi, au plus profond d'elle-même, le penchant qui la porte à se donner à l'homme. Oui, tandis qu'il y a une voix qui crie du fond de tout moi-même : « Venez, venez, ô Dieu d'amour, « consommez votre mystère en vous donnant « vous-même ; » j'entends, j'entends une voix qui crie aussi du fond du cœur de Dieu ému de nos soupirs : « Oui, je vais venir ; car je veux te « toucher et t'embrasser moi-même. Oui, je « viendrai ; et pour te rendre plus facile « l'accès de ma grandeur infinie, je vais jeter « sur cette majesté le voile de ta propre chair. « Afin que tu me reconnaises mieux, je me « ferai à ton image : je vais prendre un corps « comme ton corps, un cœur comme ton « cœur, une âme comme ton âme, un visage « comme ton visage. Que dis-je ? pour te « mieux ressembler, surtout pour te mieux « attirer, je porterai sur moi-même et en moi-même le trésor de tes infirmités : je prendrai non-seulement ta forme, mais tes sentiments, tes besoins, tes faiblesses, tes humiliations, tes misères, enfin tout ce qui

« est en toi, tout, excepté le péché; tout,  
« hormis ce mal que je viens détruire; tout,  
« moins la prévarication, dont je serai par  
« mes souffrances et par mon sacrifice la  
« divine réparation. »

Je vous le demande, si vous eussiez entendu l'amour vous annonçant son dessein généreux; qui, parmi vous, ne lui eût répondu par toutes les aspirations de son âme, tous les battements de son cœur, et toutes les voix de son être :  
« Ah ! oui, venez; venez mettre à toutes vos  
« œuvres le couronnement final; venez réa-  
« liser ce dernier chef-d'œuvre de votre infinie  
« sagesse; venez accomplir ce mystère si infi-  
« niment digne de votre majesté suprême;  
« venez faire éclater dans votre incarnation  
« la plus complète manifestation de votre  
« amour; venez élever notre nature infirme  
« jusqu'à l'honneur de votre personnalité;  
« venez donner à notre humanité tombée le  
« modèle divin de la perfection qu'elle doit  
« reconquérir; venez fermer le cycle radieux  
« des harmonies que vous y avez fait res-  
« plendir; mais venez surtout pour nous aimer  
« et pour vous faire aimer; venez faire éclater

« le miracle de votre sagesse et de votre grandeur dans le miracle de votre amour ? »

Ainsi, vous le voyez, l'Incarnation, ce n'est plus seulement la raison qui l'accepte et l'intelligence qui l'admire ; c'est l'âme qui l'aspire ; c'est le cœur qui l'invoque ; c'est Dieu même qui penche vers notre misère par la naturelle inclination de sa bonté. C'est en un mot le cœur de l'homme et le cœur de Dieu, l'amour divin et l'amour humain se rencontrant ensemble, et s'embrassant sans se confondre dans la personne infiniment aimable et infiniment adorable du Verbe incarné.

Tel est le grand mystère : pour bien l'entendre, ce n'est pas assez d'y mettre son intelligence ; il faut y mettre son cœur. Ce n'est pas la science surtout qu'il y faut chercher, c'est l'amour. Toutefois, pour être fidèle à notre point de vue, et achever de justifier ce grand mystère de Dieu devant la raison et l'intelligence de l'homme, je vais essayer de vous montrer, en quelques mots, l'immense rayonnement que répand ce mystère dans toutes les sphères de la science.

## II

Nous l'avons vu successivement dans les conférences précédentes, le mystère de la création seul nous donne la connaissance du monde et illumine la science cosmologique ; le mystère du péché originel seul fait bien connaître l'homme, et illumine la science anthropologique ; le mystère de la Trinité seul nous donne la connaissance de Dieu, et illumine la science théologique. Pour compléter ces trois illuminations de la science par les mystères, je veux vous les résumer dans un seul mystère, c'est-à-dire dans le mystère trois fois radieux de l'Incarnation. Oui, Messieurs, quand même le mystère de Dieu incarné ne serait pas la plus grande consolation du cœur de l'homme, il faudrait l'admettre encore comme la plus grande illumination de notre intelligence. A la lettre, il est la grande et admirable lumière, la grande lumière humaine comme la grande lumière divine.

Et d'abord Jésus Christ, ou le Verbe incarné

placé en face de la création, est la grande lumière du monde : *Ego sum lux mundi*. Ce mot n'est pas vrai seulement dans l'ordre intellectuel et moral ; il est vrai même dans l'ordre matériel. A la lettre, toute la grande science *cosmologique*, c'est-à-dire la science qui veut expliquer le monde dans son principe, et en révéler avec l'origine la nature et l'harmonie générale, s'abrège et se résume en Jésus-Christ.

Jésus-Christ, connu et adoré comme Dieu, est la révélation même du monde dans son origine et son auteur. Comme Verbe de Dieu, exprimant l'intelligence divine, il porte en lui-même le type idéal de toutes les créatures ; il est le lieu vivant et éternel des essences. Tout ce qui est et tout ce qui peut être trouve en lui son image : car lui-même est la forme idéale et infinie de toute créature réalisée dans le fini ; il reflète le Père, et toute créature, quoique dans un sens bien différent, le reflète lui-même. Et en même temps que tout est fait à son image, tout est fait par sa puissance : *Omnia per ipsum facta sunt* ; tout a été créé par lui, et rien de ce qui existe n'a été fait sans



lui : *et sine ipso factum est nihil quod factum*. Éternellement engendré par l'acte nécessaire du Père, et immanent dans le Père, lui-même est créateur du monde par l'acte libre posant son objet et son terme en dehors de lui. Ainsi, vous le voyez, d'un côté, génération éternelle ; de l'autre, création dans le temps ; le Verbe sortant de la première et produisant la seconde ; le Verbe, image substantielle du Père demeurant en lui ; le Verbe idéal de toutes les créatures produites par lui-même : tel est le point mystérieux qui, tout en demeurant obscur dans son fond, est toute la lumière des choses et toute la clarté du monde : *Ego sum lux mundi*.

Jésus-Christ en effet une fois connu comme le Verbe de Dieu, le monde non-seulement est expliqué dans son origine ; il l'est dans son essence la plus intime. Sous ce regard du Christ planant sur la création qui est son œuvre, la plus épaisse obscurité qui puisse peser sur le monde disparaît tout entière ; et le monstre du panthéisme confondu par ce regard, rentre dans les sombres cavernes de l'erreur qui repousse la lumière du Verbe incarné ;

à peu près comme les animaux qui marchent obscurs dans la nuit rentrent dans leurs tanières au lever du soleil. Le panthéisme est la grande nuit du monde ; le Christ en est le grand jour. L'Incarnation est la négation à fond du panthéisme ; c'est son antagonisme le plus radical. Oui, le Christ Dieu, ou le mystère de l'Incarnation, est la solution vivante du plus difficile problème de la philosophie et de la science, à savoir la distinction essentielle entre le fini et l'infini. Le Christ est Dieu et homme tout ensemble ; mais dans l'unité de sa personne la distinction entre la nature humaine et la nature divine demeure à jamais sauvegardée par le dogme. L'Incarnation proclame, mille fois plus efficacement que la raison pure, qu'entre le fini et l'infini, entre le Créateur et la créature, entre l'homme et Dieu, il y a un abîme. Le Verbe en s'incarnant franchit cet abîme ; il est comme le pont divin qui relie des natures substantiellement distinctes et infiniment séparées ; mais en les unissant personnellement en lui, le dogme maintient et suppose en dehors de lui leur distinction et leur séparation. Aussi, quoi qu'il arrive, le vrai

disciple du Dieu incarné ne glissera jamais sur le penchant qui conduit au panthéisme. En présence de ces deux termes coexistant ensemble et posés sous le même regard de son intelligence, Dieu et le monde, sa pensée un moment pourra se troubler ; mais appuyée sur le Verbe incarné, sa raison ne faillira jamais au dogme illuminateur du monde ; parce qu'il croit à l'Homme-Dieu, jamais il ne dira que Dieu est le monde, ni que le monde est Dieu.

Mais, non-seulement le Verbe incarné résout en lui le grand problème de l'existence et de la nature du monde ; il en achève l'harmonie et en couronne la beauté. Des hommes éminents, dont le génie se plaît aux contemplations des beautés de la création, ont remarqué partout dans le monde cette grande loi qui semble en faire l'accord et le concert universel. Partout l'être supérieur, en se donnant à l'être inférieur, tend à l'élever à lui-même. Ainsi la plante attire à elle le minéral, et le fait un avec elle-même dans le mystère de son unité végétale. Ainsi le quadrupède attire à lui le végétal, l'absorbe dans sa vie, et le fait un avec lui-même dans le mystère plus pro-

fond de son unité animale. L'homme enfin, supérieur à tout ce qui le précède, attire à lui tout à la fois et le minéral et le végétal et l'animal ; il absorbe tout en lui, pour tout unir en lui dans le mystère encore plus profond de sa personnalité humaine. Et tandis que l'homme concentre en lui tous ces êtres inférieurs en les faisant entrer dans le tissu de son propre corps et jusque dans la moelle de sa substance, il élève le tout jusqu'à la dignité de l'esprit par lequel il se rattache lui-même aux hiérarchies supérieures des intelligences. Je ne fais ici que vous montrer sous ses faces les plus générales une loi qui se révèle partout, et donne au génie qui en découvre les merveilles d'inexprimables ravissements.

Eh bien, je le demande maintenant, ne peut-on plus rien imaginer de plus divinement beau et de plus divinement harmonieux ? Assurément, ce chef-d'œuvre suffit à faire éclater la bonté, la puissance et la beauté de Dieu. Voilà l'homme qui touche par son corps jusqu'à la dernière limite du monde des corps ; et le voilà qui par son âme touche au monde des esprits et regarde Dieu. Tandis que le monde matériel

va s'élargissant sous ses pieds dans des sphères toujours plus éloignées de lui, le monde spirituel va s'élargissant sur sa tête dans des hiérarchies spirituelles aussi de plus en plus éloignées de lui; et lui est au milieu, comme le trait d'union vivant de ces deux mondes, et en réfléchissant en lui toutes les splendeurs et toutes les beautés. Tel est l'homme, centre des deux mondes et les harmonisant en lui. Oui, mais Dieu lui-même demeure encore infiniment éloigné de l'homme; et cette double création sortie de sa puissance deux fois féconde ne se rattache pas à lui-même. Un miracle reste à faire; un complément d'harmonie est encore à trouver. Que Dieu en personne prenne et élève en lui l'homme lui-même, et avec lui la création entière; en sorte que par un circuit merveilleux tous les êtres créés par le Verbe de Dieu se rattachent à Jésus-Christ par l'homme, et par Jésus-Christ à Dieu. Alors l'harmonie a reçu son dernier couronnement; et ce couronnement splendide et rayonnant, c'est le mystère de l'Incarnation.

Mais si le mystère de l'Incarnation éclaire la science cosmologique et donne dans ses

grandes lignes la connaissance du monde, il est vrai de dire qu'il éclaire encore plus la science théologique, en nous donnant la vraie connaissance de Dieu. Le Verbe est la manifestation personnelle et substantielle de Dieu ; il est la connaissance parfaite du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Il est venu surtout pour apporter à la terre la vraie connaissance de Dieu, et avec la connaissance de Dieu la possession de la vie. C'est lui qui disait au Père dans son discours suprême en présence de ses disciples : « Mon Père, je suis venu pour qu'ils aient la vie : *Veni ut vitam habeant* ; or la vie éternelle, c'est qu'ils vous connaissent comme le seul vrai Dieu, ainsi que votre Fils Jésus-Christ : *Ut cognoscant te, et quem misisti Jesum Christum* (1). » Là était la mission souveraine du Verbe incarné, et le premier but de l'Incarnation : faire connaître Dieu ; le révéler dans sa vie intime tel qu'il est lui-même. Avant que le Verbe nous eût parlé pour nous dire le secret de la vie de Dieu, le mystère en demeurait

(1) S. Jean, XVIII, 3.

caché même aux plus sages de ce monde. Les traditions des peuples laissaient voir quelques vestiges de la croyance à la Trinité divine ; mais les doctes et les sages l'ignoraient, ou tout au plus en avaient soupçonné quelque chose. Les reflets qu'elle avait jetés d'elle-même dans la création ne disaient rien ou presque rien à leur génie. Israël lui-même, ce privilégié des divines confidences, n'avait pas reçu clairement cette révélation supérieure à toutes les autres.

Ah ! c'est que pour cette révélation il fallait le Verbe lui-même. La philosophie et la science pouvaient bien jusqu'à un certain point nous montrer Dieu par le dehors, mais par le dehors seulement. Qui pouvait, si ce n'est le Verbe, nous le montrer par le dedans ? Des philosophes pouvaient se vanter peut-être de reconnaître dans la création quelque chose de lui : qui pouvait, si ce n'est le Verbe lui-même, nous ouvrir son sein, et nous faire regarder au sanctuaire de sa vie ? Le Verbe de Dieu seul pouvait nous parler Dieu, et nous en donner la vraie et totale connaissance. Aussi, l'unique révélation de la Trinité, c'est le Christ, c'est-

à-dire le Verbe incarné ; et son Évangile est le vrai livre de la connaissance de Dieu.

« Ne croyez-vous pas que je suis en mon Père, et que mon Père est en moi ? Moi, je prierai mon Père et il vous enverra un autre Paraclet, pour qu'il demeure éternellement avec vous, l'Esprit de vérité. Le Paraclet, l'Esprit-Saint, que mon Père vous enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses (1). » Ainsi, le Christ, en plusieurs circonstances, revient à l'énoncé du grand mystère ; et c'est avant de quitter ses disciples, qu'il leur lègue la grande formule qui allait, en révélant la nature de Dieu, changer la face du monde : « Allez, baptisez les nations au nom du *Père* et du *Fils* et du *Saint-Esprit* (2). »

Tels sont les témoignages que le Verbe incarné rend à la Trinité divine en se rendant témoignage à lui-même. En vain les adversaires du dogme prétendent en faire l'œuvre du grand concile de Nicée, ou l'invention de quelques Pères de l'Église. L'histoire demeure, et ils ne

(1) Saint Jean, xiv.

(2) Saint Matth., xxviii, 19.



démontrent que leur ignorance. Si le Christ n'a pas voulu donner au monde la révélation de la Trinité, son langage n'offre plus à l'intelligence qui en recherche les enseignements que des jeux de mots indignes de sa sagesse et de sa majesté. Mais il l'a voulu, et c'est par cette révélation incomparable que le Christ a fondé à jamais la vraie connaissance de Dieu et la vraie religion des hommes. Des esprits superficiels, ne voyant de l'Évangile que l'écorce, voudraient limiter la révélation faite par le Christ à quelques idées entourées de leur faveur : la fraternité, la liberté, l'égalité. Si vous les en croyez, il n'y a pas autre chose dans l'Évangile. Le reste n'est que secondaire, le reste c'est le symbole, c'est le mythe, c'est l'image ; forme de langage sans conséquence pour le dogme. Oui, certes, l'Évangile nous a donné la révélation de ces trois choses ; mais là ne se bornent pas les révélations évangéliques. La vérité est que la grande révélation du Verbe incarné et le suprême enseignement de l'Évangile, c'est la révélation et l'enseignement des trois personnes en Dieu ; et que de cet enseignement comme d'une racine féconde découle

toute la sève et la vie de l'enseignement évangélique.

C'est au nom de la Trinité que les apôtres ont parlé au monde et l'ont persuadé ; c'est de ce signe sacré que nos martyrs se signaient en face de leurs bourreaux ; c'est par là , qu'à la lettre, le monde a été *enseigné*, et c'est par là que Jésus-Christ est la lumière de la science théologique ; il est dans le sens transcendant et véridique de ce mot, le Verbe qui résume tout : *Verbum abbreviatum*. Il est l'abrégé divin de la théologie chrétienne. Supprimez le dogme de l'Incarnation ou de la divinité de Jésus-Christ ; il n'y a plus de théologie chrétienne, car il n'y a plus de Trinité. La théologie chrétienne s'appuie sur Jésus-Christ Dieu, et elle part de la Trinité pour aboutir à la Trinité ; au commencement et dans la vie du temps, la foi obscure à la Trinité ; à la fin et dans l'éternité, la vision intuitive de la Trinité révélée par Jésus-Christ Notre-Seigneur Dieu et homme tout ensemble : voilà le résumé de la science chrétienne et des révélations du Christ.

Aussi, ceux qui professent un Christianisme sans une Incarnation, ne savent pas même

ce qu'ils professent ; et il n'y a que des théologiens errant dans la nuit d'un panthéisme où tout se mêle et s'obscurcit, pour parler encore de Christianisme et de théologie chrétienne en dehors de la divinité de Jésus-Christ et du mystère de la Trinité. Otez ce mystère de l'Incarnation, ou du Verbe incarné, l'humanité ne sait plus rien de la nature intime de Dieu. Il y a encore peut-être une philosophie qui démontre l'existence de Dieu ; il n'y a plus de théologie qui révèle la nature de Dieu ; il n'y a plus de théologie chrétienne, parce qu'il n'y a plus de religion chrétienne. Au contraire, au centre du Christianisme, placez Jésus-Christ-Dieu le Verbe incarné, engendré par le Père, et nous envoyant le Saint-Esprit ; le Verbe image de la substance du Père et en faisant sur nous dans sa parole rejaillir les rayons : alors, il y a une théologie, parce qu'il y a une science de Dieu ; et il y a une science de Dieu, parce qu'il y a un révélateur de la vie intime de Dieu.

Mais ce qui complète les révélations du mystère de l'Incarnation, c'est la connaissance qu'il nous donne de l'humanité. Le Christ est la science du monde ; le Christ

de Dieu ; le Christ surtout est la science de l'homme.

L'homme n'est pas connu si on ne le connaît physiologiquement, psychologiquement et historiquement ; si l'on ne connaît l'unité de son espèce, le caractère de sa nature, le centre de son histoire. Jésus-Christ est la révélation de ces trois choses.

Le Verbe incarné est tout d'abord, au point de vue de la connaissance de l'homme, la grande révélation de la physiologie humaine : il est la consécration dogmatique de l'unité de notre espèce. L'humanité est tombée en Adam ; elle est restaurée en Jésus-Christ. Tous les hommes sont sauvés dans le Christ, parce que tous les hommes sont tombés en Adam. La chute universelle dans le premier Adam ; la restauration universelle dans le nouvel Adam : tels sont les deux dogmes qui se répondent et s'appellent, et tous deux proclament le point radical de la physiologie de l'homme, l'unité de l'espèce humaine. Tous sont sauvés par le Christ, parce que tous sont tombés en Adam ; et tous sont tombés en Adam, parce que tous sont sortis du sang et issus de la vie d'Adam.

O unité de la race humaine, unité glorieuse à toute humanité qui se connaît et se respecte ! la science contre vous avait conspiré ; contre vous elle avait évoqué et le témoignage des langues humaines et le témoignage des physiologies humaines et le témoignage des transformations humaines. Aujourd'hui, gloire à la vérité ! et la linguistique et la physiologie et l'ethnographie, mieux renseignées, reviennent, au nom de la science, attester l'unité de notre espèce et l'identité de notre sang. Toutes les variations de langage, de conformation, de mœurs et de nations, s'expliquent par des circonstances accidentelles qui ne touchent pas le fond, et laissent subsister même scientifiquement dans des variétés indéfinies une unité authentique, proclamée en même temps, avec un accord parfait, et par les dogmes de la foi et par les données de la science.

Aussi, tous les chrétiens qui croient à Jésus-Christ Sauveur et à Jésus-Christ Dieu, de tous les bouts du monde lui disent : *Mon frère* ; de même que tous en regardant au berceau de l'humanité, disent en saluant le premier homme : *Mon père*. Ainsi étant donné le mys-

tère de l'Incarnation, cette vérité fondamentale dans la physiologie humaine resplendit avec éclat : tout le sang qui coule dans les veines de l'humanité vient d'un même sang ; tous les hommes dispersés dans l'espace et la durée viennent d'un même homme. Et par là, le Christ d'un seul de ses regards fait s'évanouir ces ténèbres accumulées par une sagesse menteuse sur la vérité la plus glorieuse à notre race : Adam créé d'un seul jet par la libre action de Dieu ; tous les hommes tombés en Adam, et tous se relevant en Jésus-Christ ; tous ne faisant qu'un en Adam par l'identité du sang qui coule dans leurs veines, et tous ne faisant qu'un en Jésus-Christ par l'identité de la grâce qui rachète et transforme leurs âmes.

L'Incarnation, qui éclaire d'une si grande lumière le centre de la physiologie humaine en dogmatissant l'unité de notre espèce, éclaire d'une lumière plus grande encore la psychologie humaine, en nous révélant tout entier le mystère de notre nature ; parce qu'elle affirme souverainement et pose résolument la doctrine de l'âme : de l'âme *spirituelle*, de l'âme *libre*, de l'âme *immortelle*. L'Incarnation n'est pas

seulement, comme le nom pourrait le faire croire, le Verbe prenant la *chair* humaine; c'est le Verbe prenant l'*âme* humaine aussi; c'est la divinité du Verbe unie à l'âme et au corps de Jésus-Christ pour élever l'une et l'autre à la dignité de sa personnalité divine. Par ce dogme illuminateur le Christianisme a fondé à jamais la psychologie, c'est-à-dire la science de l'âme, sur sa véritable base. Le spiritualisme philosophique est le fruit doctrinal de la foi à l'Incarnation. En vain le matérialisme proteste; en vain le positivisme proteste; en vain l'athéisme proteste: l'homme a une âme; c'est l'Incarnation qui l'atteste et le proclame. Et si vous voulez savoir quelle est cette âme, c'est le mystère de l'Incarnation encore qui vous répond: une âme *sprituelle*, une âme *libre*, une âme *immortelle*. Telle apparaît en effet dans notre mystère l'âme de Jésus-Christ lui-même: une âme distincte de son corps, et dans sa mort réellement séparée de son corps; une âme qui a accepté librement pour lui la mort, la souffrance et le sacrifice; une âme qui ne mourra jamais, et réunie à son corps dans la gloire de sa vie transfigurée.

Au premier abord, il peut vous sembler que c'est peu de chose que cette connaissance de l'âme humaine révélée par le Christ et dans le Christ : et pourtant rien n'est plus décisif. Ce que la philosophie la plus digne et la plus austère peut à peine conquérir par l'opiniâtreté de ses investigations, le mystère chrétien nous le résume dans ce mot : l'âme du Christ. Nous avons entendu cette philosophie, plus fière que de raison, se vanter de conquérir par ses propres forces ces trois choses fondamentales dans la connaissance de l'homme : la spiritualité de l'âme, la liberté de l'âme, l'immortalité de l'âme ! Quoi ! vous le croyez ? vous avez dégagé de tout nuage, au seul flambeau de votre raison, ces trois vérités sans lesquelles la vraie science de l'âme ne peut pas même exister ? vraiment vous êtes bien assurés qu'elles sont en effet la conquête de votre génie ?... Ah ! vous oubliez qu'un jour vous avez eu dix ans. Vous oubliez qu'alors un prêtre grava dans votre âme avec l'image du Christ le triple sceau de sa spiritualité, de sa liberté et de son immortalité. Ce que vous prenez pour une découverte de votre maturité n'est qu'un souvenir de votre



enfance. Le jour où vous avez cru au mystère de Bethléem ; le jour où vous vous êtes prosternés devant le Verbe incarné ; le jour surtout où ce Verbe toujours vivant sur nos autels, pour la première fois descendait en vous, jour à jamais mémorable de votre première communion ; ah ! ce jour-là, vous avez cru que vous aviez une âme, une liberté et une immortalité. Et c'est la plus belle gloire du philosophe de cinquante ans d'avoir reconnu, dans le fond le plus lumineux de sa science, ce que le catéchisme avait appris au jeune chrétien de dix ans dans la simplicité de sa foi la plus naïve.

Enfin, Messieurs, il y a une dernière chose que le Verbe incarné illumine de son radieux visage : c'est l'histoire humaine. L'histoire qui précède le Christ, l'histoire contemporaine du Christ, l'histoire postérieure au Christ, tout, sans ce rayon de la divinité vu en lui à travers l'ombre du mystère, tout demeure obscur, inexpliqué, contradictoire. L'histoire qui précède le Christ ne se comprend que par lui ; elle n'a de sens qu'en convergeant tout entière en lui ; elle n'a de lumière que par les reflets

qui émanent de lui. Sans lui, qu'est-ce que la marche des nations dans l'humanité? Une cohue de peuples qui se poussent à travers l'espace et le temps, dans une nuit profonde, par des chemins sans issue. Sans lui, qu'est-ce que les prophéties qui annoncent, chantent et saluent dans l'avenir le règne du Messie? Un phénomène sans cause, et dont l'apparition seule demeure une énigme à jamais inexplicable. Sans lui, que devient le peuple hébreu lui-même? Un miracle deux fois incompréhensible, un fait immense n'ayant pas même un sens. Si le peuple hébreu n'est pas un préparateur du Christ, il n'est rien. Tout son passé, encore plus que le passé du genre humain tout entier, est une mystification douloureuse.

Et le fait historique par excellence, la fondation du Christianisme, si le Christ n'est affirmé comme le Verbe incarné, comment l'expliquer historiquement? si la divinité n'était en lui, où donc trouver la force qui a soulevé le monde? où trouver surtout, pour cette révolution inouïe, ce point d'appui que demandait Archimède pour soulever la terre et le ciel? Non, Messieurs, la transformation du

monde par le Christ, la défaite du monde païen par le Christianisme, n'a de sens et d'explication que dans le mystère de l'Incarnation. En vain, pour expliquer cet incomparable phénomène, vous vous heurtez aux surfaces des choses : ces surfaces vous aveuglent et vous dérobent le fond ; le mystère demeure ; et, bon gré mal gré, vous êtes réduits à cette alternative : voir dans ce fait immense ou une action divine, ou une impossibilité humaine.

Et l'histoire qui depuis le Calvaire s'est déroulée dans les siècles sur un plan et dans un ordre si nouveau, comment l'expliquez-vous ? Est-ce que dans la grande lumière de nos siècles chrétiens, vous ne voyez pas que l'histoire entière du Christianisme, l'histoire de ses combats, de ses triomphes et de ses influences inimitables, sans la présence du Verbe incarné qui en demeure toujours et l'âme et la vie, n'est qu'une succession de mystères et un enchaînement d'impossibilités ? Est-ce qu'il peut vous échapper que l'action si universelle, si permanente et si profonde du Christianisme dans l'homme, dans la famille et dans la société, est non-seulement un phénomène sans exemple,

mais encore un fait sans raison d'être, si à la lumière du Verbe incarné vous n'y découvrez partout le surnaturel et le divin? Vous avez fait, dans ce siècle fécond en inventions, des philosophies de l'histoire; vous avez, sous les titres et sous les noms les plus fastueux, essayé de nous révéler le ressort caché de toutes les marches et de toutes les contre-marches de l'humanité; vous avez décrit son présent, raconté son passé, prophétisé son avenir. Dans toutes ces théories, qui avaient la prétention au moins singulière de dire ce qu'elles ne savaient pas, vous n'avez oublié qu'une chose, la chose qui explique tout : le Christ qui est aujourd'hui, le Christ qui était hier, le Christ qui sera dans tous les siècles, la raison de l'histoire et le moteur de l'humanité.

Ah ! Messieurs, revenez, il en est temps, de toutes ces tentatives qui accumulent les nuages sur les grandes routes de l'histoire, et couvrent d'ombres épaisses ses faces les plus radieuses. Remplacez au centre de l'humanité, comme au centre de toute science, le phare divin qui seul a des clartés assez vastes pour tout vous découvrir et tout illuminer. Avec le Verbe incarné

vous aurez la science de Dieu ; avec le Verbe incarné vous aurez la science du monde ; avec le Verbe incarné vous aurez la science de l'homme ; surtout vous aurez la science de l'histoire, qui se condense, se résume et s'éclaire en lui : et au point de vue scientifique, comme à tout autre point de vue, vous aurez tout par lui, tout avec lui, tout en lui : *omnia per ipsum, cum ipso et in ipso.*



## TABLE DES MATIÈRES.

---

### **PREMIÈRE CONFÉRENCE.**

Le progrès de la science par la foi au mystère. . . . . 3

### **DEUXIÈME CONFÉRENCE.**

Le mystère de la Création et la science du monde. . . . 51

### **TROISIÈME CONFÉRENCE.**

La Genèse et les sciences modernes. . . . . 101

### **QUATRIÈME CONFÉRENCE.**

Le mystère de la Trinité devant la raison et la science. 161

### **CINQUIÈME CONFÉRENCE.**

Le mystère du péché originel et la science de l'homme. 213

### **SIXIÈME CONFÉRENCE.**

Le mystère de l'Incarnation foyer de la science. . . . 267

---

Paris. — Imprimerie ADRIEN LE CLERE, rue Cassette, 29.

005786147







Librairie d'ADRIEN LE CLERE et C<sup>ie</sup>, rue Cassette, 23.

LES  
PROPHÉTIES MESSIANIQUES DE L'ANCIEN TESTAMENT

OU

LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST DÉMONTREE PAR LA BIBLE

RÉPONSE AUX ATTAQUES LES PLUS RÉCENTES DU RATIONALISME ALLEMAND

Avec une lettre de M<sup>r</sup> l'Archevêque de Paris

Par M. l'abbé G. MIEGNAU, Chanoine honoraire, Docteur en théologie,  
Professeur d'Écriture Sainte à la Faculté de Théologie.

1 fort vol. in-8° de 700 pages, glacé. — 7 fr. (franco.)

Ouvrages de H. WALLON, Membre de l'Institut.

LES SAINTS ÉVANGILES

TRADUCTION TIRÉE

DE BOSSUET

AVEC DES

RÉFLEXIONS PRISES DU MÊME AUTEUR

2 beaux vol. in-8°. — 12 fr. (franco.)

APPROBATION.

GEORGES DARROY, par l'organe de Dieu et l'Église de Saint-Siège apostolique, ARCHEVÊQUE DE PARIS. Après avoir pris connaissance du livre intitulé *Les Saints Évangiles, traduction tirée de Bossuet avec des Réflexions prises du même auteur*, par M. H. WALLON, membre de l'Institut, nous estimons opportune et très-utile la publication de cet ouvrage. Il est superflu de louer une traduction et un commentaire que recommande le grand nom de Bossuet, mais nous ne voulons pas omettre de féliciter le savant qui a donné ses soins à ce travail et qui le fait paraître; nous souhaitons vivement de le voir accueilli avec la faveur qu'il mérite.

Donné à Paris, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing du Secrétaire de notre Archevêché, le premier août mil huit cent soixante-trois.

GEORGES, Archevêque de Paris.

DE LA

CROYANCE DUE A L'ÉVANGILE

EXAMEN CRITIQUE

DE L'AUTHENTICITÉ DES TEXTES ET DES RÉCITS ÉVANGÉLIQUES

Ouvrage approuvé par S. Em. le Cardinal MORLON, Archevêque de Paris.

Un beau vol. in-8° — 6 fr. 50 c. (franco.)

L'introduction de cet ouvrage dans les écoles publiques a été autorisée par décision du Ministre de l'Instruction publique et des Cultes, en date du 22 août 1839.







